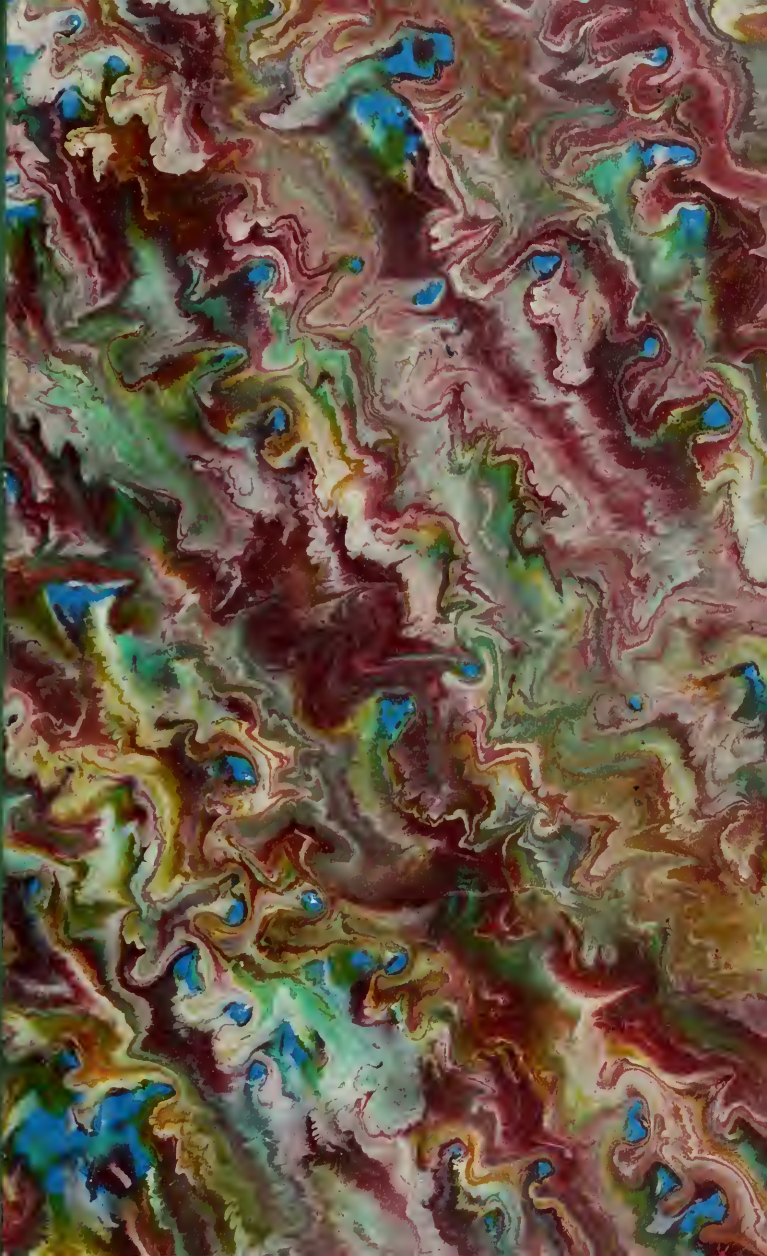

ŒUVRES
DE J. DELILLE.

TOME X.

Imprimerie de
Jules Didot aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

OEUVRES
DE J. DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

LES TROIS RÈGNES. — I.

PARIS
L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1824.

PQ
1975
A1
1824
t.10

26.1.54

LES TROIS RÈGNES,

POËME

EN HUIT CHANTS.

AVEC DES NOTES

PAR MM. CUVIER, LEFEBVRE-GINEAU, LIBES, ETC.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Ce poëme ne peut se disculper d'appartenir au genre descriptif. Les inconvénients et les avantages de ce genre d'ouvrages sont encore un objet de contestation entre les critiques et les auteurs. C'est faute de s'entendre que cette discussion dure encore. Décrire pour décrire, est une sottise; mais décrire pour rendre plus sensibles les procédés des arts et les phénomènes de la nature physique ou morale, est non seulement permis, mais nécessaire; et ce qui est nécessaire est toujours irrépréhensible. On veut ne trouver d'intérêt que dans les actions épiques ou dramatiques; mais il est des lecteurs plus raisonnables, qu'on peut intéresser par des scènes plus calmes et des impressions moins vives. Comme je l'ai remarqué ailleurs, il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt: celui du sujet, et celui de la composition.

Je me suis aperçu trop tard que ma nouvelle

entreprise étoit bien au-dessus de mes forces. Comment trouvez-vous mon langage? disoit un étranger à un citoyen d'Athènes. Pour un Thessalien, vous ne parlez pas mal, lui répondit l'Athénien. Étranger moi-même à l'empire des sciences, voilà le seul genre d'éloges que j'ambitionne et que j'espère.

J'ai cru devoir hasarder ici quelques réflexions sur le sujet de cet ouvrage et sur ceux qui l'ont traité avant moi, soit en prose soit en vers.

Je me suis plaint plus d'une fois que quelques uns des plus grands poëtes de l'antiquité aient négligé de nous faire connoître les lieux et les gouvernements où ils vivoient; le plus ou moins de bonheur dont ils ont joui, le dessein et la première conception de leurs ouvrages.

Virgile n'a pas toujours été coupable de ces omissions. Dans l'éloge charmant qu'il fait de la vie champêtre, au second livre de ses Géorgiques, il exprime ouvertement la jalousie que lui cause le bonheur qu'a eu Lucrèce de chanter le premier la nature, sujet plus philosophique et plus fécond que celui des Géorgiques. Pour faire connoître imparfaitement ses regrets à ceux qui ne peuvent les lire dans la langue latine, je citerai ici quelques vers de

la traduction que j'ai faite de ce passage, et qu'on retrouvera dans le premier livre de ce poëme.

O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères, dans leur cours, entretient l'harmonie.
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète.
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh! qui me portera dans vos bois reculés!
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages!
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages!
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.

Dans les vers suivants, Virgile continue d'exprimer son admiration pour le poëte qui a osé remonter aux principes des choses, et détrôner la superstition.

Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,

Le sort inexorable et les folles terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que le chantre du pieux Énée, après avoir félicité Lucrèce de son audace philosophique, reprend son caractère religieux, et se plaît à rentrer sous les douces lois,

Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois.

C'est ici le lieu d'exprimer ce qui a décidé le caractère et les principes du poëme de Lucrèce, et à quelles causes on doit attribuer ses beautés et ses défauts. La première est sans doute le peu de progrès qu'avoit fait, dans le siècle de Lucrèce, l'histoire naturelle. Sénéque et Pline, qui écrivirent long-temps après lui, prouvent l'indigence des connoissances physiques de leur siècle. Il faut avouer aussi que si l'humanité a eu des plaintes à faire contre les Romains, les sciences n'ont pas moins à s'en plaindre. Si les consuls, les proconsuls, les préteurs, les questeurs, et tous ces magistrats despotes que Rome envoyoit dans les diverses parties du monde, avoient employé leurs moyens à faire des recherches et des collections de tout ce qu'offroient de plus curieux et de plus intéressant en histoire na-

turelle les provinces soumises à leur administration; si, lorsqu'ils envoyoient à Rome cette quantité innombrable de tigres, de lions, et d'autres animaux qui, comme l'atteste une lettre très curieuse de Cicéron, périssoient quelquefois, en un jour, dans l'horrible boucherie de leurs cirques ensanglantés; si, dis-je, jusqu'au moment où tous ces animaux étoient sacrifiés à l'amusement du peuple-roi, on eût étudié leurs habitudes et leurs mœurs; ces mœurs et ces habitudes, toutes contraintes et toutes effacées qu'elles étoient par l'ennui de leur longue captivité, auroient donné, sur le règne animal, des connoissances sans nombre, et le monde entier auroit appartenu aux naturalistes romains. Mais tant de dépenses, la mort de tant d'animaux, étoient perdues pour les connoissances humaines. Le magistrat avoit fait sa cour au peuple; le sang avoit coulé; ce spectacle avoit accoutumé le cœur et les yeux aux scènes de carnage: c'étoit assez pour Rome.

Malgré cette ignorance, si Lucrèce avoit tenu les promesses de son titre, il auroit pu nous laisser un poëme très curieux et très intéressant [1]. Les arts et les sciences avoient déja fait à Rome d'assez grands progrès: déja les matières minérales, végétales, et animales, étoient employées avec succès dans leurs ate-

liers et leurs manufactures; déja la terre offroit par-tout l'empreinte de l'action continuelle de l'air, de l'eau, et du feu. Leur navigation, toute timide et tout ignorante qu'elle étoit, ne leur avoit pas laissé méconnoître les grands effets des vents, des trombes, et des tempêtes. Si, au lieu de perdre son temps à composer son absurde univers du concours fortuit des atomes (2), à peindre leurs chutes perpendiculaires et le hasard de leurs déviations en tous sens, il eût exprimé ce qu'on savoit alors de positif, nous aurions aujourd'hui le plaisir, en le lisant, de comparer la pauvreté des connoissances anciennes avec la richesse des découvertes modernes, la philosophie romaine avec la philosophie grecque, et les Romains avec les Français. Voilà pour le poëte naturaliste. Le poëte moraliste a été influencé par des causes plus remarquables encore. L'époque à laquelle Lucrèce écrivit son poëme, en décida le caractère et les principes: Rome alors avoit perdu ses anciennes vertus; depuis long-temps les citoyens avoient quitté le soc pour l'épée, le char des moissons pour celui de la victoire, leur Jupiter de bois pour un Jupiter d'or, et leurs maisons rustiques pour des palais superbes. Une horrible émulation de richesses et de luxe s'étoit emparée des premiers

hommes de l'état; dans la même place où se vendoient autrefois les bestiaux, se marchandoient publiquement les consulats et les prétures. La guerre civile, en rompant tous les liens de la société, et même de la parenté, avoit produit en foule des crimes exécrables; des clients avoient égorgé leurs patrons, des enfants leurs pères; un énorme poids de vices et de forfaits pesoit sur toutes les consciences (3). A cette époque, un poëte qui venoit, sur les pas d'Épicure, annoncer aux Romains l'indifférence des dieux pour les choses humaines, recommander la jouissance du présent, traiter de fable un avenir vengeur, enfin rompre les derniers liens qui retenoient encore le vice craintif et l'ignorance timorée, devoit, escorté des passions pleinement affranchies, arriver rapidement à la faveur publique, et se faire lire avec plaisir par une génération avide de crimes et d'impunité.

Cependant, une chose digne de remarque, c'est que Lucrèce n'a pas osé attaquer le fond de la religion romaine (4); il auroit bien voulu éteindre le tonnerre de Jupiter, briser la lance de Pallas, arracher à Neptune son trident, sa ceinture à Vénus, à l'Amour son carquois, et leurs fouets aux Furies; il s'est contenté de combattre l'existence des Scylles, des Centau-

res, de la Chimère, et de tous ces êtres fantastiques, enfants de la superstition et de la poésie. Son exorde même commence par une invocation à Vénus, qu'il supplie d'obtenir de Mars la pacification du monde.

Essayons maintenant d'apprécier les beautés et les défauts de Lucrèce. Considéré comme poëte, on ne peut lui refuser un degré de force, d'abondance, et d'originalité remarquable, qu'on peut attribuer en partie à l'énergie brute et sauvage de la poésie naissante des Romains, indépendante encore du joug capricieux de l'usage, et de la délicatesse d'un goût trop raffiné. Si l'on pouvoit définir par des comparaisons, je trouverois l'image de cette poésie riche et vigoureuse, mais souvent âpre et incorrecte, dans ce lion que Milton nous représente, dans son sublime tableau de la création, moitié formé, moitié informe, d'un côté se débattant contre la terre, qui le retient encore; de l'autre, présentant déja au grand jour ses yeux pleins de feu et le visage auguste du roi des animaux. Enfin les beautés de Lucrèce appartiennent à son génie, et une grande partie de ses défauts à sa langue, fort supérieure à celle d'Ennius, mais fort inférieure à celle de Virgile. On chercheroit en vain, dans les vers de Lucrèce, cette finesse de goût, ce beau

choix d'expressions et d'images, cette continuité d'élégance, cette harmonie imitative qui peint par les sons, sur-tout cette aimable sensibilité que l'auteur des *Géorgiques* a répandue dans toutes ses compositions (5). La nature, toujours avare pour notre curiosité, et toujours prodigue pour nos besoins, semble avoir traité ces deux poëtes avec une partialité providentielle : elle n'a donné au poëte spéculatif qu'une partie du talent poétique ; elle l'a donné tout entier au poëte agriculteur.

C'est sur-tout dans les épisodes que Virgile me paroît l'emporter de beaucoup sur Lucrèce ; on s'en convaincra, en comparant la description qu'ils ont faite tous deux de la peste. On ne trouve guère, dans le tableau qu'en a fait Lucrèce, que des symptômes dégoûtants de cet horrible fléau (6) ; cependant son sujet lui donnoit un grand avantage : dans sa description, ce sont les hommes qui périssent ; dans celle de Virgile ce sont les animaux. Mais combien le poëte de Mantoue a su nous les rendre intéressants, tantôt par des oppositions heureuses, tantôt par un choix de circonstances et de détails touchants et presque pathétiques ! S'il fait périr l'agneau, c'est au milieu d'une pâture abondante ; le chien, naturellement caressant, meurt dans des accès

de rage; le coursier superbe oublie l'amour de la gloire, les champs de bataille, et les palmes olympiques : le taureau, plus intéressant encore, regrette le compagnon de ses travaux, qui tombe près de lui dans le sillon qu'il vient de creuser; ce n'est point un camarade qu'il pleure, c'est un frère,

Mœrentem.... fraterna morte juvencum.

Pour donner plus d'intérêt à ce poëme philosophique, et par conséquent d'un genre un peu froid, j'y ai moi-même introduit quelques épisodes, la plupart historiques. J'ai quelquefois préféré ce dernier genre, parcequ'il réunit l'attrait de la vérité et le charme de la fiction. L'art de traiter un sujet n'est que l'art d'en sortir sans s'en éloigner; on en trouve l'image dans la navigation ancienne, qui se tenoit toujours à portée de la terre et à la vue des côtes.

Qu'on me permette, sur cette sorte d'ornement, quelques idées assez nouvelles. Ce qui n'est pas nouveau, c'est que les épisodes doivent être liés adroitement au sujet principal. Virgile nous offre plus d'un modèle de ce genre. On a sur-tout justement admiré l'épisode le plus long et le plus remarquable du IVe livre des *Géorgiques*. Il y a loin des abeilles

à la mort d'Eurydice, et à la descente d'Orphée aux enfers : mais le berger Aristée a perdu ses essaims ; il va consulter Protée. Ce demi-dieu lui apprend que cette perte est une punition de la mort d'Eurydice, causée par ce berger ; il lui raconte les regrets qui l'ont suivie, la descente de son époux dans le royaume de Pluton, où il va chercher son épouse,

Et la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.
J.-B. Rousseau.

Ainsi, dans le chant sur les abeilles, l'épisode est lié au sujet par le sujet lui-même. Non seulement il faut que les épisodes soient liés au fond du poëme, il faut encore que, dans ces ornements accessoires, l'objet principal soit ressenti et reparoisse par intervalles. Ainsi Virgile, dans le premier chant des *Géorgiques*, raconte les prodiges qui présagèrent la mort de César, et les batailles sanglantes de Pharsale et de Philippes, qui suivirent cette mort. Voilà le poëte bien loin des occupations paisibles de la campagne ; mais le sage et judicieux Virgile, par un art admirable, sait faire reparoître le laboureur sur ces mêmes champs de bataille. Un jour, dit-il,

Un jour le laboureur dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,

Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille;
Entendra retentir les casques des héros,
De leurs tombeaux rouverts exhumera leurs os,
Et dans ces grands débris, monuments du carnage,
Mesurera de l'œil les Romains du vieil âge.

Cependant cette règle ne doit point être prise à la rigueur, et s'il est nécessaire que les épisodes se rattachent au dessein général de l'ouvrage, il ne l'est pas que l'idée principale de chaque épisode soit en rapport immédiat avec le fond du sujet; au contraire, plus ces ornements accessoires lui sont étrangers, plus ils jettent dans la composition et de nouveauté et de variété, premiers charmes de tous les ouvrages d'imagination. Qu'on me pardonne d'en offrir un exemple tiré de ce poëme. Lorsque, dans le chant des végétaux, je peins Colomb après une longue navigation, entouré de son équipage révolté, attaché au grand mât de son vaisseau, menacé par les poignards et les regards farouches des rebelles, mais tout-à-coup averti, par une odeur végétale, que la terre n'est pas loin; alors reprenant courage, l'inspirant à ses compagnons, et leur promettant, d'un air prophétique, la fin prochaine de leurs malheurs; abordant enfin, et félicité sur le rivage par ceux dont les poignards ve-

noient de menacer sa vie : l'imagination, transportée tout-à-coup des scènes riantes et paisibles de la végétation, sur un vaisseau assiégé par la tempête, en proie à toutes les horreurs de la révolte, de la contagion, et de la faim, est plus vivement frappée par ce contraste, qu'elle n'auroit pu l'être par des images moins étrangères au sujet ; et si le récit paroît d'abord s'éloigner de l'intention principale par la peinture des dangers qui menacent un grand homme, la fin de cet épisode se rattache naturellement aux végétaux par la guirlande de fleurs dont son équipage, heureusement abordé, couronne son habile prévoyance et sa persévérante intrépidité.

Cependant il ne faut pas croire que de longs épisodes soient toujours nécessaires aux poëmes didactiques ou philosophiques ; plusieurs poëtes, tels que Pope, dans l'*Essai sur la critique*, et l'*Essai sur l'homme*, Horace et Boileau, dans l'*Art poétique*, s'en sont dispensés : mais alors l'auteur doit dédommager le lecteur de cette privation, par quelques idées d'un genre plus intéressant, embellies de couleurs plus brillantes, et qui, se détachant du fond du tableau, s'y montrent en relief. Virgile nous donne encore ici le meilleur des préceptes, celui de l'exemple. Après une longue énuméra-

tion d'arbres peu distingués par la beauté de leur port et de leurs formes, le détail des soins qu'exige leur culture, il arrive au chêne, le plus majestueux de tous; il le peint dans toute la force de sa végétation, plongeant dans la terre ses racines profondes, étendant de tous côtés ses branches vigoureuses, dominant au loin les champs par sa hauteur, les embrassant par l'immensité de son ombre; et son vieux tronc, par sa durée séculaire, insultant à la fragilité des générations humaines: voilà ce que l'on peut appeler un court épisode, dont le lecteur est d'autant plus frappé, que dans un sujet ingrat il n'avoit pas le droit de s'attendre à ce magnifique tableau.

Après avoir apprécié Lucrèce et Virgile, il est temps d'arriver à nos propres richesses. Ce que Lucrèce a fait en vers pour les Romains, M. de Buffon l'a fait en prose pour les Français. S'il m'étoit permis d'exprimer mon opinion sur le style de ce grand homme, j'avouerois franchement que de tous ses ouvrages celui dont la diction m'a paru la plus convenable au sujet, c'est son traité sur les minéraux. Là tout est juste, clair, précis, noble sans emphase, riche sans profusion: point d'images ambitieuses, d'ornements superflus; rien qui dépasse le sujet. M. de Buffon connoissoit les

minéraux par les yeux de l'expérience; mais il a écrit sur les animaux avec l'intérêt qu'inspirent leurs caractères, leurs graces, leurs beautés, les rapports qu'ils ont avec nous, et les services qu'ils nous rendent. De là la pompe du style, les idées exaltées, cette diction brillante et poétique, qui, après avoir fait la fortune de son ouvrage, sont devenues, pour beaucoup de lecteurs, un sujet de reproche. En effet, la prose poétique a l'inconvénient de n'avoir point un caractère décidé: d'un côté, elle n'a pas les tournures rapides, les mouvements impétueux, les expressions audacieusement figurées de la poésie; de l'autre elle perd en grande partie la clarté, la justesse, et la simplicité, qui conviennent à la prose. Toute chose, comme toute personne, doit conserver son caractère: deux natures différentes réunies dans les Centaures, n'en ont fait que des monstres. Les animaux qui appartiennent à deux éléments n'appartiennent à aucun. Le mot amphibie est même devenu une injure dans le style figuré, et je crois entendre dire à la prose poétique comme à la chauve-souris dans La Fontaine:

Je suis oiseau, voyez mes ailes.

Cependant, malgré ces observations, Buf-

fon, Fénélon, et quelques écrivains plus modernes, ont fait un grand honneur à ce genre mitoyen, et méritent une honorable exception. M. de Buffon, sur-tout, ayant à peindre les merveilles de la nature, étoit plus autorisé à déployer, dans son ouvrage, toute la pompe de son style et toute la richesse de son imagination; et comment n'en savoir pas gré à celui qui, par la magie de son langage, a donné à son siècle une impulsion si puissante!

Lorsque les anciens entroient dans le Panthéon, ils passoient légèrement entre deux haies de divinités subalternes; mais lorsqu'ils arrivoient à la statue colossale de Jupiter, ils s'inclinoient avec respect devant le maître et le moteur du monde: telle est mon adoration pour M. de Buffon. J'oublie, en le lisant, l'observateur paresseux ou inattentif, les erreurs qu'on lui reproche, et même l'audace et la bizarrerie de quelques uns de ses systèmes, pour ne m'occuper que de ce génie puissant qui a répandu dans le monde entier le goût de l'histoire naturelle, a tiré les observateurs citadins de l'ombre de leurs cabinets, de la mollesse des villes, les a fait gravir les montagnes, s'enfoncer dans les bois, plonger dans les cavernes, franchir les précipices, et s'asseoir au

bord des volcans. En un mot on pourroit appliquer à M. de Buffon, sous le rapport de son influence sur l'étude de l'histoire naturelle, ce que Virgile a dit de l'influence de l'air sur la terre, dans sa description du printemps.

Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante:
Le monde se ranime, et la nature enfante.

Cependant j'avoue avec honte que M. de Buffon est celui de tous les naturalistes à qui j'ai pris le plus petit nombre d'idées, parceque les vols faits aux gens riches sont les plus aisément reconnus et les plus sévèrement punis par la police littéraire. Plusieurs naturalistes, dont les travaux ont eu moins d'éclat et quelquefois plus d'utilité, m'ont été d'un grand secours, particulièrement M. Valmont de Bomare, également recommandable par ses vertus et par ses connoissances.

De tout temps, les poëtes philosophes ont eu le droit d'emprunter aux sciences les matériaux qu'ils mettent en œuvre.

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

En cela même, les sciences peuvent avoir quelques obligations à la poésie. Le moins populaire de tous les langages a seul le droit de

populariser ce qu'il y a dans le monde de plus brillant et de plus utile; c'est à lui que doivent avoir recours les belles actions, les procédés des arts, les phénomènes de la nature physique et morale. On sait d'ailleurs quelle distance il y a du fond des idées aux formes brillantes et à l'intérêt que sait leur donner la poésie. La Bruyère est souvent meilleur observateur que Boileau; mais celui-ci a écrit en vers, et ses vers sont devenus *proverbes en naissant*. Les préceptes, d'ailleurs si justes et si sages d'Aristote, sont, à force d'élégance et d'esprit, presque méconnoissables dans l'art poétique d'Horace et de Despréaux; et les auteurs du *Système de l'Optimisme* ne vivent plus que dans l'admirable *Essai sur l'Homme* de Pope, et dans les ridicules que leur a donnés le *Candide* de Voltaire.

On conçoit aisément que j'ai été plus d'une fois effrayé de la difficulté et de l'immensité de cette entreprise, et je me plais à payer ici un juste tribut de reconnoissance au savant distingué (*) à qui je dois le projet de ce poëme et le courage de l'exécuter. Il m'avoit entendu lire la description d'un cabinet d'histoire naturelle, qui termine le troisième chant des *Géorgiques françaises*. Après m'avoir assuré qu'il

(*) M. Darcet, de l'Académie des sciences, et de l'Institut.

n'avoit trouvé aucune erreur dans cette description, il m'invita à faire un grand tableau de cette esquisse, en chantant les quatre éléments et les trois règnes de la nature. Je lui représentai que le sujet, ainsi envisagé, pourroit paroître manquer d'unité : il me répondit que les quatre éléments étant combinés dans les trois règnes, ces deux parties de l'ouvrage n'avoient rien d'incohérent, et pouvoient composer un tout régulier. Je cédai à ses observations et à ses instances ; mais en supposant que cet ouvrage obtienne quelque succès, il manquera toujours à mon plaisir d'en offrir l'hommage au savant vertueux dont il ne reste plus qu'un nom cher aux sciences qu'il a enrichies et à l'amitié qui le pleure (*).

(*) Voyez l'article consacré à ce respectable savant dans la *Biographie universelle*, tome X, page 544.

NOTES

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE*.

(1) Quoique Lucrèce ait négligé quelques uns de ces détails, on conviendra avec son nouvel interprète, M. de Pongerville, que le poëme de *la Nature* offre le tableau le plus complet des connoissances de l'antiquité dans les hautes sciences, la politique, et la philosophie.

(2) M. de Pongerville qui, le premier en France, a montré le système de Lucrèce sous son véritable aspect, soutient que le poëte philosophe ne compose pas son univers *d'atomes*, mais qu'il regarde le *grand tout* comme l'assemblage de toutes les combinaisons résultant de la matière et du mouvement qui lui est inhérent, et que de l'harmonie établie éternellement entre les corps, naît cette invariable nécessité que le poëte regarde comme l'ame de la nature, l'intelligence universelle, enfin le dieu qu'il destinoit à remplacer les ridicules divinités de ses contemporains.

(3) M. de Pongerville, dans ses réfléxions sur le poëme et sur le système de Lucrèce, répond ainsi à cette assertion : Lucrèce, indigné des crimes et des vices de son siècle, et persuadé que les dieux, loin de les réprimer, servoient eux-mêmes de prétexte aux plus horribles forfaits, Lucrèce, ami de l'ordre et de la vertu, présente du moins comme un frein salutaire, les lois de la nature et cet ordre universel dont la marche invisible contribue à punir les excès condamnables. Il apprend aux Romains ambitieux à mépriser les vains honneurs et le luxe achetés par des crimes; il leur

* Ces notes sont du nouvel éditeur.

montre le bonheur dans une vie calme, obscure, et vertueuse. Il attache sur les pas des coupables soustraits à la rigueur des lois, la honte, la douleur, et le remords déchirant.

Non, le crime jamais n'échappe à la vengeance :
Le crime à chaque pas est suivi par l'effroi,
Il sent peser sur lui le glaive de la loi ;
Dût-il tromper les yeux du juge redoutable,
Les tourments des enfers sont dans un cœur coupable ;
En vain il se confie au secret protecteur :
Le mal conduit au mal, et punit son auteur.

Comment donc un moraliste aussi sévère, qui épouvantoit le vice par des moyens toujours plus frappants que les menaces exagérées de la superstition païenne ; comment un sage qui ne voyoit de volupté que dans la modération des desirs, auroit-il contribué à la corruption de ses compatriotes ? Ah ! plutôt, les hommes pervertis, ces grands criminels, ces tyrans nouveaux que Rome dégradée couvoit déja dans son sein, devoient trouver leur condamnation dans les pages éloquentes de Lucrèce. La pureté de sa morale, ses tableaux délicieux des plaisirs de l'innocence et de la vertu, auroient suffi pour calmer dans les cœurs la tourmente des passions. Un Catilina qui auroit été contraint d'en faire son étude, auroit peut-être brisé le glaive destiné à égorger les soutiens de sa patrie.

(4) Si Lucrèce, dit encore son traducteur, condamne à un noble repos ces dieux chimériques, il respecte en eux l'idée de la divinité. C'est pour ainsi dire en se prosternant à leurs pieds, qu'il les dépouille de leur empire ; il fait plus, il reconnoît dans la régularité et dans l'énergie de la nature une puissance secrète, une ame universelle, qui répond à l'idée que nous nous formons de l'Être suprême.

(5) Le lecteur comparera peut-être avec intérêt les jugements des traducteurs de Virgile et de Lucrèce, sur ces deux grand poëtes, qu'ils ont si profondément étudiés.

« Lucrèce, dit M. de Pongerville, sans atteindre à cette élégance soutenue, à cette concision pleine de grace, dont Virgile, après lui, a offert le modèle aux poëtes du siècle d'Auguste, Lucrèce a, dans un autre genre, donné à la langue latine un grand essor. Les expressions vieillies, que l'on trouve souvent au milieu de ses plus beaux passages, sont évidemment employées avec intention; il s'est plu à rendre certaines images pittoresques par des locutions anciennes qui, à défaut d'harmonie, ont une précision énergique.

« Virgile, excité par la gloire du chantre de la nature, ambitionne des lauriers inconnus à son rival: maître d'un temps qui avoit manqué à son prédécesseur, doué d'un génie plus souple, il trouva l'heureux secret de donner à ses tableaux cette juste étendue qui plaît à l'imagination et ne la fatigue jamais. Il fit de précieux emprunts à la muse des Grecs, et son goût exquis, son oreille délicate, enrichirent sa poésie de l'élégance continue, qui semble être le dernier terme de la perfection de cet art enchanteur. Mais si Virgile est presque toujours plus harmonieux que Lucrèce, Lucrèce est souvent plus expressif; l'un copie fidèlement les nuances de la nature, l'autre pénètre ses plus profonds mystères; le premier charme l'imagination, le second l'étonne et la maîtrise; opposés de goût et de méthode, ils se rapprochent souvent par leurs conceptions et par la justesse des raisonnements; l'un et l'autre, doués d'un génie brillant et solide, ont fondé des monuments éternels: si Virgile franchit à pas de géant la carrière glorieuse, Lucrèce y brilla le premier, et en aplanit les difficultés; enfin la perfection même de l'auteur des *Géorgiques* est encore un titre de gloire pour le chantre de la nature. »

(6) Peut-être l'illustre traducteur des *Géorgiques* se montre-t-il un peu sévère ici à l'égard de l'immortel auteur du poëme de *la Nature*. Il n'est pas exact de dire que Lucrèce ne s'est guère attaché, dans son admirable description de

la peste, qu'à la peinture des symptômes les plus dégoûtants de cet horrible fléau. Si la nature de son sujet lui commandoit l'analise, en quelque sorte *pathologique*, de l'invasion, des progrès, des suites, et de la crise de cette affreuse maladie, il n'en a que plus de mérite d'avoir triomphé en grand poëte de ce genre effrayant de difficultés. Mais il seroit injuste de lui reprocher de s'être arrêté à cette partie du tableau, et d'être resté insensible et froid au milieu de cette grande et mémorable calamité. S'il observe en philosophe, s'il décrit en médecin, il sait aussi intéresser, comme homme, aux souffrances de ses semblables; et il est impossible de le suivre à travers ces scènes de douleur, d'assister avec lui au spectacle qu'il nous retrace, sans éprouver l'émotion la plus vive et la plus profonde. Or, ce n'est point avec le langage technique de la science que l'on produit de pareils effets; c'est en s'adressant à l'ame, c'est en lui parlant son langage, que l'on parvient à se faire entendre d'elle; et ce secret du génie n'a point été ignoré de Lucrèce, dans le morceau même dont il s'agit. Au surplus, il est un moyen bien simple de réfuter ces sortes de préventions; c'est de mettre le lecteur lui-même à portée de les apprécier: et c'est le motif qui nous engage à citer ici le morceau tout entier, et à saisir l'occasion qui se présente de comparer à-la-fois Lucrèce et Virgile, Delille et M. de Pongerville.

ATTICÆ PESTIS

DESCRIPTIO.

LUCRET. VI. — v. 1136. sqq.

Hæc ratio quondam morborum, et mortifer æstus
Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros,
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem:
Nam penitus veniens Ægypti e finibus ortus,
Aera permensus multum camposque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis; omnes
Inde catervatim morbo mortique dabantur.

Principio caput incensum fervore gerebant,
Et duplices oculos suffusa luce rubentes:
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine, et ulceribus vobis via septa coibat,
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.

Inde, ubi per fauces pectus complerat, et ipsum
Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris;
Omnia tum vero vitai claustra lababant:
Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu;

DESCRIPTION
DE LA PESTE DE L'ATTIQUE.

TRADUCTION DE M. DE PONGERVILLE.

Tel, du fond de l'Égypte aux murs de Pandion,
Plana le monstre affreux de la contagion;
Enfanté dans le sein de ces plaines fécondes,
Il s'éléve, il franchit et les cieux et les ondes,
Sur la triste cité descend du haut des airs,
Dépeuple ses remparts, et rend ses champs déserts:
Comme un nuage obscur, sa vapeur infectée
Couvre des citoyens la foule épouvantée.
Du mal inévitable avant-coureur affreux,
Dans la tête s'embrase un foyer douloureux;
Les yeux étincelants sortent de leur orbite;
Le gosier ulcéré se dessèche et s'irrite,
De brûlantes tumeurs enflamment ses canaux,
Et d'un sang noir, fétide, ils expulsent les flots.
La langue, des pensers cet agile interprète,
Par la soif consumée, est sanglante et muette;
Elle brûle et s'attache au palais déchiré.
Auprès du cœur flétri dès qu'il a pénétré,
Le fléau destructeur l'entoure avec furie,
Et brise tout-à-coup les ressorts de la vie.
La bouche ardente exhale une immonde vapeur;
D'un cadavre exhumé telle est l'affreuse odeur.

Atque animi prorsum vires totius, et omne
Languebat corpus, lethi jam limine in ipso:
Intolerabilibusque malis erat anxius angor
Assidue comes, et gemitu commista querela:
Singultusque frequens noctem per sæpe diemque,
Conripere assidue nervos et membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos ante, fatigans.

Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam fervescere partem:
Sed potius tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est, per membra sacer quum diditur ignis.
Intima pars homini vero flagrabat ad ossa;
Flagrabat stomacho flamma, ut fornacibus, intus;
Nil adeo posset cuiquam leve tenueque membris
Vertere in utilitatem; ad ventum et frigora semper
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacientes corpus in undas;
Multi præcipites lymphis putealibus alte
Inciderunt, ipso venientes ore patente:
Insedabiliter sitis arida corpora mersans
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.
Nec requies erat ulla mali; defessa jacebant
Corpora: mussabat tacito medicina timore;
Quippe patentia quum totas ardentia noctes
Lumina versarent oculorum expertia somno;
Multaque præterea mortis tum signa dabantur:
Perturbata animi mens in mœrore metuque,
Triste supercilium, furiosus voltus et acer,
Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens raroque coortus,

L'ame, de tant de maux à-la-fois menacée,
Au-devant de la mort déja s'est élancée;
Et la nuit et le jour, les longs gémissements,
Les cris des malheureux augmentent leurs tourments.

Des membres, harassés par la fièvre accablante,
La surface au toucher n'est point encor brûlante;
Mais le corps rougissant, d'ulcères dévoré,
Dans ses flancs corrompus couve le feu sacré:
Il n'est plus qu'une horrible et vivante fournaise:
Tout redouble ses maux, tout l'irrite et lui pèse;
Les plus légers tissus sont d'énormes fardeaux,
Et le venin rongeur brûle et dissout les os.
Se traînant au milieu de la foule mourante,
L'un, au bord des ruisseaux, vient la bouche béante;
De sueur écumant, par la douleur pressé,
L'autre se plonge nu dans le fleuve glacé;
Mais une onde abondante, une goutte insensible,
Trompent également leur soif inextinguible.
La douleur, la douleur, et jamais de repos!
La Nature succombe à ces nombreux assauts;
Tous les secours sont vains... La science éperdue
N'aperçoit de leurs maux que l'horrible étendue.
Le sommeil fuit loin d'eux; épouvantés, hagards,
Brillent pendant les nuits leurs horribles regards;
Du plus hideux trépas leur corps porte l'empreinte;
Il tressaille, il frémit de fureur et de crainte;
Le sourcil se hérisse;... invincible tourment,
Dans l'oreille résonne un aigre sifflement.

Sudorisque madens per collum splendidus humos,
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi;
In manibus vero nervi trahier, tremere artus;
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat: item, ad supremum denique tempus,
Compressæ nares, nasi primoris acumen.
Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
Duraque; inhorrebat rictum; frons tenta minebat;
Nec nimio rigida post strati morte jacebant;
Octavoque fere candenti lumine solis,
Aut etiam nona reddebant lampade vitam.

Quorum si quis, ut est, vitarat funera lethi,
Ulceribus tetris et nigra proluvie alvi,
Posterius tamen hunc tabes lethumque manebat;
Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,
Conruptus sanguis plenis ex naribus ibat.
Huc hominis totæ vires corpusque fluebat:
Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus
Ibat, et in partes genitales corporis ipsas;
Et graviter partim metuentes limina lethi
Vivebant ferro privati parte virili;
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
In vita tamen, et perdebant lumina partim:
Usque adeo mortis metus his incesserat acer.
Atque etiam quosdam cepere oblivia rerum
Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.

L'haleine entrecoupée, à-la-fois vive et lente,
Péniblement s'enfuit de la bouche sanglante,
Et sur le cou ruisselle une gluante humeur;
Du gosier, déchiré par l'impure tumeur,
Après de longs efforts, une toux convulsive
Arrache à flots jaunis une ardente salive.
La mort vient par degrés; la main s'ouvre, s'étend,
Chaque nerf irrité se glace en palpitant;
Du corps livide et froid s'endurcit l'épiderme,
Le nez penche affilé, la narine se ferme,
Le front tendu descend sur les yeux sombres, creux,
Et la bouche se fronce avec un rire affreux;
Ils expirent... Pour eux sonne l'heure dernière
Quand la neuvième aurore a versé sa lumière.
  Quelques uns cependant combattoient le trépas,
Mais du monstre inflexible ils ne triomphoient pas
Des intestins, rongés par le poison rapide,
Si tout-à-coup s'échappe un immonde fluide,
Ils respirent du moins; mais un sang glutineux
S'écoule; la victime en ces flots vénéneux
De sa force épuisée abandonne le reste.
Le mal horrible alors change son cours funeste,
S'étend sur tous les nerfs; son ardente chaleur
Au siège du plaisir imprime la douleur:
Armé d'un fer cruel, pour calmer son supplice,
L'un impose à son être un honteux sacrifice;
L'autre perd la lumiere; informes, mutilés,
Sur le pavé sanglant en foule amoncelés,
Ils s'efforçoient encor de ressaisir la vie!
A cet infortuné la mémoire est ravie;
Du zèle et de l'amour les soins sont superflus:
Il se cherche lui-même, et ne se connoît plus.

Multaque humi quum inhumata jacerent corpora supra
Corporibus, tamen alitnum genus atque ferarum
Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem,
Aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua:
Nec tamen omnino temere illis solibus ulla
Comparebat avis, nec noctibu' sæcla ferarum
Exibant sylvis; languebant pleraque morbo,
Et moriebantur: cum primis fida canum vis
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram;
Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vasta:
Nec ratio remedi communis certa dabatur;
Nam quod alis dederat vitales aeris auras
Volvere in ore licere, et cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio lethumque parabat.

Illud in his rebus miserandum et magnopere unum
Ærumnabile erat, quod, ubi se quisque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,
Deficiens animo mœsto cum corde jacebat
Funera respectans, animam et mittebat ibidem.
Idque vel imprimis cumulabat funere funus;
Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
Ex aliis alios avidi contagia morbi;
Nam quicunque suos fugitabant visere ad ægros,
Vitai nimium cupidi, mortisque timentes,
Pœnibat paulo post turpi morte malaque
Desertos, opis expertes incuria mactans,
Lanigeras tanquam pecudes et bucera sæcla.
Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,
Atque labore pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque lassorum vox mista voce querelæ.

Les cadavres nombreux, privés de sépulture,
Du vautour affamé ne sont plus la pâture;
La mort succéderoit au repas infecté.
L'hôte affreux des forêts, lui-même épouvanté,
La nuit ne quitte plus son repaire sauvage.
Les chiens si caressants, dans un transport de rage,
Périssent... et, parmi les cadavres humains,
Leurs membres déchirés encombrent les chemins.
A la clarté du jour, au milieu des ténèbres,
Sans pompe incessamment roulent les chars funèbres.
L'art incertain, vaincu, tente un stérile effort;
Le remède de l'un à l'autre offre la mort.

Mais quel tourment ajoute à l'horrible souffrance!
Du cœur des malheureux s'exile l'espérance:
Comme des criminels à périr condamnés,
Ils tombent sans secours, meurent abandonnés;
Du sort anticipant la peine rigoureuse,
La crainte de la mort rend la mort plus affreuse:
Tout succombe... Le monstre avide, dévorant,
Passe de corps en corps et les frappe en courant.
L'égoïste, endurci par sa lâche prudence,
En vain d'amis souffrants évite la présence;
Malheureux à son tour, il périt isolé;
Il ne consola point et n'est point consolé.
Sa dépouille languit sur la terre étendue,
Et la foule effrayée en détourne la vue.
Hélas! l'homme sensible à la douce pitié,
Le soutien généreux de la tendre amitié,

Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat;
Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassi, luctuque redibant.
Inde bonam partem in lectum mœrore dabantur:
Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.

Præterea, jam pastor et armentarius omnis,
Et robustus item curvi moderator aratri,
Languebant, penitusque casis contrusa jacebant
Corpora, paupertate et morbo dedita morti.
Exanimis pueris super exanimata parentum
Corpora nonnunquam posses, retroque videre
Matribus et patribus natos super edere vitam.

Nec minimum partim ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parti;
Omnia complebant loca tectaque; quo mage eos tum
Confertos ita acervatim mors accumulabat.

Multa siti prostrata viam per, proque voluta
Corpora silanos ad aquarum strata jacebant,
Interclusa anima nimia ab dulcedine aquai:
Multaque per populi passim loca prompta viasque,
Languida semianimo tum corpore membra videres,
Horrida pædore, et pannis cooperta, perire

Comme on fuit les périls, les cherche et les partage,
Des êtres qu'il chérit relève le courage,
Leur ramène l'espoir jusqu'au bord du tombeau...
Mais déja l'a touché l'homicide fléau!
Contraint d'abandonner ce noble ministère,
Il rentre, pour mourir, sous son toit solitaire.
Dans ces lieux désastreux se montre à chaque pas
Ou le regret plaintif, ou le hideux trépas.
L'hydre contagieuse envahit les campagnes;
Frappe le laboureur, le pâtre des montagnes.
Le pauvre sous le chaume éprouve sa rigueur,
Et la triste indigence ajoute à la douleur.
Au milieu d'une infecte et sanglante poussière,
Se traîne, se débat une famille entière;
Le père, sur le corps d'un fils inanimé,
Tombe... Le foible enfant, de douleur consumé,
Éprouvant de la faim l'angoisse déchirante,
Ronge le sein flétri de sa mère expirante!
Des hameaux d'alentour, vers ces murs dévastés,
Les pâles villageois courent épouvantés;
Des monuments sacrés et des toits domestiques
Les victimes sans nombre inondent les portiques:
La mort les réunit pour mieux porter ses coups;
Aux fontaines les uns se traînent à genoux,
Vont aux flots jaillissants tendre une bouche avide,
Et tombent, suffoqués par une onde perfide.
Sur les chemins déserts gisent des malheureux,
Demi-nus, ou cachés sous des lambeaux poudreux:
Ils respirent encor; mais leur chair palpitante
Des membres se détache et livide et sanglante;
Et les os, calcinés par la brûlante humeur,
Se couvrent d'une peau dont l'infecte tumeur,

Corporis inluvie; pellis super ossibus una,
Ulceribus tetris prope jam sordique sepulta.
Omnia denique sancta Deum delubra replerat
Corporibus mors exanimis, oneratáque passim
Cuncta cadaveribus cœlestum templa manebant;
Hospitibus loca quæ complerant æditiuentes.
Nec jam relligio Divûm, nec numina magni
Pendebantur; enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut prius hic populus semper consuerat humari·
Perturbatus enim totus trepidabat, et unus
Quisque suum pro re consortem mœstus humabat.
Multaque vis subita et paupertas horrida suasit;
Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper exstructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potius, quam corpora desererentur.

L'ulcère affreux ressemble aux livides souillures
Des cadavres flétris au fond des sépultures.
Les temples imposants et les pompeux autels
Regorgent, infectés de ces restes mortels;
Les corps amoncelés en remplissent l'enceinte:
Les soins religieux sont bannis par la crainte;
La nature, les lois, l'auguste piété,
Ont perdu leur touchante et noble autorité.
La douleur et l'effroi régnent dans ces murailles;
Chacun du corps des siens hâte les funérailles;
Le désespoir, le trouble, et la sombre fureur
Des maux contagieux ont augmenté l'horreur.
Sur les bûchers, dressés par des mains étrangères,
On dépose à grands cris les restes de ses frères;
Tout se heurte, se livre à de sanglants combats,
Et le meurtre a souillé les pompes du trépas.

LES TROIS RÉGNES,

POËME

EN HUIT CHANTS.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE.

Apparition du génie de la nature, qui ordonne au poëte de le chanter; le poëte obéit, et commence par la LUMIÈRE. Invocation à Apollon. Éloge de l'astronome Delambre. De la décomposition des rayons solaires dans le prisme de Newton. Les différents effets de la lumière, qui donne à la nature ses couleurs variées. Phénomènes de la lumière sous le pôle glacé. L'Aurore boréale s'adresse à Jupiter pour obtenir les mêmes honneurs que sa sœur. Jupiter est sensible à sa prière, et l'Aurore boréale, célébrée par le génie de Mairan, a recouvré ses droits. Théorie du FEU; les effets qu'il produit entre les mains de la nature. Utilité du feu dans les arts; avantages que l'homme en retire. Le feu considéré dans les scènes terribles de la nature; la foudre et le tonnerre; l'électricité; les volcans. Effets du feu dans l'explosion de la poudre et de l'artillerie. Le feu considéré dans le sein de nos foyers. Tableau du coin du feu pendant l'hiver.

LES TROIS RÈGNES,

POËME.

CHANT PREMIER.

LA LUMIÈRE ET LE FEU.

Un jour, pour la campagne abandonnant la ville,
Dans un beau paysage en spectacles fertile
J'avois erré long-temps, j'avois gravi les monts,
Visité les coteaux, parcouru les vallons,
Prolongé dans les bois ma libre promenade,
Traversé le torrent, écouté la cascade,
Suivi des frais ruisseaux le cours capricieux,
Étudié la terre, interrogé les cieux.
Le soir, ayant fini ma course vagabonde,
Plein des tableaux du ciel, de la terre et de l'onde,
Je cherchai le repos; et jusques au réveil,
La douce illusion amusa mon sommeil.
Je crus voir, dans l'éclat de sa riche parure,
Apparoître à mes yeux le Dieu de la nature.
Dans ses traits doux et fiers une mâle beauté
Sembloit joindre la grace à la sévérité;

Son front touchoit le ciel, ses pieds fouloient la terre,
Ses accents ressembloient à la voix du tonnerre;
Mille astres éclatoient sur son front radieux,
La foudre dans ses mains, et l'éclair dans ses yeux.
Douze signes ornoient sa ceinture flottante;
Au tissu varié de sa robe éclatante
Les sept rayons d'Iris prodiguoient leurs couleurs;
Sous ses pieds les gazons se tapissoient de fleurs;
Il ordonnoit: les eaux s'échappoient de leurs sources,
Le tonnerre grondoit, les vents prenoient leurs courses;
Autour de lui, le Temps, sous mille aspects nouveaux,
Achevoit, renversoit, reprenoit ses travaux;
Les débris s'animoient, la mort étoit féconde,
Et la destruction renouveloit le monde.
Plus j'attachois sur lui mon regard curieux,
Et plus il paroissoit s'agrandir à mes yeux.
Tout-à-coup les accents de sa voix immortelle
Jusqu'à moi sont portés: « Assez long-temps, dit-elle,
Du globe tu peignis les visibles beautés,
Ses riches ornements, ses aspects enchantés;
Ose plus aujourd'hui: pénètre sa structure,
Ses vastes fondements, sa noble architecture,
Les formes, les couleurs, les principes des corps,
Et leur guerre féconde, et leurs secrets accords;
Suis dans tous ses degrés la nature vivante,
Fais naître les métaux, fructifier la plante,
Soumets la brute à l'homme, élève l'homme à Dieu.
Du ciel sur tes tableaux je verserai le feu;

Et tandis qu'un faux goût, de tant d'œuvres légères
Fait prospérer un jour les formes passagères,
Sur ma base éternelle, édifiés par toi,
Tes ouvrages seront durables comme moi. »
J'obéis; mais d'abord, loin l'esprit de système,
Qui souvent, pour tromper, abusant du vrai même,
Sur un fragile amas d'arguments pointilleux
Bâtit du faux savoir le trophée orgueilleux:
Met, pour le soutenir, le monde à la torture,
Et veut à sa chimère asservir la nature;
Long-temps enorgueilli de son culte usurpé,
Il règne, il en impose à l'univers trompé;
Quand soudain, triomphant d'un frivole artifice,
Un fait inattendu vient briser l'édifice.
Ainsi, trop long-temps chers à nos yeux éblouis,
Ces tourbillons fameux se sont évanouis;
Ainsi, disparoissant avec ses cieux de verre,
L'astronome du Nil laissa tourner la terre;
Ainsi, de la nature audacieux romans,
Périront, renversés sur leurs vains fondements,
Tant de rêves fameux; tel de ce roi superbe
Dont l'orgueil abruti rampa courbé sur l'herbe,
Le colosse formé d'argent, d'or et d'airain,
D'un côté jusqu'au ciel levoit son front hautain,
De l'autre s'appuyoit sur ses deux pieds d'argile;
Tout-à-coup s'élançant vers sa base fragile,
Du haut de la montagne une pierre a roulé,
Et sur son frêle appui le colosse a croulé.

Évitons cet écueil ; laissons de ses entraves
L'esprit systématique enchaîner ses esclaves ;
La seule expérience est un guide pour moi ;
Instruire est son devoir, et peindre est mon emploi ;
Mes pinceaux sont trempés, et la vive lumière
Dans mes riches tableaux brillera la première ;
La lumière inconnue, en ses secrets ressorts,
Qui frappe, échauffe, éclaire et pénètre les corps,
Donne à l'air respiré sa pureté vitale,
Aux plants organisés leur ame végétale,
Épanche ses torrents de la hauteur des airs,
Au centre de la terre, aux profondeurs des mers ;
Inonde incessamment des régions sans nombre,
Et, traversant d'un trait les royaumes de l'ombre,
Du trône ardent du jour prend un essor pareil,
Au coup d'œil de ce Dieu qui créa le soleil ;
De bienfaits, de beautés source immense et féconde ;
Enfin, l'ame, la vie, et le peintre du monde.

Viens, Apollon, dis-moi ses prodiges divers,
Et, comme des beaux jours, sois le dieu des beaux vers ;
Ou plutôt, quand je vole à la céleste voûte,
C'est à toi, cher Delambre, à diriger ma route (1) ;
Toi qui sus réunir, par un double pouvoir,
Les beaux-arts au calcul et le goût au savoir.
L'immortel Isaac, de ses mains souveraines,
Des mondes étoilés te confia les rênes ;
Viens ; et, sans m'effrayer du sort de Phaéton,
Que je monte avec toi sur le char de Newton !

Guide-moi, montre-moi les sphères éternelles,
Leurs chemins journaliers, leurs marches annuelles.
La gloire d'expliquer leurs cours mystérieux
Seule n'y conduit pas tes regards curieux;
Tu n'y vas point chercher les combats des systèmes,
Les nuages du doute et la nuit des problèmes,
Mais la grandeur du monde et du Dieu qui l'a fait;
Mais des sociétés le modèle parfait,
Où, dans les rangs divers de ce brillant empire,
A l'ordre général chaque sujet conspire;
Où la comète même, objet de nos terreurs (2),
S'égare sans désordre, et revient sans erreurs.
Là, tu puises le beau dans sa source première;
Et de tous ces soleils, d'où l'ange de lumière
Jette sur notre boue un regard de pitié,
Pour toi l'attraction est encor l'amitié.
Je ne te suivrai pas dans cette mer profonde
Où chaque astre est un point, et chaque point un monde.
Ces sublimes objets ne sont pas faits pour moi;
Jadis Virgile même en recula d'effroi;
Épris ainsi que lui des demeures agrestes,
J'abandonne à ton vol les domaines célestes;
Les révolutions de l'empire de l'air,
Et les gardes brillants du char de Jupiter.
Mais tandis qu'à l'Olympe arrachant tous ses voiles,
Tu graveras ton nom sur le front des étoiles,
Moi, des bords d'un ruisseau te suivant dans les cieux,
De leur lumière au moins je décrirai les jeux.

Suivant les corps divers la lumière varie (3);
Dédaigneuse des uns, aux autres se marie.
Si l'obscure matière absorbe les rayons,
Le noir frappe nos yeux : mais lorsque nous voyons,
Des corps où vient tomber l'éclatante lumière,
La masse des rayons rejaillir tout entière;
De la blancheur alors l'œil ressent les effets.
Observez son départ, sa chute, ses reflets :
Les traits qu'elle a lancés, quand leurs courses s'achèvent,
Par des angles égaux tombent et se relèvent (4);
La matière tantôt, de ces rayons subtils,
Décompose la trame et sépare les fils;
Et le corps, à son gré, de la clarté céleste,
Admet une partie et refuse le reste;
Quelquefois le rayon, dépendant du tissu (5)
Des objets différents où le jour est reçu,
Pénètre de ces corps les masses transparentes,
Et brisant dans leur sein ses flèches divergentes,
Suivant leur densité, par des angles divers (6),
Du corps qu'il traversa repasse dans les airs.

Avant que de Newton la science profonde
Eût surpris ce mystère et les secrets du monde,
La lumière en faisceaux se montroit à nos yeux;
Son art décomposa ce tissu radieux,
Et, du prisme magique armant sa main savante,
Développa d'Iris l'écharpe éblouissante.
Dans les mains d'un enfant, un globe de savon
Dès long-temps précéda le prisme de Newton;

Et long-temps, sans monter à sa source première,
Un enfant dans ses jeux disséqua la lumière :
Newton seul l'aperçut (7) ; tant le progrès de l'art
Est le fruit de l'étude et souvent du hasard !
Enfin, des sept couleurs la brillante famille
Prête à chaque rayon l'éclat dont elle brille ;
Du mélange divers des diverses couleurs
Naît l'éclat des métaux, le coloris des fleurs,
L'or flottant des moissons, et le vert des feuillages,
Et le changeant émail qui peint les coquillages
La pourpre des raisins, l'azur foncé des mers,
Et l'éclat varié de la voûte des airs.
Eh ! qui ne connoît pas les dons de la lumière !
Sans elle tout languit dans la nature entière,
Les végétaux flétris regrettent ses faveurs ;
La fleur est sans éclat, et les fruits sans saveurs.
Ainsi, loin du soleil, dans nos celliers captive,
Pâlit la chicorée et se blanchit l'endive ;
Ainsi, vers cette zone où le ciel plus vermeil
Épanche en fleuves d'or les rayons du soleil,
De ses plus riches dons la lumière suivie
Prodigue les couleurs, les parfums et la vie ;
L'onctueux aromate y verse ses ruisseaux,
De plus vives couleurs y parent les oiseaux,
Les fleurs ont plus d'éclat ; la superbe nature
Revêt pompeusement sa plus riche parure :
Tandis que, déployant son lugubre coup d'œil,
Le Nord décoloré languit dans un long deuil.

Mais, que dis-je? le Nord, dans ses vastes domaines,
Contient de la clarté les plus beaux phénomènes:
Eh! qui ne connoît pas, dans ces climats glacés,
Ces feux par qui du jour les feux sont remplacés!
Là le pôle, entouré de montagnes de neige (8),
Conserve de ses nuits le brillant privilège,
Ces immenses clartés, ces feux éblouissants,
Au sein de l'ombre obscure au loin resplendissants,
Qui même avec les cieux, où le jour prend naissance,
Rivalisent de luxe et de magnificence:
Long-temps l'erreur les crut (9), dans ces âpres climats,
Le reflet des glaçons, des neiges, des frimas;
Des esprits sulfureux exhalés de la terre (10)
Qui présageoient la mort, la discorde et la guerre,
Et jusque sur leur trône épouvantoient les rois.
Enfin, la vérité fait entendre sa voix,
Nous dit que le soleil enfante les aurores,
Ces merveilles du ciel, ces pompeux météores.
Abaissés, élevés, l'air, pur ou nébuleux,
Refuse, admet, accroît ou tempère leurs feux;
Souvent l'épais brouillard tient leurs flammes captives,
Souvent laisse percer leurs clartés fugitives;
Ils glissent en reflets, s'échappent en lingots,
Ou d'une mer de feu roulent au loin les flots;
Ici blanchit l'argent, et là jaunit l'opale;
Là se mêle à l'azur la pourpre orientale:
Tantôt en arc immense ils prennent leur essor,
Roulent en chars brûlants, flottent en drapeaux d'or,

S'élancent quelquefois en colonnes superbes,
S'entassent en rochers, ou jaillissent en gerbes,
Et, variant le jeu de leurs reflets divers,
De leur pompe changeante étonnent ces déserts.
De là, si l'on en croit les récits des poëtes,
De la riche nature élégants interprètes,
Deux lumineuses sœurs, au visage riant,
Rayonnent l'une au Nord, et l'autre à l'Orient.
Un jour, ajoutent-ils, l'Aurore boréale,
Lasse de voir sa sœur, l'Aurore orientale,
Seule, étaler des dieux les brillants attributs,
Et du monde idolâtre usurper les tributs,
Parut, les yeux en pleurs, dans la cour paternelle :
« O roi brillant du jour ! ô mon père ! dit-elle,
Souffriras-tu long-temps que des récits trompeurs,
Du reflet des frimas, de grossières vapeurs,
Des phosphores légers fassent naître ta fille,
Et qu'un si long opprobre outrage ta famille ?
Ne voudras-tu jamais, aux peuples mal instruits,
Dire quel est mon père, et montrer qui je suis ?
Ah ! toi-même, éteins donc l'éclat qui m'environne,
Déchire mes festons, foule aux pieds ma couronne,
De mes riches couleurs reprends-moi le trésor,
Et mon voile de pourpre, et ma couronne d'or.
Eh ! que m'importe, hélas ! cet éclat dont je brille,
Si mon père rougit de m'avouer pour fille ?
Ah ! combien de ma sœur le destin est plus beau !
Son lit du jour naissant est nommé le berceau ;

L'univers la bénit, les poëtes la chantent ;
Quelles sont toutefois ces beautés qu'ils nous vantent ?
D'où lui vient tant de gloire, à moi tant de mépris ?
Des roses sans jeunesse et des festons flétris,
Voilà ses ornements ; toujours même couronne,
Toujours même couleur peint sa cour monotone ;
Et moi, sous mille traits, sous mille aspects divers,
J'embellis à mon gré le trône des hivers ;
A peine à l'Orient luit ma foible rivale,
Moi dans les champs du Nord je marche son égale.
Même après ton départ ta lumière me suit ;
Elle orne le matin, je décore la nuit,
Et l'obscure déesse, oubliant ses ténèbres,
Change en voiles brillants ses vêtements funèbres.
Si de sombres vapeurs montent jusqu'à ma cour,
J'en fais les ornements de mon brillant séjour ;
Loin d'en être obscurci, mon triomphe s'en pare.
Une autre cependant de tous mes droits s'empare ;
Chaque jour, nous dit-on, exacte à son réveil,
Elle ouvre la barrière aux coursiers du soleil.
Oui, l'Olympe le sait ; amante matinale,
Des bras du vieux Tithon, dans ceux du beau Céphale
Elle vient s'oublier, et, jusqu'à son retour,
Au monde impatient fait attendre le jour.
Ah ! mon heureuse sœur a seule ta tendresse ;
Je suis aussi ta fille, et ne suis point déesse ! »
« O mon sang, répond-il, apaise tes douleurs ;
Je vengerai ton nom, je tarirai tes pleurs :

J'ai fait choix d'un mortel, ta douleur peut m'en croire,
Qui doit au monde entier manifester ta gloire;
Il dira ta naissance, et les astres en toi
Reconnoîtront enfin la fille de leur roi. »
Il achève, elle part, et sa main paternelle
Choisit un des rayons de sa tête immortelle,
Un des rayons divins qu'il garde à ces esprits,
De la belle nature interprètes chéris;
Lui-même de sa fille y grave la naissance:
Au célèbre Mairan aussitôt il le lance.
Le trait vole et l'atteint; Mairan parle; à sa voix
La brillante immortelle a recouvré ses droits,
L'erreur s'évanouit, et le ciel de Borée
Voit, comme l'Orient, son Aurore adorée.
Elle eut, comme sa sœur, son empire, sa cour,
Et jusqu'au fond du Nord lança les feux du jour.
Ne croyez pas pourtant que la vive lumière
Naisse insubordonnée aux lois de la matière;
Ainsi que tous les corps, des mains de leur auteur (11),
Chaque rayon naquit doué de pesanteur.
Mais qui peut expliquer leur nature première?
La chaleur quelquefois existe sans lumière;
Quelquefois sans chaleur nous sentons la clarté (12):
Tel le poisson, dissous par la putridité,
Luit, sans nous échauffer, en écailles brillantes;
Tel le phosphore éclate en flammes petillantes (13);
Et tels, de leurs amours donnant le doux signal,
Des vers à nos buissons suspendent leur fanal (14).

Mais, quels que soient du feu le principe et l'essence,
Les éléments rivaux éprouvent sa puissance;
Il échauffe, il éclaire, il anime les corps;
Là resserre leurs nœuds, ici rompt leurs accords,
Et prépare, en brisant leurs chaînes mutuelles,
Avec des corps nouveaux des unions nouvelles.
Fluide par lui-même, à son activité
Plus d'un autre élément doit sa fluidité.
Le feu dilate l'air; des lacs, des mers profondes,
En globules roulants il divise les ondes.
Des êtres qu'il dissout, les uns sont transformés
En légères vapeurs, en globes enflammés;
D'autres réduits en chaux, d'autres réduits en cendre.
Ici, libre en tous sens il aime à se répandre;
Là, fixé dans les corps en un profond sommeil,
D'une cause imprévue il attend son réveil.
Il échauffe, il embrase, il dissout les solides,
D'une âcreté mordante il arme les acides.
Sans peine comprimé, sans peine détendu,
Son ressort quelquefois demeure suspendu;
Il change avec les corps, et, suivant leur nature,
En fait son aliment, ou devient leur pâture;
Par la destruction aime à se propager.
Enfin, libre ou captif, durable ou passager,
Le plus simple des corps, et le plus indomptable,
Lui seul altère tout, et reste inaltérable.

Ainsi deux grands pouvoirs furent créés par Dieu,
L'un c'est l'attraction, et l'autre c'est le feu (15):

A ces agents secrets la nature est soumise;
L'un réunit les corps, et l'autre les divise;
L'un pousse chaque atome en un centre commun,
Et d'innombrables corps se combinent en un;
Et l'autre, pénétrant leurs moindres corpuscules,
Laisse jouer entre eux leurs libres molécules:
Sans lui rien ne vivroit, sans lui l'amas des corps,
Ainsi que sans chaleur, languiroit sans ressorts;
Et tenant en repos cette masse inféconde,
Une froide inertie engourdiroit le monde.
Lui seul anime tout, l'air, la terre et la mer:
Il rayonne en étoile, étincelle en éclair,
Circule répandu dans le sein de la terre;
De la flamme électrique il arme le tonnerre,
Gronde dans les volcans, mûrit les végétaux,
S'unit aux sucs des fleurs, aux veines des métaux,
Embrase en serpentant les vapeurs souterraines,
Ou d'esprits sulfureux échauffe les fontaines.
Depuis que le hasard à nos yeux vint l'offrir,
Dirai-je par quel art l'homme sait le nourrir,
L'aiguillonne à son gré, l'étend ou le condense,
De ses traits réunis redouble la puissance?
Ici l'air le ranime, et le soufflet mouvant
Tour-à-tour emprisonne ou déchaîne le vent;
Ailleurs des troncs brûlants, dont sa fureur s'augmente,
Le brasier affamé sans cesse s'alimente;
Là dans leurs frottements, l'un par l'autre frappés,
Les corps lancent les feux de leur sein échappés;

Là des sucs fermentés, qu'un vase étroit rassemble,
Les globules heurtés s'électrisent ensemble.
Dans son foyer concave ici l'ardent miroir,
En rassemblant la flamme, exalte son pouvoir:
L'or ne peut résister au feu qui le dévore,
Le diamant lui-même en brûlant s'évapore;
Et du haut de ces tours, au sein même des eaux (16),
Le terrible Archimède embrase les vaisseaux.

Sous combien de couleurs, de formes séduisantes,
Le feu montre à nos yeux ses forces complaisantes!
Agent de la nature, instrument de nos arts,
Il forge la charrue, hélas! et les poignards;
Donne à Mars son tonnerre, à Cérès sa faucille,
Éclaire nos lambris, dans nos foyers petille;
Change le fer rebelle en élastique acier,
En verre transparent forme un limon grossier,
Durcit la fange vile en pierres précieuses:
Redoutables poisons, liqueurs délicieuses,
Par lui tout est formé, tout respire ou fleurit.
Il dissout, il compose, il dévore, il nourrit,
Et prompt, infatigable et constant dans sa course,
Roule en fleuve brûlant sans épuiser sa source.

Autrefois, nous dit-on, la déesse des arts,
Des riches Rhodiens déserta les remparts,
Parcequ'à ses autels, devenus moins propices,
Le feu ne brûloit point durant les sacrifices:
Cet emblème nous peint la puissance du feu;
Que dis-je? de nos arts il est le premier dieu.

Il prévient la nature, il devance les âges,
Il imite, il détruit, il refait leurs ouvrages,
Décompose les corps, forme des corps nouveaux,
Et fait au temps lui-même envier ses travaux.
Mais quelquefois sa force est trompeuse peut-être.
Qui sait ce qu'il ajoute et ravit à chaque être,
Et s'il ne laisse pas, à travers ses vapeurs,
Un résidu factice en des vases trompeurs?
Sachez donc distinguer ces divers phénomènes,
De quel être il dénoue ou resserre les chaînes,
Le corps qui lui résiste et ceux qu'il asservit,
Ce qu'il laisse ou reprend, ce qu'il donne ou ravit:
Telle, du cœur humain une attentive étude
Sait de la passion distinguer l'habitude,
L'instinct de la raison, la nature de l'art,
Le caprice d'un vœu, le projet d'un hasard,
D'un mouvement contraint un élan volontaire,
Et du cachet du jour le sceau du caractère.

Mais c'est peu que nos arts règnent en souverains
Sur ces terrestres feux que gouvernent nos mains;
Le feu des dieux lui-même a connu leur puissance,
Et la foudre à nos pieds vient mourir en silence.
Qu'on ne me vante plus ce mortel dont le sein
Sous le bec d'un vautour expia son larcin;
Ni ce folâtre Amour, au maître de la terre,
De sa main enfantine, enlevant le tonnerre:
D'un prodige réel, emblème fabuleux!
Ici le vrai lui-même est plus miraculeux (17).

Dans le temple des arts, asile où la Science
Fait auprès du Génie asseoir l'Expérience,
Avançons : contemplons comment un art mortel
Ravit aux dieux la foudre et ses flèches au ciel.
Du coussin, échauffé par le verre qui roule (18),
La matière éthérée en longs ruisseaux s'écoule ;
Le conducteur, empreint de ces légers courants,
Au cylindre enflammé fait passer ces torrents :
Soudain, de tous les points au loin rejaillissante,
Éclate et resplendit la flamme éblouissante.
Tantôt dans un cristal, de minces feuillets d'or,
Tout-à-coup animés, semblent prendre l'essor ;
Attirés, repoussés, s'approchent, se retirent :
Dans l'abri transparent, tantôt nos yeux admirent
Ces papiers bondissants, pleins d'un feu passager,
Des nymphes, des sylvains, simulacre léger :
Leur être est d'un moment ; mais l'éternel prodige
Varie en cent façons son étonnant prestige.
D'un air mêlé d'audace et de timidité,
Souvent sur l'isoloir une jeune beauté
Se place en rougissant, curieuse et tremblante ;
A peine elle a touché la baguette puissante,
Autour d'elle le feu jaillit en longs éclairs,
La flamme en jets brillants s'élance dans les airs,
Se joue innocemment autour de sa parure,
Glisse autour de son col, baise sa chevelure ;
La belle voit sans peur ces flammes sans courroux,
Et dans le cercle entier répand un feu plus doux.

Soudain la scène change, et l'éther, ô merveille!
De Leyde vient remplir la magique bouteille;
Fond le métal ductile, et ses esprits brûlants
Se répandent dans l'air en flots étincelants.
L'acier la touche-t-il? le coup part, le feu brille:
Je redouble; l'éclair sort, éclate et pétille;
Tantôt au bout d'un fer voltigent à nos yeux,
Et des globes de flamme et des langues de feux.
Ici les spectateurs forment de longues chaînes;
Soudain de mains en mains et de veines en veines
Du fluide éthéré les torrents ont jailli,
Et dans tous leurs rameaux les nerfs ont tressailli.
Ainsi lorsqu'un beau trait nous saisit au théâtre,
Tout-à-coup dans les rangs de la foule idolâtre,
D'un mouvement commun l'effet contagieux,
Pénètre tous les cœurs, enflamme tous les yeux:
L'étonnement, l'effroi, le plaisir, se confondent,
Et par un même cri tous les cœurs se répondent.
Que dis-je! ô feu sacré, noble enfant du soleil!
Toujours tu n'offres pas un stérile appareil.
Souvent la froide main de la paralysie
Dans un débile corps joint la mort à la vie:
Tu veux; et tout-à-coup frappé de ton pouvoir,
L'organe languissant apprend à se mouvoir;
Le sang revient au cœur, la fibre est ranimée,
Et la vie a repris sa route accoutumée.
Source de mouvement, de force et de clarté,
Viens donc, prends en pitié ma triste cécité:

Donne à mes yeux de voir tes riches phénomènes.
La nature te doit ses plus brillantes scènes;
Dans les cieux, dans les mers, dans les plus durs métaux,
Aux flancs de l'animal, au sein des végétaux,
Par-tout vit ton esprit et circule ta flamme;
Par toi les sens grossiers commercent avec l'ame.
Ah! rends-moi, rends-moi donc quelques foibles rayons
Qui conduisent ma main et guident mes crayons.
Que d'un dernier regard embrassant la nature,
Je puisse de tes dons achever la peinture!
Que l'univers alors disparoisse à mes yeux;
Par la pensée encor je jouirai des cieux;
Je rêverai les bois, les monts, la terre et l'onde,
Et dans mes souvenirs j'habiterai le monde.

Heureux le genre humain, si du feu bienfaisant
Il n'eût dans ses fureurs corrompu le présent!
Jadis sous nos remparts, dans le champ des batailles,
La mort d'un vol moins prompt semoit les funérailles.
Des dards, des javelots donnoient un lent trépas:
Depuis, un art affreux précipite ses pas.
Plus savamment cruel, par quelques grains de poudre,
L'homme imite l'éclair, son bras lance la foudre;
Et le nitre irascible, irrité par les feux,
Ébranle au loin les airs et la terre et les cieux.
Pour en alimenter les foudres de la guerre,
Tantôt en blanc duvet on l'enlève à la pierre;
Et tantôt, dans la nuit des antres souterrains,
En blocs cristallisés il se livre à nos mains.

Ainsi quand, de nos jours, des cavernes profondes
La France eut épuisé les entrailles fécondes,
Pour porter le trépas à cent peuples vaincus,
J'ai vu Mars profaner les caveaux de Bacchus,
Lieux sacrés! où ce Dieu, père de l'alégresse,
Promettoit à nos vœux une plus douce ivresse.
Ses murs sont envahis, son asile est souillé;
Du salpêtre fougueux son sol est dépouillé;
Et la mort dévorante, avide de sa proie,
Vient chercher la ruine où nous puisions la joie.
De ces grains foudroyants, par combien de secrets
L'art a multiplié les terribles effets!
Tantôt dans un cylindre, où l'homme l'amoncelle,
Il sommeille, il attend la rapide étincelle:
Elle entre: le feu part; le salpêtre enflammé,
Dans le tube brûlant chasse l'air comprimé.
Soudain l'éclair jaillit, et le tonnerre gronde;
Au même instant, vomi de sa prison profonde,
Le globe destructeur vole, siffle et fend l'air.
L'horrible catapulte, et le tranchant du fer
N'ont rien de comparable à ce nouveau tonnerre;
Des bataillons entiers jonchent au loin la terre;
Des remparts sous ses coups les débris ont roulé,
Les murs sont abattus, et les tours ont croulé.
De son lit embrasé, tantôt l'affreuse bombe,
En longs sillons de feu part, s'élève et retombe,
Se roule, se déchire avec un long fracas,
De son globe de fer disperse les éclats;

Poursuit, menace, atteint la foule épouvantée,
Et couvre au loin de morts la terre ensanglantée.
Ailleurs, Mars de la ruse emprunte le secours.
Pour attacher la flamme aux fondements des tours,
L'art creuse sous la terre une secrète route;
L'adroit mineur pénètre à l'abri de sa voûte,
Et dans le sein du mur que le fer a creusé,
Laisse le grain fatal par ses mains déposé.
Il fuit; bientôt le long de la mèche perfide
Le feu glisse et s'avance en dévorant son guide;
Jusqu'au dépôt funeste il se fraie un chemin;
A peine il l'a touché, tout s'embrase; et soudain,
S'indignant de ses fers, la flamme impatiente
Part, soulève en grondant cette masse pesante,
Et parmi des torrents de fumée et de feux,
Rochers, armes, soldats, ont volé vers les cieux.
Mais tandis que du feu je chante la puissance,
L'hiver, de la chaleur nous fait sentir l'absence:
Quel Dieu nous la rendra? C'est ce feu bienfaiteur,
Notre hôte, notre ami, notre consolateur,
Le feu, fils du soleil, et sa plus pure essence,
Qui remplace sa flamme et charme son absence;
Et, bien souvent utile et rarement cruel,
Pour féconder la terre est descendu du ciel.
Il est l'ame des arts, l'agent de la nature;
Par lui, quand l'aquilon nous souffle la froidure,
Ces chênes, ces ormeaux, dont les feuillages verds
Rafraîchissoient l'été, réchauffent nos hivers.

Ah! des biens qu'il prodigue à nos riants hospices,
Comment a pu ma muse oublier les délices!
Laissons donc, il est temps, ces effets merveilleux,
Et l'éclair électrique, et ses rapides feux,
Et la forge brûlante où le métal bouillonne,
Et le volcan qui gronde, et la foudre qui tonne;
Et d'un accent moins fier, d'un ton plus familier,
Chantons du coin du feu l'asile hospitalier.
La variété plaît: ainsi l'aigle intrépide,
Qui vers l'astre du jour a pris son vol rapide,
Redescend de l'Olympe, et des pompes du ciel
Revient se délasser dans le nid paternel.
Le foyer, des plaisirs est la source féconde;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde.
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en cent lieux nos esprits dissipés,
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie.
Auprès de nos foyers notre ame recueillie,
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher:
Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là, courent à la ronde, et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux:
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connoissances.
Là s'épanche le cœur: le plus pénible aveu,
Long-temps captif ailleurs, échappe au coin du feu.

Près du feu, deux époux bravant le tête-à-tête,
De leur antique hymen se rappellent la fête ;
Et, mieux que leur foyer, de leurs jeunes amours,
Le doux ressouvenir réchauffe leurs vieux jours.
Près du feu, deux amants, pleins d'un tendre délire,
D'un regard de côté se parlent sans rien dire.
Là Vénus s'aperçoit qu'elle est chère à Vulcain;
L'Amour y vient forger les chaînes de l'hymen.
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivoient séparés sous les mêmes lambris.
En vain des deux côtés la mésintelligence
Amène le soupçon, le dégoût, la vengeance,
Le fol entêtement, l'inflexible roideur,
Et la froide réserve au visage boudeur,
Et le reproche amer, et la piquante injure,
Et le dépit qui cache et nourrit sa blessure;
Le pardon en riant vient s'asseoir au milieu,
Et le lit conjugal rend grace au coin du feu.
Là vient se renouer la douce causerie :
Chacun en la contant recommence sa vie ;
L'un redit ses combats, un autre son procès,
Cet autre ses amours; d'autres plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence.
Le foyer, du talent est aussi le berceau :
Là, je vois s'essayer le crayon, le pinceau,

Le luth mélodieux, l'industrieuse aiguille.
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille;
Au milieu du récit, Églé par sa rougeur
Marque d'abord l'endroit qui répond à son cœur;
Et d'un amant sensible apprenant la victoire,
Tremble que le roman n'ait conté son histoire.
Vous dirai-je ces jeux, dont les amusements
De la journée oisive occupent les moments,
Abrégent la soirée et prolongent la veille;
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaieté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient; et quelquefois par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux, la raquette empaumée,
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui toujours arrivant, et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours;
Retombe quelquefois, et par un coup habile,
Relevée aussitôt, reprend son vol agile.
La beauté quelquefois se mêle à ces combats,
Et se plaît à montrer la rondeur d'un beau bras.
Ailleurs un jeune aveugle, un bandeau sur la tête,
Poursuit, saisit, devine, et nomme sa conquête;
Et souvent, dans ces jeux, l'heureux colin-maillard
Trouve mieux qu'il ne cherche et rend grace au hasard.

Des tablettes ailleurs étalent à la vue,
Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue,
Et des journaux malins font passer les auteurs
Des bravo du parterre au rire des lecteurs.
Là sont accumulés, pour amuser les belles,
Histoires et romans, et contes et nouvelles;
Là, chacun s'endormant sur les rêves d'autrui,
Peut changer de sottise et choisir son ennui.
Enfin, au coin du feu, nos aimables convives,
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets:
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez.
Tour-à-tour on querelle, on bénit la fortune;
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
Suis-je seul? je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
J'agace mes tisons; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu le savant édifice.
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en pétillant des milliers d'étincelles.
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
Que m'importent du Nord les fougueux tourbillons?
La neige, les frimas, qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent!

Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige!
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas:
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste et ma tête pesante?
Eh bien, pour ranimer ma gaieté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déja l'onde frissonne;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun.
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
  Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination! de tes douces chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer!
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi, ce chêne en feu nourrit ma rêverie;
Quelles mains l'ont planté? quel sol fut sa patrie?
Sur les monts escarpés bravoit-il l'Aquilon?
Bordoit-il le ruisseau? paroit-il le vallon?
Peut-être il embellit la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout-à-coup je l'anime: à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,

Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt, environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris;
A leur feu tout-à-coup ma verve se rallume:
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit.
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
Chemine sur la terre et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.
Agréable pensée, objets délicieux,
Charmez toujours mon cœur, mon esprit et mes yeux!
Par vous tout s'embellit, et l'heureuse sagesse
Trompe l'ennui, l'exil, l'hiver et la vieillesse.

NOTES

DU CHANT PREMIER*.

(1) C'est à toi, cher Delambre, à diriger ma route.

L'illustre ami, le savant distingué, sous la protection du quel Delille met ici son ouvrage, Jean-Baptiste-Joseph DELAMBRE, naquit à Amiens, le 19 septembre 1749. C'est dans cette ville qu'il fit ses premières études, et qu'il connut Delille, alors professeur au collège d'Amiens. Depuis, la carrière de la célébrité s'ouvrit pour le maître et pour le disciple; ils y marchèrent tous deux d'un pas égal, et dans une commune amitié. Delambre avoit trente-six ans, lorsqu'il commença à étudier l'astronomie, sous Lalande, qui se plaisoit à dire de lui, qu'il étoit son meilleur ouvrage. Quelques détails sur les travaux de cet astronome célèbre ne paroîtront point déplacés dans un ouvrage qui expose en beaux vers l'objet et le résultat de ces mêmes travaux. Dès son début dans la carrière, Delambre parvint à construire les tables qui font connoître la marche d'Uranus, planète récemment découverte par Herschell, et il commença dès lors à publier, dans la *Connoissance des Temps*, le fruit de ses infatigables recherches. Après avoir présenté plusieurs *Mémoires* à l'Académie des Sciences, il remporta, en 1790 et 1792, le prix de cette Académie, pour ses tables d'Uranus, et celles des satellites de Jupiter; il présenta, hors de concours, ses tables de Jupiter, et celles de Saturne. Ces vastes travaux le firent nommer à l'unanimité,

* Les notes signées L appartiennent à M. LIBES; celles de M. CUVIER sont signées C; les autres sont de M. LEFEVRE-GINEAU.

membre de l'Académie des Sciences, au commencement de 1792 : il avoit, à cette époque, le titre d'astronome du roi. L'assemblée constituante avoit décreté l'établissement d'un nouveau système de mesures, calculé sur la grandeur du méridien terrestre : M. Delambre reçut, avec Méchain, la mission de mesurer l'arc du méridien, depuis Dunkerque jusqu'à Barcelone ; opération, qui, sans cesse interrompue par les vicissitudes et les traverses de la révolution, ne put être terminée qu'en 1799. Il fut chargé de la partie qui s'étend depuis Dunkerque jusqu'à Rhodez, tandis que son collègue opéra depuis Rhodez jusqu'à Barcelone. Les éléments et les résultats de cette grande opération, se trouvent dans la *Base du système métrique*, ouvrage entièrement rédigé par Delambre, et couronné en 1810, sur le rapport de la classe des Sciences, à l'occasion des *Prix décennaux*. En 1795, Delambre avoit été placé au nombre des astronomes du Bureau des Longitudes, et parmi les membres de la première classe de l'Institut, qui l'élut, en 1803, secrétaire perpétuel, pour la partie mathématique. Nommé sous le gouvernement consulaire, inspecteur général des études, il organisa le lycée de Moulins, en 1802, et celui de Lyon, en 1803 ; apportant dans ces missions importantes un égal degré de zèle et d'impartialité. Durant l'année 1807, il obtint, au collège de France, la chaire laissée vacante par la mort de Lalande, son maître et son ami. En 1808, il fut nommé trésorier de l'Université ; et en 1814, membre du Conseil royal de l'instruction publique. Il fut membre de la légion d'honneur, lors de la création de cet ordre ; chevalier de Saint-Michel, en 1817, et officier de la légion en 1821. Cet estimable savant, consacroit avec ardeur les loisirs de ses dernières années, à écrire l'histoire de la science à laquelle il dut sa gloire et sa fortune, lorsqu'il succomba à une maladie de langueur, dans la soirée du 18 août 1822. Ses restes ont été déposés au cimetière du P. Lachaise, où M. Cuvier, au nom de l'Académie des Sciences ; M. Biot, au

nom du collège de France; et M. Arago, au nom du Bureau des Longitudes, ont tour-à-tour payé à sa mémoire un juste tribut d'éloges.

(2) Ou la comète même, objet de nos terreurs,
S'égare sans désordre, et revient sans erreurs.

Les anciens étoient bien loin de soupçonner que les comètes fussent des astres placés comme les planètes sous la dépendance du soleil; on leur refusoit la permanence, on les soumettoit à l'empire de la terre; son atmosphère étoit le lieu de leur origine, et leur existence fugitive, présageant toujours des malheurs et des désordres, étoit un sujet de terreur et d'alarmes populaires.

Il étoit réservé au plus grand des philosophes, Newton, de détruire ces préjugés engendrés par l'ignorance, accrédités par l'habitude, et de marquer la véritable place que les comètes occupent dans l'univers.

Elles se meuvent, non comme les planètes, dans des cercles presque parfaits; mais dans des ovales très aplaties. Placé très près d'une des extrémités de toutes ces ovales, le soleil dirige en même temps les comètes et les planètes dans leur marche; il est une source commune, où tous les astres puisent la lumière et la force qui les animent.

Les comètes et les planètes voyagent avec la même régularité, et le retour de la comète de 1759 a été prévu et annoncé avec la même certitude que celui des planètes.

Il est visible que les comètes, décrivant des ovales très alongées, doivent se trouver tantôt à une immense distance du soleil, tantôt au voisinage de cet astre. Lorsqu'elles sont très éloignées du soleil, elles reçoivent peu de lumière, elles se meuvent avec beaucoup de lenteur; un froid excessif se fait sentir sur leur surface. Lorsque la distance qui les sépare du soleil diminue, leur éclat augmente, et, lorsqu'elles sont très près de cet astre, la chaleur qu'elles éprouvent devient brûlante, au point de dessécher entière-

ment leur surface; tous les liquides prennent la forme gazeuse; la vapeur que ces globes exhalent reçoit une direction contraire à celle du feu qui la fait naître, et produit ainsi l'apparence de cette queue des comètes, toujours opposée au soleil, qui, après avoir inspiré trop long-temps des alarmes, n'excite aujourd'hui ni curiosité ni surprise.

Il parut en 1680 une comète qui s'approcha tellement du soleil, qu'elle éprouva une chaleur mille fois plus grande que celle d'un fer rouge. Les vapeurs qui s'élevèrent de sa surface, et qui furent chassées au loin dans un sens opposé au soleil, lui prêtèrent une queue qui embarrassoit le ciel d'environ vingt-cinq millions de lieues. Malheur aux habitants de la terre, si, dans sa course autour du soleil, elle eût été enveloppée par la matière brûlante qui formoit la queue de cette fameuse comète.

L.

(3) Suivant les corps divers la lumière varie;
Dédaigneuse des uns, aux autres se marie.

Les objets ne sont visibles que par la lumière qu'ils réfléchissent. Ceux qui laissent à ce fluide un libre passage, sont invisibles, ou *transparents*. Les verres de nos fenêtres, lorsqu'ils sont d'une pâte bien égale, et qu'ils sont fraîchement nettoyés, nous en donnent la certitude: on est tenté de croire que les verres sont enlevés, tant la lumière les traverse avec facilité; l'œil ne s'aperçoit de leur existence que quand, devenus plus ternes, ils arrêtent une partie du fluide lumineux, et la réfléchissent ou l'éteignent.

Quelle que soit la cause de la transparence et de l'opacité, il est certain qu'aucun objet en général n'est ni parfaitement opaque ni parfaitement transparent. Les plus opaques, si on leur a donné une épaisseur extrêmement mince, laissent apercevoir une foible lueur, lorsqu'on frappe d'une vive lumière une de leurs surfaces, et qu'on regarde au travers. Newton n'excepte que les métaux blancs, qui, en

même temps qu'ils ont une grande densité, semblent jouir de la faculté de réfléchir toute la lumière par leur première surface.

Les corps les plus transparents, tels que le cristal, l'eau ou l'esprit-de-vin, très limpides, diminuent de transparence, en augmentant d'épaisseur. Enfin nous finirions par avoir, en plein jour, une nuit profonde dans nos maisons, en donnant aux vitres une épaisseur considérable.

Ainsi la lumière parvient à pénétrer plus ou moins dans tous les corps, mais non pas tout entière. Les plus transparents en rejettent par la réflexion une petite partie dès leur première couche, et continuent ensuite à l'éteindre de couche en couche.

Les corps opaques sont ceux qui, refusant puissamment d'admettre la lumière, la réfléchissent avec abondance à leur première surface. Ils ne la rejettent pas non plus tout entière: une légère part s'enfonce foiblement dans l'intérieur; mais, par de nouvelles réflexions qu'elle paroît y subir, elle s'éteint sans avoir pu aller au-delà des premières couches.

C'est par un semblable mécanisme qu'on parvient à expliquer, avec une grande vraisemblance, les couleurs des objets. Mais, pour entendre cette matière, il faut savoir que la lumière qui nous vient blanche du soleil, n'est pas simple. Un de ses rayons n'est que l'assemblage d'une infinité de rayons de lumière simple, capables, chacun à part, d'exciter dans l'œil la nuance de couleur qui lui est propre. S'ils frappent notre organe, réunis, nous voyons le blanc; si leur séparation est faite, et que le rouge seul, par exemple, entre dans l'œil, ou le jaune, ou le vert, on voit le rouge, ou le jaune, ou le vert.

Ainsi un corps qui réfléchira la lumière du soleil telle qu'il l'aura reçue, sans séparer les éléments colorés, sera blanc, puisque la lumière qui le fera voir entrera dans l'œil sans y être décomposée. Mais donnons à la surface de ce

corps la faculté de livrer entrée à certains rayons colorés, de les éteindre dans son intérieur tandis qu'il réfléchira les autres, le corps cessera d'être blanc: sa couleur aura la nuance que pourra donner la lumière simple qu'il réfléchira en plus grande abondance; il paroîtra rouge ou bleu, vert ou jaune, etc., s'il réfléchit abondamment une de ces sortes de lumière en éteignant les autres. S'il ne réfléchit aucune partie de lumière, il paroîtra noir: il ne sera vu que comme l'ombre qui tombe sur un corps éclairé.

Nous verrons dans une autre note par quel art ingénieux le grand Newton analisa la lumière, et fit voir quelle est sa composition: découverte d'un grand homme, non moins admirable que les effets mêmes de la lumière, et bien digne d'être célébrée par le génie d'un grand poëte.

(4) Par des angles égaux tombent et se relèvent.

Nous avons déja parlé de la réflexion de la lumière, qui se fait à la surface extérieure des corps. Le fluide, dans l'impuissance de continuer sa route suivant la même direction, se relève, en formant, avec la surface du corps, un angle qui dépend, quant à son ouverture, de la grandeur de l'angle sous lequel la lumière est arrivée à cette surface. C'est par la réflexion que l'on voit l'image éblouissante du soleil sur la surface d'une eau tranquille, lorsqu'on est placé convenablement sur le rivage, ou qu'on renvoie au loin une image de lumière avec un miroir qu'on tient exposé aux rayons du soleil. Les rideaux rouges d'une fenêtre éclairent en rouge les objets qui les avoisinent, en réfléchissant sur eux la lumière rouge. Sans ce jeu admirable, nous ne verrions le soleil et les corps qui jettent la lumière de leur propre fonds, que comme des bougies allumées et les phosphores naturels: tous ceux qui sont obscurs par eux-mêmes seroient invisibles. Par la réflexion, les corps sans lumière s'éclairent les uns les autres, *reçoivent et renvoient* suivant une loi constante, non seulement vers notre globe, mais

encore dans toutes les régions de l'espace : c'est par la lumière réfléchie sur la lune, que cet astre nous éclaire en l'absence du soleil.

Si on regarde l'image du soleil sur une glace posée à terre, en imaginant une ligne droite qui ira de l'image au soleil, et une autre de l'image à l'œil, on aura une idée juste et facile à concevoir, de la réflexion ; chacune de ces deux lignes paroîtra sensiblement tomber sur la glace avec une inclinaison égale : si on mesure, en effet, ces inclinaisons, on les trouvera égales, de sorte que si le soleil étoit plus élevé, il faudroit aussi que l'œil s'élevât pour qu'il pût voir l'image du soleil au même point de la glace ; et cela parceque la lumière du soleil qui arrivera à ce point, y tombant sous un plus grand angle, se relèvera aussi sous un plus grand angle. Enfin ces angles de chute et de relevée d'un rayon de lumière sont toujours égaux. Une loi aussi simple suffit pour expliquer tous les effets de lumière amenés par la réflexion ; effets presque miraculeux pour ceux qui n'en ont pas l'habitude, tels qu'on voit, par exemple, l'image simple d'un objet derrière une glace, la répétition multipliée de cet objet par plusieurs glaces ; les fantômes, si semblables aux objets réels, lorsque la lumière est réfléchie par un miroir concave. Enfin ce fut la connoissance de cette loi qui fit concevoir à Archimède, et mettre à exécution, le projet de sauver Syracuse, en incendiant les flottes romaines avec le feu du soleil.

(5) Quelquefois le rayon, dépendant du tissu
Des objets différents où le jour est reçu,
Pénètre de ces corps les masses transparentes.

Descartes fait dépendre le phénomène de la transparence de la situation respective des pores qui séparent les molécules des corps. Si ces pores ont une disposition rectiligne, les rayons lumineux ne trouvent en pénétrant les corps aucune partie solide qui résiste à leur passage ; et alors les

corps sont transparents: ils sont opaques, dans l'hypothèse contraire.

Cette explication ne pouvoit satisfaire Newton. Il interrogea la nature, et tâcha de s'élever à la cause qui fait naître la transparence. Une feuille de papier devient plus transparente par son immersion dans un liquide. L'eau devient opaque lorsqu'elle est battue par sa propre chute, ou par un autre moyen quelconque. Du verre pilé ou dépoli perd la transparence; et l'air se dépouille de cette propriété, lorsque l'eau s'élève sous forme de vapeur dans l'atmosphère.

C'est sur ces expériences, aussi simples que faciles à vérifier, que Newton fonda l'explication des phénomènes de la transparence et de l'opacité. Ils dépendent visiblement du rapport qui existe entre la densité des molécules d'un corps et celle du milieu, remplissant l'espace qui les sépare. Plus ce rapport approche de l'égalité, plus la transparence devient grande: elle seroit parfaite dans un corps dénué de pores, qui jouiroit de l'homogénéité; puisque, en traversant ce corps, la lumière ne trouveroit aucune résistance à son passage. Il semble donc, 1° qu'on ne peut pas déduire la porosité des corps de la facilité avec laquelle la lumière les traverse; 2° que la lumière a reçu de la nature la faculté de pénétrer les molécules des corps: et pourquoi lui refuser cette propriété, dont plusieurs phénomènes annoncent l'existence, tandis qu'aucune expérience n'atteste l'impénétrabilité de ce fluide?

L.

(6) Suivant leur densité, par des angles divers,
Du corps qu'il traversa, repasse dans les airs.

Les corps agissent de deux manières sur les rayons de lumière, pour changer leur direction : par la réflexion, ils les renvoient en avant; par la réfraction, ils les infléchissent seulement, et la lumière suit sa route dans le même sens. Il

s'agit ici de la réfraction. Elle n'a lieu que quand la nature de l'objet permet à la lumière de pénétrer dans son intérieur. L'inflexion se fait à la surface même de l'objet, après quoi le rayon se continue en ligne droite, mais non pas selon la même ligne.

Supposons que l'objet réfractant soit une nappe d'eau tranquille, puis imaginons un rayon de lumière qui entre obliquement dans l'eau par un point de la nappe; il est aisé de concevoir la ligne droite selon laquelle la lumière descend jusqu'à la surface de l'eau. On a sous les yeux une expérience qui montre ce phénomène. Lorsqu'un filet de lumière entre par quelque petite ouverture dans un lieu obscur, on voit sa trace par une suite de grains de poussière éclairés: que l'on fasse aboutir ce filet à la surface d'un vase plein d'eau, on suivra pareillement sa trace dans le liquide; la route sera en ligne droite dans l'eau comme dans l'air, mais ne sera pas la continuation du rayon dans l'air; le rayon se sera abaissé par une inflexion à la surface de l'eau, il se sera rapproché de la ligne tombant à plomb ou perpendiculairement sur l'eau, à l'endroit où le rayon passe de l'air dans l'eau. L'angle que fait le rayon de lumière avec cette perpendiculaire, est donc plus petit après la réfraction, que celui qu'il faisoit avec elle avant son entrée. Ce seroit le contraire si la lumière passoit de l'eau dans l'air; et généralement la réfraction est d'autant plus considérable, que le corps réfractant est plus dense.

Cet effet est la source d'un grand nombre d'illusions, les unes très fréquentes, les autres plus rares. Chaque fois que nous voyons un objet, après une ou plusieurs réfractions de la lumière qu'il envoie, nous le jugeons situé dans le prolongement de la direction donnée par la dernière réfraction; et comme cette ligne ne va pas droit à l'objet, nous jugeons qu'il est dans un lieu où il n'est pas. Ainsi la partie d'un bâton droit, plongée dans l'eau, nous paroit relevée, tandis que celle qui est hors de l'eau conserve sa position:

le bâton nous paroît brisé. Un poisson nous paroît dans l'eau plus près de la surface qu'il ne l'est en effet. Le soleil et tous les astres nous paroissent de même plus élevés. Par une double réfraction avec les verres de lunettes, on donne à la lumière qui vient d'un objet, une disposition telle que cet objet est représenté par son image, comme on le voit dans la chambre noire, dans les lunettes, dans la fantasmagorie; souvent les vapeurs de la terre, les nuages, produisent des illusions de ce genre, qui font voir des objets terrestres dans le ciel : souvent aussi le jeu de la réflexion se mêle à celui de la réfraction dans la production de ces brillants météores.

(7) Newton seul l'aperçut; tant le progrès de l'art
Est le fruit de l'étude et souvent du hasard!

De tous les sujets traités par Newton, il n'en est point où ce philosophe ait fait voir autant de sagacité, où il ait déployé des raisonnements plus suivis, une logique plus sûre, où il soit parvenu, par des expériences plus délicates, à des résultats plus brillants, que dans ses recherches sur la lumière. Avant lui on connoissoit la loi de la réflexion et celle de la réfraction; on savoit exécuter des miroirs brûlants, rapprocher et grossir les objets par la réfraction de la lumière au travers des lentilles. Cependant la lumière étoit encore inconnue; l'origine des couleurs étoit ignorée: on ne doutoit pas qu'elles ne fussent occasionées par quelque jeu de ce fluide; mais personne ne soupçonnoit qu'un rayon de lumière fût composé d'un grand nombre de rayons simples, capables, chacun à part, de donner une couleur qui lui fût propre. Une si grande découverte étoit réservée au plus grand des géomètres et des physiciens.

Tout le monde connoît les effets du prisme de cristal, lorsqu'on regarde quelque objet à travers un de ses angles. On voit cet objet déplacé par la réfraction, on le rapporte plus bas qu'il n'est réellement, lorsque l'angle traversé par la lu-

mière qui va de l'objet à l'œil, a son sommet en bas et son ouverture tournée en haut; et un autre phénomène encore plus piquant, c'est que les bords de l'objet offrent plusieurs fois leur image, l'une bleue, l'autre rouge, etc.

Newton ne vit dans ce phénomène qu'un effet de la réfraction. Il jugea que la lumière blanche étoit un composé de plusieurs sortes de lumières; que la réfraction, plus forte pour les unes, moins forte pour d'autres, les séparoit en abaissant davantage les plus réfrangibles: et portant à une moindre distance de l'objet la lumière qui l'étoit moins, il ajouta que chaque lumière simple avoit sa couleur.

Newton fit un grand nombre d'expériences délicates et ingénieuses pour confirmer cette idée. Il suffira de rapporter ici la première, qui est vraiment fondamentale. Il fit entrer, par une petite ouverture, dans une chambre rendue très obscure, un filet de lumière, en l'obligeant à traverser l'angle d'un prisme placé convenablement près de l'ouverture. Ce filet changea de direction à cause des deux réfractions qu'il subit, l'une à l'entrée, l'autre en sortant du prisme. Le filet de lumière, sans la réfraction, auroit fait voir à quelque distance une image de lumière blanche, ronde, et d'un diamètre dépendant de la distance: ayant été réfractée, au contraire, cette image se montra alongée, dans le sens de la réfraction, de quatre ou cinq fois le diamètre qu'elle auroit eu; conserva son diamètre dans le sens où il n'y avoit point eu de réfraction, et offrit au physicien le brillant spectacle des couleurs de l'arc-en-ciel, parfaitement séparées. Cette expérience auroit seule constaté la justesse de l'idée de Newton, mais il s'y confirma lui-même par un grand nombre d'autres, qui ne sont que les conséquences de celle-ci.

Newton n'assigna pas le nombre des rayons qui jouissoient d'une réfraction et d'une couleur différente: le nombre en est peut-être infini; mais il réduisit à sept les couleurs qui tranchoient assez entre elles pour être distinguées

sans incertitude. Il mesura la réfraction de chacune d'elles.

Cette division de la lumière simple en sept espèces a été souvent attaquée, toujours sans succès, contre l'auteur immortel de la découverte, et sans avancement pour la science.

Il est facile de concevoir, d'après cela, que les couleurs dont brillent les corps se trouveront expliquées, en admettant que la lumière est décomposée à la surface des corps; que certaines couleurs pénètrent dans l'intérieur et s'y éteignent, tandis que d'autres, ou une seule, sont réfléchies. Le blanc sera la suite de la réflexion de la lumière blanche, sans réfraction par la surface extérieure de l'objet.

Il s'en faut de beaucoup cependant que tous les mystères de la lumière soient révélés. Quant au mode de sa propagation, à la manière dont elle agit sur nos organes, aux causes de la réflexion et de la réfraction, nous n'avons que des hypothèses plus ou moins plausibles, dont aucune n'est exempte de difficultés graves.

Newton a renversé victorieusement l'opinion de ceux qui assimiloient la réflexion de la lumière à celle des autres corps élastiques; qui pensoient que ce fluide devoit avoir choqué la surface du corps, et s'y être comprimé, pour se réfléchir ensuite. Il n'est pas possible d'expliquer sans contradiction, d'après ce mécanisme, la réflexion de la lumière; les faits s'y opposent; mais d'un autre côté, il ne parvient à rendre raison du phénomène, qu'en admettant une action répulsive de la lumière, comme attachée à la surface des corps, s'exerçant à de petites distances, avant le contact, et se combinant avec la puissance attractive de la matière de ces corps. C'est d'ailleurs à cette dernière puissance qu'il attribue la réfraction.

De telles hypothèses ne satisfont pas, à beaucoup près, les esprits justes et mesurés: quoique Newton ait appuyé les siennes sur des expériences, délicates à la vérité, mais incontestables, et sur des raisonnements fermes et judicieux; quoiqu'il les ait environnées des plus éclatantes dé-

couvertes, elles sont restées au nombre des fictions heureuses qui servent à expliquer des faits certains, dans des matières dont le sujet échappe à l'examen de presque tous nos sens.

(8) Là le pôle, entouré de montagnes de neige,
Conserve de ses nuits le brillant privilège.

L'aurore boréale est un de ces brillants phénomènes naturels dont la cause ne nous est pas connue. Elle appartient aux régions septentrionales du globe terrestre : c'est là qu'elle se montre fréquemment dans toutes les saisons et sous toutes ses formes ; souvent basse et tranquille, étendue sur l'horizon comme un nuage ou comme une fumée légère, ayant la forme d'un arceau plein, qui comprend plusieurs arcs, alternativement obscurs et lumineux, de différentes teintes de lumière et de couleurs. On croiroit, et cette opinion est vraisemblable, que cet arceau n'est qu'une partie d'un nuage plus étendu au-dessous de l'horizon, ayant, si on le voyoit dans son entier, la forme d'une calotte de sphère, dont le milieu correspond à un point de la surface de la terre fort voisin du pôle.

Quelquefois ce nuage circulaire occupe une grande étendue, d'autres fois son rayon est très petit. Dans tous les cas, le phénomène est visible pour les lieux dont l'horizon coupe le nuage. Selon le rapport des voyageurs et de plusieurs savants observateurs, les aurores boréales basses et tranquilles sont d'autant plus fréquentes, que l'on est plus près du pôle. Au Groënland, en Norwège, au pays des Samoyèdes, on en voit très fréquemment, tandis qu'en Allemagne, en Hollande, en France, et dans les autres pays plus méridionaux, on n'en soupçonne pas l'existence.

Lorsqu'il se prépare une aurore boréale qui doit déployer toute la richesse et la splendeur du phénomène, le nuage se montre avec un très grand diamètre ; son arc, au-dessus de l'horizon, comprend au-delà du quart du cercle entier,

même lorsqu'il est vu de la France, et s'élève presque à la hauteur du pôle. Les arcs, déja lumineux, paroissent s'enflammer; les plus obscurs s'éclaircissent, enfin le nuage s'ouvre: il en sort des jets de feu, des gerbes, des colonnes, des poutres de flammes qui s'élancent vers le zénith et de tous côtés; les régions du ciel septentrional sont inondées de feux de diverses couleurs, jaune, rouge-sanglant, rougeâtre, bleu, violet: la terre semble menacée d'un vaste incendie. Les habitants de la zone glaciale sont environnés de flammes qui embrasent le ciel dans presque toutes ses parties; mais accoutumés à ce spectacle, effrayant pour les peuples du midi, les Lapons, les Groënlandais, les Kamtchadules n'en sont point émus. Les Groënlandais, qui font jouer aux boules les ames heureuses dans leurs champs élysées, croient que ces grandes scènes de la nature sont les danses de ces mêmes ames.

La matière de l'aurore boréale paroît avoir son siége dans l'atmosphère à des hauteurs considérables: c'est du moins l'opinion de plusieurs savants; mais il faut pour cela supposer que l'air s'étend bien au-delà des limites qu'on lui assigne ordinairement. La même aurore ayant été vue à Pétersbourg, à Naples, à Rome, à Lisbonne et même à Cadix et dans les lieux intermédiaires, M. de Mairan, dans son *Traité de l'aurore boréale*, trouve qu'elle étoit éloignée de la terre, en ligne verticale, au moins de cinquante-sept lieues trois quarts, et probablement beaucoup plus, puisqu'il estime que ces sortes de phénomènes sont ordinairement entre cent et trois cents lieues d'élévation.

L'aurore dont nous parlons semble appartenir au pôle septentrional du globe; mais le pôle du midi a aussi les siennes: des voyageurs savants les ont observées. L'existence des aurores australes paroît aussi certaine que celle des aurores boréales. Ce phénomène seroit-il donc une dépendance du mouvement de rotation de la terre?

(9) Long-temps l'erreur les crut, dans ces âpres climats,
Le reflet des glaçons, des neiges, des frimas.

Ce n'est pas la première fois qu'on a voulu expliquer, avant l'examen, des choses qu'on n'entendoit pas. Certains esprits se reposent difficilement dans le doute, certains amours-propres rougissent d'avouer notre ignorance sur beaucoup d'objets. De là vient qu'on veut tout expliquer, qu'on a tout expliqué; de là sont venus tant de systèmes anciens ou modernes, adoptés avec enthousiasme, soutenus avec opiniâtreté, et détruits avec tant de raison. Ne croyons pas cependant qu'il faille blâmer toutes les hypothèses; il en est à l'aide desquelles, par l'enchaînement des faits, on parvient à composer un corps de science d'un certain nombre de vérités d'expérience, auparavant éparses et difficiles à placer dans l'entendement. Ces hypothèses sont utiles: elles aident à la mémoire, on les discute, on multiplie les expériences, et lors même que de nouveaux faits en découvrent la fausseté, elles ont bien servi la science.

L'opinion qui attribue les aurores boréales à la lumière du soleil réfléchie par les glaces, les neiges, la vapeur condensée dans les régions polaires, est tombée d'elle-même, pour ainsi dire, sans pouvoir soutenir le plus léger examen. Les aurores boréales seroient, dans ces hypothèses, un simple crépuscule prolongé; mais les heures de leur existence, le caractère, la forme des masses de lumière qu'elles lancent, ne peuvent s'accorder avec ce qu'on sait de la durée et de la cause du crépuscule. Les montagnes de glace, de neige, les frimas, sont à la vérité des causes fréquentes de météores lumineux très singuliers; mais ces jeux de la lumière, ou réfléchie ou décomposée, sont connus; ils diffèrent entièrement de l'aurore boréale, et ne peuvent avoir la même origine.

Il est pareillement impossible de ne pas rejeter l'opinion de ceux qui, regardant les aurores comme des météores fortuits, passagers, formés dans l'atmosphère par la réunion

de certaines exhalaisons terrestres, grasses, sulfureuses, inflammables ou lumineuses, supposoient assez gratuitement qu'après avoir été poussées par la pesanteur de l'air inférieur dans des régions extrêmement élevées, ces exhalaisons finissoient par s'enflammer successivement et se montrer dans de longues traînées de flammes et de lumières. Trop de raisons, puisées dans l'examen du phénomène, dans l'éloignement, dans la position géographique constamment polaire des régions où il se déploie, s'opposent invinciblement à l'adoption de ce système.

M. de Mairan, dans l'ingénieux ouvrage dont nous avons déja parlé, attribue l'aurore boréale à l'atmosphère du soleil, où cet astre est plongé comme notre globe dans l'air. Cette atmosphère s'étendroit assez loin du soleil pour arriver jusqu'au globe terrestre, se mêler avec notre air, et là s'enflammer et produire de la lumière, ou réfléchir celle du soleil.

Des savants illustres avoient adopté, avant M. de Mairan, l'existence d'une atmosphère dont le soleil est le centre, et l'avoient donnée pour cause de plusieurs phénomènes reconnus par les astronomes, entre autres de la lumière appelée zodiacale, qui se fait voir dans certaines saisons et dans certaines années, quelques heures après le coucher ou avant le lever du soleil, comme une longue trace de lumière assez ressemblante aux queues des comètes, et, sous quelques aspects, ayant aussi de la ressemblance avec la lumière des aurores boréales.

M. de Mairan suppose donc que l'atmosphère du soleil descend jusque sur la terre, soit en y tombant, en partie à la manière des corps graves, par l'action du globe, soit en l'embrassant, parceque ses limites dépassent la distance de la terre au soleil. Il seroit difficile de traiter un sujet d'une manière plus hardie et plus savante que celle de M. de Mairan; de donner à un système dont il est impossible de prouver évidemment le principe, plus de caractères de

vraisemblance, puisés dans la nature même du phénomène, ou dans la géométrie, ou dans l'art de raisonner. Cependant ce système est loin de porter avec lui la conviction. On lit avec un intérêt extrême les recherches historiques, les descriptions presque minutieuses auxquelles l'auteur s'est livré; on lui sait gré de son hypothèse et de ses efforts pour la démontrer; mais on reste avec lui dans le même doute qu'auparavant, dans la même incertitude sur la cause du phénomène qu'il a voulu expliquer.

Les progrès qu'a faits l'électricité dans le siècle dernier, paroissent avoir mis les physiciens sur la route qui conduira aux causes physiques de l'aurore boréale. Déja plusieurs apparences annoncent que les fusées, les jets, les nappes de lumière de l'aurore, sont des courants d'électricité qui se meuvent dans l'air très raréfié des régions élevées de l'atmosphère; mais suivant quelles lois naturelles, par quel procédé mécanique le fluide électrique se rassemble-t-il constamment plus près des pôles de la terre, plutôt que vers l'équateur ou dans d'autres régions? On sera longtemps sans doute à trouver la réponse à cette question. Il conviendra même, pour ne pas renouveler l'histoire de la dent d'or, de faire voir auparavant, par des expériences incontestables, que la matière de l'aurore ne diffère pas de l'électricité. C'est aux physiciens du Nord à tenter ces expériences, et jusque-là nous devons regarder comme inconnues les causes de ce beau phénomène.

(10) Des esprits sulfureux exhalés de la terre,
Qui présageoient la mort, la discorde et la guerre.

On a dit il y a long-temps, *la peur grossit les objets.* On auroit dit, avec autant de raison, que l'ignorance crée la peur, ou du moins en multiplie singulièrement les causes et les retours. Il seroit aisé d'écrire un long chapitre sur d'autres choses qui viennent aider l'ignorance, ou, ce qui

revient au même, l'inexpérience des hommes, pour augmenter encore cette foiblesse de leur imagination.

Les aurores boréales sont très rarement aperçues dans les pays un peu méridionaux, comme la France. On ne peut y voir que celles dont les flammes s'élancent au loin dans les régions du ciel, et brillent comme des poutres, des colonnes, des javelots embrasés; et souvent il s'écoule des années en grand nombre entre deux de ces aurores imposantes. La précédente est oubliée, lorsqu'il en paroît une autre. Mais la tradition, l'histoire et les compilations de tout genre, tiennent registre des événements remarquables qui se sont passés dans les temps voisins de l'apparition; dès-lors une comète, une aurore ou quelque autre phénomène extraordinaire et frappant, ne sont plus que des signes de la colère céleste, les précurseurs d'aventures sinistres, dont chacun fait l'application d'après les rêves de son imagination, ses desirs ou ses craintes.

Au surplus, l'aspect d'une de ces grandes aurores ne laisse pas d'être effrayant pour des hommes qui ne connoissent pas le phénomène. Les descriptions qu'en ont laissées des auteurs anciens et plusieurs du moyen âge, sont très propres à exciter l'effroi, en même temps qu'elles sont un témoignage de la crainte que les auteurs eux-mêmes avoient ressentie.

« On voit, dit Pline, des torches, des lampes ardentes, des lances, des poutres enflammées dans toute leur longueur. On voit encore, et rien n'est d'un plus terrible présage, un incendie qui semble tomber sur la terre en pluie de sang, ainsi qu'il arriva la troisième année de la cent septième olympiade, lorsque Philippe travailloit à soumettre la Grèce. Ailleurs ces phénomènes ont paru lorsque les Lacédémoniens, vaincus dans un combat naval, perdirent l'empire de la Grèce. » Dans un autre endroit il dit « qu'on a vu des armées dans le ciel, qu'elles ont paru se choquer, qu'on a entendu le bruit des armes et le son des trompettes. »

Vers la fin du seizième siècle, à la suite de quelques aurores boréales, des troupes de *dix à douze mille pénitents* vont en pélerinage *à Notre-Dame de Reims et de Liesse, pour signes vus au ciel et feux en l'air.* Des villages entiers, avec leurs seigneurs, viennent faire *leurs prières et leurs offrandes à la grande église de Paris, émus*, dit le journal de Henri III, *à faire de tels pénitentiaux voyages* par les mêmes objets.

(11) Ainsi que tous les corps, des mains de leur auteur,
Chaque rayon naquit doué de pesanteur.

Grimaldi aperçut le premier la déviation de la lumière lorsqu'elle passe dans le voisinage des corps. Elle est détournée de sa route, elle s'infléchit, se plie en s'évasant comme si elle étoit repoussée, et, par cet écart, l'ombre du corps est agrandie; mais c'est là un effet de répulsion et non pas de pesanteur.

Newton, ayant voulu soumettre ce phénomène à des expériences propres à en faire connoître la cause, dirigea un filet de lumière sur le tranchant d'un couteau très affilé. Il y eut inflexion dans la partie qui touchoit presque au tranchant, comme si cette lumière étoit attirée; et de plus, inflexion en sens contraire de la lumière plus éloignée du tranchant, comme si elle étoit repoussée.

Le premier effet annonce que la lumière est soumise aux lois de la pesanteur, et Newton en déduisit cette conséquence avec raison. Dans son inflexion vers les corps, la lumière se meut comme un boulet de canon qui s'abaisse à chaque instant vers la terre, en même temps qu'il s'éloigne de la bouche qui l'a lancé. Il tombe et vole en avant à-la-fois, et la direction de son mouvement change, en se courbant, mille et mille fois en une seconde.

La pesanteur de la lumière vers les corps qu'elle aborde, ou, ce qui est la même chose, l'action de ces corps sur la lumière pour l'attirer, paroît encore se manifester plus clai

rement dans la réfraction à son entrée dans les corps transparents. Si on suppose que cette action s'exerce directement à la surface, la réfraction sur la première surface se trouve expliquée. Avec la même hypothèse, on explique aussi la réfraction et même la réflexion sur la seconde surface.

Si on demande ce qu'il y a dans ces explications de certain, de prouvé invinciblement par des faits invariables, et qui n'aient qu'un sens, nous répondrons : Ce sont des conséquences d'une hypothèse ingénieuse et brillante, d'autant plus vraisemblables, qu'elles paroissent être une dépendance de la gravitation des corps, si universellement reconnue, que tout ce qui est matière paroît l'exercer et lui obéir en même temps.

(12) La chaleur quelquefois existe sans lumière;
Quelquefois sans chaleur nous sentons la clarté.

Les circonstances où la lumière se montre sans chaleur, sont bien plus nombreuses qu'on ne le pense vulgairement. La lune en fournit un premier exemple remarquable ; elle a reçu du soleil la lumière qu'elle réfléchit à la terre ; mais elle nous la renvoie dépouillée de sa chaleur. La liqueur du thermomètre le plus sensible ne prend aucun mouvement si on le retire de l'ombre pour l'exposer à la vive lumière de la pleine lune ; on, ce qui est beaucoup plus étonnant, si on place l'instrument au foyer d'un miroir ou d'une lentille qui rend la lumière mille ou deux mille fois plus dense.

Dans le règne animal, les matières qui entrent en putréfaction deviennent lumineuses sans répandre de chaleur. Il n'est pas rare de voir, dans les dissections, des cadavres qui répandent la lumière. Les poissons de mer, leurs ossements, même après avoir subi la cuisson, deviennent fréquemment lumineux, et gardent assez long-temps cette propriété.

Le bois pourri répand aussi quelquefois une lumière assez vive pour faire distinguer de petits objets qu'on en ap-

proche. On trouve dans les forêts des souches d'arbres, des branches pourries qui sont lumineuses. Souvent la mer étincelle sous la rame, et dans aucun de ces phénomènes on ne voit la chaleur accompagner la lumière. Il en est de même dans l'insecte connu sous le nom de ver luisant, dans le diamant, dans les pierres que l'on calcine pour les rendre lumineuses. Enfin l'électricité nous donne encore un exemple à citer : lorsqu'elle circule en torrents de lumière autour de nos instruments, la température n'est pas changée.

Ce fluide, à la vérité, cause fréquemment l'inflammation des corps qu'il traverse; mais ce n'est pas à raison de sa chaleur : la violence de son choc, la compression de l'air, le déchirement qu'il opère dans les corps, paroissent être les véritables causes de l'inflammation.

(13) Tel le phosphore éclate en flammes petillantes

Le phosphore est une substance combustible à de très foibles températures. Si le thermomètre est au-dessous de dix degrés, il brûle en répandant une foible lumière, visible dans l'obscurité, et sans échauffer sensiblement les corps voisins de lui. Si le thermomètre atteint ou excède quinze degrés, on voit s'élever d'abord une fumée blanchâtre, suivie bientôt d'une lumière vive et du prompt embrasement du papier, du linge, du bois, ou de tout autre combustible sur lequel on auroit déposé le phosphore.

Pour conserver cette substance, on la tient enfermée dans une bouteille suffisamment remplie d'eau pour couvrir le phosphore. Cette précaution néanmoins ne suffit pas pour empêcher le dégagement des vapeurs lumineuses. Lorsque le thermomètre marque une chaleur un peu considérable, le flacon se remplit de lumière, l'eau elle-même en est pénétrée; mais sans chaleur, et la lumière est visible seulement dans la nuit.

On a plus d'une fois effrayé des personnes étrangères aux connoissances de la chimie, à l'aide du phosphore. En

effet, si l'on trace des caractères, des figures, des phrases entières sur une étoffe ou sur du papier, ils demeurent invisibles dans le jour, et se font voir avec une lumière bleuâtre lorsqu'on les place dans les ténèbres. Les marches d'un laboratoire où l'on auroit jeté les résidus d'un flacon auparavant rempli de phosphore, se trouvent le soir parsemées de points lumineux qu'on n'apercevoit pas dans le jour. Ce phénomène se renouvelle pendant un temps d'autant plus long, que la température de l'air est plus froide: nous l'avons vu durer plus de quinze jours en hiver.

On connoît les briquets de phosphore: ils sont faits d'une petite bougie portant à son extrémité un morceau de phosphore, le tout enfermé dans un petit tube de verre, et garanti du contact de l'air. Pour avoir de la lumière avec ce briquet, on casse l'extrémité du tube; le phosphore subit dans cette fracture un froissement assez fort pour l'échauffer au point de prendre feu, et la flamme se communique à la bougie.

Lorsque le phosphore brûle avec chaleur, c'est une véritable combustion; il décompose l'air, se combine avec l'un de ses éléments, chasse, sous la forme de chaleur et de lumière, le feu qui en est l'autre élément, et donne naissance à une substance acide appelée phosphorique.

On regarde aussi comme une combustion lente, la lumière que le phosphore répand sans chaleur; mais cette explication, très admissible lorsque le phénomène se fait voir dans l'air, ne laisse pas de souffrir des difficultés lorsque la la lumière brille dans le sein d'une masse d'eau, et généralement toutes les fois qu'on ne voit pas où le phosphore trouvera l'air sans lequel il n'y a point de combustion.

(14) Et tels, de leurs amours donnant le doux signal,
Des vers à nos buissons suspendent leur fanal.

Les plus grandes merveilles cessent de piquer la curiosité aussitôt qu'elles passent en habitude. Nous voyons sans

étonnement le soleil disparoître, se remontrer; la lumière s'éteindre ou se rallumer, lorsqu'il s'éloigne ou revient sur l'horizon, quoique la cause première et les moyens qui produisent le jour nous soient entièrement inconnus, et doivent l'être éternellement; car on n'aura jamais rien d'évident, on peut dire même rien de probable sur la nature du soleil, sur sa manière d'agir pour donner à la lumière la prodigieuse vitesse qu'on lui suppose. Est-ce par émission ou par pression qu'il agit? On ne sait rien dans ces questions. En sait-on davantage sur une bougie allumée, sur un charbon incandescent, qui répandent aussi de la lumière? non. C'est du défaut d'habitude que vient l'étonnement, bien plus que de l'ignorance des causes.

Des animaux vivants lumineux sont donc des objets singuliers très propres à produire l'étonnement et l'admiration, et la grande division des insectes en offre plusieurs de ce genre. Dans les environs de Paris, et dans une grande partie de l'Europe, on trouve les vers luisants en abondance; au mois de septembre on les voit par centaines se mouvoir d'un brin d'herbe à l'autre, comme de petits astres rayonnants qui éclairent de leur lumière vive et verdâtre les objets voisins. Le nom savant de cet animal est *lampyre;* c'est la femelle d'une espèce dont le mâle est ailé, que les entomologistes rapportent aux mouches cantharides. Le mâle n'est pas phosphorique; il a tout au plus quelques points foiblement lumineux sur le ventre.

Cette différence entre le mâle et la femelle a fait penser aux amateurs des causes finales, que la lumière de la femelle est un symptôme et un signal d'amour; que le mâle accourt à cette lueur: mais des observations plus certaines succédant à ces conjectures, on sait aujourd'hui que le ver luisant a ses métamorphoses et ses trois états, comme le ver à soie; qu'il brille à l'état de larve, à l'état de nymphe, aussi vivement que dans son dernier état, le seul où il ait acquis le développement dont il a besoin pour concourir à

la conservation de son espèce. Ainsi, l'éclat du ver n'est pas un symptôme d'amour, mais il peut être un moyen de reconnoissance pour le mâle.

Les contrées méridionales de l'Europe ont un autre animal phosphorique : c'est un insecte volant très commun en Italie, qu'on nomme luciole. Elles forment dans l'air un très joli spectacle de feux mobiles qui s'élèvent, s'abaissent, se croisent en tous sens ; elles s'attachent aux buissons dont le feuillage se trouve par-là semé d'une quantité de points de lumière vifs et brillants.

Pendant le jour, la luciole et le ver luisant se tiennent cachés sous les feuilles ou sous l'herbe ; ils ne brillent que dans la nuit, et paroissent jouir du pouvoir d'affoiblir et de rallumer à leur gré le fanal dont la nature les a pourvus. Un petit nombre de vers luisants éclairent assez pour qu'on puisse lire à la lumière qu'ils répandent : deux ou trois lucioles suffisent pour le même objet. Dans l'Inde, à la Louisiane, à Saint-Domingue, à Cayenne, on trouve d'autres espèces d'insectes luisants beaucoup plus gros que ceux d'Europe, dont la lumière est aussi beaucoup plus éclatante : tels sont les acudias, le porte-lanterne, et d'autres. Un seul acudia, disent les voyageurs, suffit pour écrire la nuit aussi facilement qu'avec une chandelle.

Si on touche un ver luisant, il resserre à l'instant les anneaux de son ventre et sa lumière disparoît. Si on l'écrase sur un corps, la matière écrasée brille encore pendant quelques heures. Si on fait mourir l'insecte dans de l'eau tiède, sa lumière continue pendant un certain temps, au lieu qu'elle s'éteint promptement dans l'eau froide.

On a examiné les vers luisants d'assez près pour en distinguer plusieurs espèces. On a étudié les sources de la lumière qu'ils répandent et le mécanisme de leur organisation ; mais à quel usage est destiné l'éclat de leur lumière? est-ce pour attirer la nuit les autres insectes, dont ceux-ci font leur nourriture? Si on parvient un jour à connoître

un peu les mœurs et les habitudes des lampyres, on pourra peut-être former sur cet objet quelques conjectures vraisemblables.

(15) Ainsi deux grands pouvoirs furent créés par Dieu ;
L'un c'est l'attraction, et l'autre c'est le feu.

Quelle est la nature du feu? Est-il une substance à part des autres corps, capable d'agir sur eux, de les mouvoir par son choc? Enfin, est-il un corps? Il est la cause et la source de la chaleur ; mais cette sensation confuse pour notre esprit, en nous apprenant qu'il existe un mouvement plus ou moins rapide, agréable ou douloureux entre les molécules sensibles de nos organes, nous laisse dans une profonde ignorance sur les causes de ce mouvement. Nous n'avons point de sens propre à mesurer les dimensions du feu, à constater son poids; il échappe au tact, le seul de nos sens qui puisse donner des connoissances certaines sur l'existence des corps. Le feu est donc une chose dont l'essence nous est inconnue.

Des hommes célèbres dans les sciences regardent, avec le vulgaire, le feu comme étant un corps d'une espèce particulière, et lui attribuent les propriétés convenables pour opérer tous les effets qui accompagnent la chaleur; mais d'autres savants, dont l'autorité n'est pas moins imposante, ne voient dans la chaleur que des mouvements intestins de la substance même des corps qui s'échauffent ou se refroidissent. Pour eux le feu n'est qu'un résultat de l'action de certaines forces sans cesse agissantes dans l'univers. Ainsi, le débat existe entre ces deux opinions : *le feu est un corps*, *le feu n'est pas un corps*.

Si telle est l'opposition des esprits sur une cause première, il n'en est pas de même lorsqu'on descend à l'examen des effets. Personne ne doute que le feu n'exerce continuellement une action tendante à écarter, à séparer les parties d'un corps jusque dans ses plus petites molécules.

De là ces variations de volume si fréquentes et si faciles à apercevoir dans nos thermomètres lorsque la température change; si elle augmente, la colonne du mercure s'alonge; de là vient qu'un vase plein d'un liquide froid, ne contient plus ce liquide lorsqu'on l'échauffe. Le feu est donc une puissance dont les effets luttent en sens contraire de l'attraction qui agit pour réunir.

L'univers est plein de mouvement; il est de même rempli d'actions ou de forces qui les produisent. Les actions se combinent, se composent, concourent ensemble ou s'exercent en sens opposés selon mille directions, et toujours en obéissant à des lois immuables. De tout cela il résulte des accords dans les mouvements, des rapports de distances, de positions, de vitesse entre les corps, qui sont l'équilibre ou l'ordre de l'univers. Le système des mouvements célestes est le plus beau monument de cet admirable équilibre; et le calcul des passages par les états successifs et momentanés d'équilibre est un des plus beaux trophées du génie.

Il n'est pas donné aux hommes d'embrasser dans une seule vue tous les mouvements de l'univers, ni de saisir la cause physique, générale et unique de l'équilibre universel, s'il est vrai toutefois qu'il existe une cause de ce genre. Les bornes de notre intelligence nous astreignent à marcher pas à pas, à étudier isolément chaque objet et les lois qui le régissent; mais de temps en temps on est conduit à des aperçus généraux qui rattachent des phénomènes petits en apparence, à ce qu'il y a de plus sublime dans la nature De ce genre est le principe de l'opposition remarquée entre l'attraction et le feu, heureusement exprimé par le poëte après une description aussi complète que brillante des phénomènes qui prouvent la vérité du principe.

Les progrès de ces deux actions combinées sont extrêmement frappants et curieux, lorsqu'on les considère dans un corps, d'abord solide, comme la glace, rendu liquide ensuite, comme l'eau, changé enfin en un fluide qui ressem-

ble à l'air par plusieurs caractères, comme la vapeur qui se forme de l'eau bouillante.

La glace se refroidit avec les autres corps; son volume diminue, c'est-à-dire que les molécules solides dont elle est formée, soumises à une répulsion moindre, parceque la température s'est abaissée, prennent du mouvement dans le sens de l'attraction, qui n'a pas changé de force; elles obéissent à l'ascendant que prend l'attraction sur la chaleur, dont l'énergie a diminué. L'équilibre est continuellement rompu en faveur de la force attractive, par la retraite de la chaleur. Le rapprochement des molécules va quelquefois si loin dans les mers gelées, que la glace éclate et se rompt avec un bruit effrayant, soit que les parties solides trop pressées se glissent enfin les unes sur les autres, soit que de petites masses d'air enfermées dans la glace et trop comprimées, finissent par ouvrir leur prison avec violence.

Lorsque le froid s'adoucit, la chaleur reprenant à son tour l'ascendant, sa force répulsive écarte les éléments de la glace, et le volume de celle-ci augmente; mais il est des points de température où la répulsion paroît suspendue. Quand la glace commence à fondre, elle ne se dilate plus; quelle que soit la chaleur dont on essaie de la pénétrer, son volume n'augmente plus. Aux jours de dégel, les thermomètres suspendus dans l'air peuvent monter huit, dix, douze degrés et même davantage, et même pendant plusieurs jours, sans que la glace ou la neige en soient plus échauffées ni plus volumineuses, quant aux parties qui ne sont pas fondues. Un thermomètre entouré de neige ou de glace, marque, au milieu de l'été, la température de l'eau qui se gèle, ou de l'eau qui s'écoule de la glace fondante. Cependant la glace en fondant s'imbibe de chaleur: il est impossible d'en douter; c'est donc de la chaleur perdue pour la température et la dilatation. Sans doute elle est nécessaire au maintien de la liquidité: elle est un des éléments qui constituent cet état d'équilibre; le retour à la solidité

ne peut avoir lieu qu'après son départ; c'est une force qui doit se perdre tout entière avant que l'action attractive produise aucun effet de mouvement sur les éléments de l'eau.

On sait aussi qu'une masse de glace pesant un kilogramme, absorbe dans sa fonte autant de chaleur qu'il en faut pour élever de soixante degrés la température d'une masse d'eau pesant un kilogramme.

Entre le degré de la glace fondante et celui de l'eau bouillante, les accroissements de chaleur se manifestent de nouveau par les augmentations du volume de l'eau et l'élévation de la température des corps voisins; mais la température s'arrête encore au point de l'ébullition. Quel que soit le feu dont on environne un vase où l'eau bout, elle ne s'échauffe plus; elle prend une nouvelle forme: ce n'est plus de l'eau, c'est un corps dont le volume est immense et le poids presque rien, invisible à cause de son étonnante expansion. Dans cet état, on ne reconnoît pas l'eau, et on la méconnoîtroit long-temps, si le contact des corps froids ne lui rendoit sa première forme, en enlevant le principe de son expansion.

La chaleur qui s'ajoute à celle de l'eau bouillante, ne sert donc plus à élever la température, elle est employée à convertir le liquide en vapeurs, et à le maintenir sous cette forme. L'accroissement du volume est le seul effet de son accumulation. Elle devient, comme dans la conversion de la glace en eau, un élément nécessaire à la nouvelle forme du corps. Au surplus, la vapeur une fois formée, elle est susceptible de recevoir et de montrer des accroissements de chaleur, à la manière des solides et des liquides.

Des observations semblables peuvent être faites sur d'autres corps, et donnent lieu à des applications utiles pour nous. On en déduit ce principe général, que les solides en se fondant, les liquides en se vaporisant, absorbent de la chaleur. D'un autre côté, le froid artificiel nécessaire à la

préparation des glaces que l'on sert sur nos tables, est une application de ce principe. En effet, on mêle de la glace pilée et du sel; la fonte de ces deux solides s'opère, mais ne peut se faire qu'aux dépens de la chaleur des objets voisins. Le froid est d'autant plus considérable que la fonte est plus prompte. En très peu d'instants, le thermomètre marque treize ou quatorze degrés au-dessous de la glace.

M. Leslie a découvert un procédé encore plus efficace; en plaçant de l'eau sous la machine pneumatique avec des substances qui absorbent avidement l'humidité, et en faisant le vide, on accélère l'évaporation et l'on produit du froid à un degré suffisant pour que cette eau se gèle complétement.

C.

(16) Et du haut de ces tours, au sein même des eaux,
Le terrible Archimède embrase les vaisseaux.

S'il est vrai qu'Archimède ait embrasé la flotte de Marcellus au siège de Syracuse, il n'a pu produire cet embrasement qu'avec le secours d'un miroir ardent, c'est-à-dire d'un miroir qui se distingue par la propriété de renvoyer les rayons solaires vers un même point qu'on appelle *foyer*, et où ils exercent une étonnante activité sur les substances inflammables; encore même eût-il tenté vainement une entreprise de ce genre avec un seul miroir de courbure continue, soit sphérique, soit parabolique. Il faut, pour donner de la vraisemblance à l'invention de ce grand homme et au succès qu'on lui attribue, concevoir son miroir formé d'un grand nombre de petits miroirs plans et mobiles, qu'on puisse incliner à volonté pour diriger les rayons solaires vers un même point. C'est ainsi que Kirker a prouvé la possibilité de la découverte d'Archimède. De nos jours, Buffon l'a rendue probable, en enflammant du bois à deux

cents pas de distance, et à celle de cent cinquante, plusieurs substances métalliques.

L.

(17) D'un prodige réel emblème fabuleux!
Ici le vrai lui-même est plus miraculeux.

L'année 1746 sera célèbre dans l'histoire des progrès de l'esprit humain. Jusque-là le fluide électrique, innocent et foible, n'avoit fait en quelque sorte que jouer avec les hommes. L'expérience de Leyde le montra puissant et capable de frapper avec violence. Bientôt après, des commotions plus énergiques brûlèrent, fondirent, oxidèrent les métaux, fracassèrent le verre, foudroyèrent les animaux : leurs effets terribles avoient une analogie remarquable avec ceux de la foudre. Il ne falloit, pour se convaincre de l'identité de la cause des uns et des autres, qu'enlever le feu des orages et le comparer dans le cabinet du physicien, à celui de l'électricité.

Franklin, dont le génie inventif avoit multiplié les expériences de ce genre, et mis dans un beau jour les effets de la bouteille de Leyde, enseigna aussi les moyens de décider la question.

En suivant la route tracée par Franklin, M. Dalibard éleva près de Marly-la-Ville, dans un lieu découvert, une verge de fer ronde d'un pouce de diamètre, longue de quarante pieds, effilée en pointe par son extrémité supérieure; il l'assujettit dans la position verticale avec des cordons de soie, et posa son extrémité inférieure sur une planche soutenue par trois bouteilles. Dans cette position, la verge se trouvoit isolée et propre à conserver quelque temps l'électricité qu'elle pourroit enlever au nuage.

« Après avoir ainsi dressé toute la machine, dit M. Dalibard, ne pouvant pas toujours rester à la campagne pour attendre l'orage, j'ai chargé de faire les observations en

mon absence, un habitant du lieu, nommé Coiffier, qui a servi quatorze ans dans les dragons, sur qui je pouvois également compter pour l'intelligence et pour l'intrépidité.

« Le mercredi 10 mai 1752, entre deux et trois heures après midi, Coiffier entendit un coup de tonnerre assez fort; il vole à la machine, présente le fil d'archal à la verge, en voit sortir une petite étincelle et entend le pétillement. Il tire une seconde étincelle plus forte que la première et avec plus de bruit. Il appelle ses voisins, envoie chercher le curé, qui accourt avec précipitation, et tire à son tour de fortes étincelles. »

Le bruit de cette audacieuse et belle expérience ne tarda pas à voler par toute l'Europe. Des verges électriques furent dressées en mille endroits; on recueillit la matière de la foudre par les mêmes procédés que celle de l'électricité; on la concentra dans les mêmes vases; les effets de l'une furent aussi les effets de l'autre; enfin l'expérience ne laissa plus de doute sur leur identité.

(18) Du coussin, échauffé par le verre qui roule,
La matière éthérée en longs ruisseaux s'écoule;
Le conducteur, empreint de ces légers courants,
Au cylindre enflammé fait passer ces torrents:
Soudain, de tous les points au loin rejaillissante,
Éclate et resplendit la flamme éblouissante.

Le mot électricité a été consacré pour exprimer la propriété qu'ont les corps dans certains états, dans certaines circonstances, d'attirer, et de repousser ensuite les corps légers qu'on leur présente.

Cette propriété n'appartenoit autrefois qu'à quelques substances telles que l'ambre, le verre, et les résines. Aujourd'hui, tous les corps de la nature se la partagent quoique inégalement et d'une manière différente. Les uns l'acquièrent par le frottement, les autres par la chaleur: ceux-ci la reçoivent à l'aide de la pression, ceux-là par le simple con-

tact; mais toujours elle se montre avec les caractères d'attraction et de répulsion qui la distinguent. Quelquefois même elle manifeste sa présence par des étincelles bruyantes, par des aigrettes lumineuses, par de violentes commotions.

Ces brillants phénomènes avoient fait croire à l'existence d'un fluide particulier que la nature employoit pour les produire. Il est sans doute possible que la nature mette en jeu un fluide pour donner naissance aux effets électriques; mais des aigrettes lumineuses, de brillantes étincelles n'en attestent point la réalité, elles annoncent seulement que quelques phénomènes électriques sont accompagnés d'un dégagement de lumière.

Une tige de verre mise en contact avec un corps électrisé, reçoit l'influence électrique au point où le contact a lieu, et dans les points situés au voisinage; mais les parties éloignées du contact ne sont point du tout affectées. Une tige de métal, au contraire, fixée à une tige de verre, et mise en contact avec un corps électrisé, reçoit l'influence électrique sur toute son étendue. Dans le langage ordinaire de la science, on dit que le verre est un *non-conducteur* de l'électricité, ou un corps isolant; et le métal un *conducteur*. Certains corps sont plus propres que le verre et moins propres que les métaux à répandre l'électricité, tels sont, entre autres, l'eau, les animaux, et les plantes qui végètent; on les nomme *demi-conducteurs*. Suivant un grand physicien anglais, *Cavendish*, le fer propage l'électricité quatre cent millions de fois plus que l'eau; l'eau de mer cent fois mieux que l'eau distillée; et de l'eau saturée de sel, sept cent vingt fois mieux que celle-ci. Les acides minéraux sont les meilleurs conducteurs liquides connus, et après ces substances, les solutions salines, dont la faculté conductrice semble être proportionnelle à la quantité de sel qu'elles contiennent. Le charbon et les métaux sont des conducteurs; l'éther et l'esprit-de-vin sont des conducteurs très imparfaits; l'air, le

soufre, les huiles, et les résines, sont des non conducteurs.

Le verre et les résines acquièrent, par le frottement, une forte influence électrique : c'est sur cette propriété, combinée avec celle qu'ont ces substances d'être mauvais conducteurs de l'électricité, tandis que les métaux la propagent facilement, qu'est fondée la construction de la machine électrique, dont Delille donne une description embellie des charmes de la poésie.

Si l'on met en contact, avec un tube de verre électrisé par frottement, deux feuilles d'or très légères et isolées, chacune d'elles prend l'électricité du verre, et lorsqu'on les rapproche presque jusqu'au point de contact, elles se repoussent. Le même phénomène a lieu si, au lieu d'un tube de verre, on emploie un bâton de cire d'Espagne. Mais lorsque après avoir électrisé ces feuilles d'or en mettant en contact l'une, avec le tube de verre, et l'autre avec le bâton de cire d'Espagne, on les tient séparées par un très petit intervalle, elles s'attirent.

Cette expérience rend sensible l'existence de deux sortes d'électricité, qui admettent entre elles une opposition du moins quant aux effets qu'elles produisent. Celle qui s'excite par le frottement du verre, a reçu de Franklin le nom d'électricité *positive*. Celle que développe le frottement de la résine, a été appelée électricité *négative*, d'après l'idée hypothétique que les phénomènes électriques sont produits par le mouvement et le transport d'un fluide très délié qui se trouve en excès dans le verre et en défaut dans la résine, lorsque ces corps sont électrisés par frottement.

Je me suis borné à exposer les principes sur lesquels repose l'électricité ordinaire. C'est dans les traités de physique qu'on en trouvera le développement et les conséquences qu'on en tire pour expliquer les phénomènes. Ils me paroissent dépendre d'un jeu de forces attractives et de forces répulsives mises en action par le frottement ; tantôt elles sont en équilibre, tantôt elles se surpassent alternativement pour

produire des effets électriques accompagnés quelquefois d'un dégagement de lumière.

Les découvertes modernes ont fait imaginer une nouvelle machine électrique qui l'emporte par sa puissance et par l'excessive variété de ses effets sur nos machines électriques ordinaires. Elle est fondée sur la propriété qu'ont deux métaux hétérogènes isolés, de s'électriser lorsqu'on les met en contact. On dispose, sous forme de pile, des couples métalliques zinc et cuivre ou argent, de manière qu'ils soient séparés les uns des autres par une substance humide, et la machine est construite. Dès lors elle agit avec une grande activité, et si on la décharge en faisant communiquer ses deux extrémités, elle recouvre d'elle-même son énergie et sa puissance.

La pile, telle qu'elle sortit des mains de son auteur, le célèbre Volta, se composoit de cinquante ou soixante couples de disques métalliques d'environ un pouce de diamètre; et c'est avec cet appareil qu'il rendoit sensibles les attractions et répulsions; qu'il produisoit des combustions accompagnées de brillantes étincelles, et qu'il faisoit éprouver des commotions à quiconque touchoit à-la-fois avec ses deux mains bien mouillées les deux extrémités de la pile.

La pile voltaïque a pris naissance en Italie, elle s'est perfectionnée en Angleterre. On lui a donné une forme plus commode, on a changé les éléments qui la composent, on a employé l'acide nitrique étendu d'eau pour rendre la combinaison plus prompte et plus active, on a fait varier tantôt le nombre, tantôt la grandeur des plaques carrées de zinc et de cuivre soudées ensemble, et tâché d'apprécier l'influence respective de ces différentes variations.

Cette machine ainsi perfectionnée, est devenue entre les mains de M. Davy un instrument assez puissant pour décomposer des substances qui avoient échappé jusqu'ici à tous les moyens d'analyse. Une pile de deux cents couples, d'environ six pouces carrés de surface, a suffi pour enlever

aux terres et aux alcalis le privilége de la simplicité; et si la silice a résisté victorieusement à cet effort, on l'a vue bientôt après céder à l'étonnante activité d'une pile de cinq cents couples.

L.

CHANT DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

Idée générale de l'air; sa nature; ses combinaisons; son utilité; ses effets dans la réflexion de la lumière; sa pesanteur. Expériences de la machine pneumatique. Hommage à Pascal. Élasticité de l'air; effets de cette élasticité. Tableau des vents et de l'orage. Une armée entière ensevelie par les vents dans les sables de l'Asie. Les vents tantôt troublant les mers, et tantôt conduisant le navigateur au terme de sa course. Les vents, cause de la chaleur des étés et du froid des hivers. Description d'une sécheresse causée par le vent du midi. Spectacle des frimas, sous l'influence des vents du nord. Exhalaisons portées par les vents. Description de la peste et de ses ravages.

LES TROIS RÈGNES,

POËME.

CHANT DEUXIÈME.

L'AIR.

Ouvrez-vous à ma voix, vastes champs de l'Éther!
Que de fois j'enviai l'oiseau de Jupiter,
Qui, traversant vos flots de ses rapides ailes,
Superbe, prend l'essor aux voûtes éternelles;
Et, lorsque nous rampons au terrestre séjour,
Monte, d'un vol hardi, jusqu'aux sources du jour!
Que dis-je? quel essor égale la pensée?
Elle veut; et soudain jusqu'au ciel élancée,
Vole, devance l'aigle, et les vents, et l'éclair:
Par elle, franchissant les campagnes de l'air,
J'ose de ce fluide approfondir l'essence,
Décrire ses effets et chanter sa puissance.
Sur nous, autour de nous, de deux airs différents
L'Éternel répandit les fluides errants;
L'un, en courant moins pur, dans l'immense atmosphère
Règne plus abondant; l'autre, plus salutaire,

A la plus foible part dans les champs de l'Éther;
De leurs flots réunis la nature a fait l'air (1):
Sur nous, comme l'esprit d'une liqueur active (2),
L'un d'eux exerceroit une action trop vive;
L'autre seroit mortel, et de nos foibles corps
Ses dormantes vapeurs détruiroient les ressorts.
Dévoré par le feu, fluide comme l'onde,
L'air, d'effets variés est la cause féconde.
Respiré par la plante et par les animaux (3),
L'air, ainsi que le feu, circule dans les eaux,
L'air, ainsi que le feu, court au sein de la terre (4);
De la flamme électrique il arme le tonnerre,
Remonte de nos champs aux plaines de l'Éther;
Il roule dans l'espace en une immense mer.
De ces grands mouvements qui décrira l'histoire?
C'est là, dans l'éternel et grand laboratoire,
Que sans cesse essayant mille combinaisons,
Récipient commun de tant d'exhalaisons,
La nature distille, et dissout, et mélange,
Décompose, construit, fond, désordonne, arrange
Ces innombrables corps l'un sur l'autre portés,
Quelques uns suspendus, d'autres précipités;
Des soufres et des sels fait l'analise immense,
Des trois règnes divers enlève la substance,
Les œufs de l'animal, et la graine des fruits (5),
Et leur premier principe, et leurs derniers produits.
Et la vie et la mort, et les feux et les ondes,
Et dans ce grand chaos récompose les mondes.

Mais d'abord essayons d'exprimer dans mes vers
Ses divers attributs et ses effets divers.
A notre œil curieux dérobant sa naissance,
A tous les éléments l'air unit sa substance :
Dilatable, élastique, invisible et pesant,
Il est toujours du feu l'allié complaisant.
Peut-être, comme l'eau, le feu le rend fluide (6) ;
De ce principe actif chacun d'eux est avide,
Pénétré par les corps lui seul les presse tous ;
Océan invisible il roule autour de nous ;
Chaque être tour-à-tour et l'attire et le chasse ;
Il vit dans le rocher, et même dans la glace ;
Du corps qui le reçut, du corps qui le produit,
Il sort avec fracas ou s'exhale sans bruit ;
Lui-même agit sur eux, il dessèche la terre (7),
Il rouille les métaux, il pénètre la pierre.
Cet élément fluide est aussi transparent (8) :
A travers le cristal, ainsi notre œil errant
Atteint au haut des cieux ces soleils, ces étoiles
Dont la nuit radieuse illumine ses voiles.
L'air conduit la lumière, et du palais des cieux
Par lui ses doux rayons arrivent à nos yeux ;
Par lui nous respirons l'œillet, la marjolaine (9) ;
D'une bouche adorée il nous porte l'haleine,
Souffle plus embaumé que le parfum des fleurs ;
L'air humide, d'Iris compose les couleurs (10).
L'air par ses doux reflets forme le crépuscule (11) ;
Par lui l'aurore avance et le soir se recule ;

Sans lui l'œil passeroit, par un brusque retour,
Du plein jour à la nuit, de la nuit au grand jour;
C'est lui qui, nuançant leur marche régulière,
Par degrés nous fait perdre et revoir la lumière.
Enfin, multipliant ses mobiles reflets,
Le jour, comme dans l'onde, y vient briser ses traits;
De là ces jets brillants, ces vapeurs colorées (12)
Dont se peignent du ciel les voûtes azurées,
Sur-tout dans les climats où l'ardent équateur
De l'astre ardent du jour redouble la splendeur,
Et déploie avec pompe, entre les deux tropiques,
Du luxe des couleurs les teintes magnifiques.
Là, l'éclat des métaux, des fleurs le vif émail,
L'émeraude, l'azur, l'opale et le corail,
Versent tous leurs trésors sur de riches nuages;
L'illusion y joint ses magiques images,
Et, d'un hasard heureux secondant la beauté,
D'êtres qui ne sont pas peuple un ciel enchanté;
L'œil y voit resplendir de brillantes campagnes,
Éclater des volcans, s'élever des montagnes,
La lumière frapper des rocs étincelants,
D'un gouffre ténébreux sortir des flots brûlants;
Sous de riches couleurs, sous de mobiles formes
S'agiter des lions et des coursiers informes,
L'Océan dans son sein balance ces tableaux,
Les lacs resplendissants en colorent leurs eaux,
Les arbres leurs sommets, les montagnes leur faîte,
Et la nature y donne une éternelle fête.

Spectacle éblouissant, éclatant appareil
Dont le ciel est la scène, et que peint le soleil.
Toutefois, oubliant ces magnifiques scènes,
De l'air même peignons les riches phénomènes :
Oh ! de l'homme ignorant quel eût été l'effroi,
Si quelque sage eût dit : « Regarde autour de toi,
Homme foible ! de l'air l'océan t'environne,
Sur toi pése en tout sens sa fluide colonne ! »
Mais la raison bientôt venant le rassurer,
Lui dit : Cet océan dont l'air vient t'entourer,
Lui-même t'appuyant contre sa masse immense,
Par un juste équilibre au dehors se balance,
Et l'air intérieur, par un contraire effort (13),
De sa force élastique exerce le ressort.
Sans elle, au même instant, de ta mortelle argile
Sa masse écraseroit l'édifice fragile.
Toi-même en veux-tu voir un indice certain ?
Pompe l'air que ce vase enferme dans son sein.
Dès qu'il s'est échappé, qu'une exacte clôture
A l'air extérieur en ferme l'ouverture,
Et tout-à-coup, privé d'un heureux contrepoids,
Le vase en mille éclats se brise sous tes doigts.
Le poids de l'air agit sur la nature entière (14) ;
En solide pesant s'unit à la matière ;
Des beaux jours, de l'orage exact indicateur (15),
Le mercure captif ressent sa pesanteur.
L'air éléve à son gré les eaux obéissantes (16),
Du tronc dans les rameaux conduit le suc des plantes ;

Le poids de l'air enfin, par un plus doux bienfait,
Dans le sein maternel fait arriver le lait,
Et le guide, à travers les veines qu'il arrose,
De deux globes d'albâtre à deux lèvres de rose.
Qui de sa gravité nous enseigna la loi (17)?
C'est toi, Toricelli; divin Pascal, c'est toi.
Salut, champs paternels! salut, fière montagne
D'où se déploie au loin cette riche Limagne,
Où d'un sang que chérit mon pays et le sien,
Une goutte sacrée a passé dans le mien!
Pour la première fois quand je gravis ta cime,
Plein de son souvenir, plein de son nom sublime,
Je ne voyois que lui; en vain, sous de beaux cieux
S'étendoient à tes pieds des champs délicieux.
Je me disois: Ici Pascal, dans son audace (18).
Des colonnes de l'air osa peser la masse;
Mais hélas! de cet air, ignoré si long-temps,
L'illustre infortuné jouira peu d'instants;
La mort l'enlève au monde au printemps de son âge.
Cependant l'Éternel veut qu'en son noble ouvrage
Il adore sa main; ô regrets superflus!
Il vient, jette un coup d'œil, voit, admire, et n'est plus!
Mais toi, mont renommé, mont rempli de sa gloire,
Atteste ses travaux et garde sa mémoire.
A Misène autrefois toute une armée en deuil (19)
Offrit en gémissant l'hommage d'un cercueil:
Sur ce beau promontoire où son nom vit encore,
On plaça son épée et son clairon sonore.

Toi ! la gloire et l'amour de mon pays natal,
O mont majestueux ! sois le mont de Pascal ;
Qu'on y grave son nom et ce tube fidèle
Par qui le poids de l'air au monde se révèle,
Et que, chaque printemps, mêlés à tes pasteurs,
Les enfants d'Uranie y répandent des fleurs.

C'est peu : des corps tombants à qui l'air fait passage (20),
Sa fluide épaisseur ralentit le voyage.
Ainsi qu'en pesanteur en vitesse inégaux,
Tous d'un cours différent ils traversent ses flots ;
Mais tous, d'un mouvement également rapide,
Lorsque l'air est absent, retombent dans le vide ;
Et le métal pesant, et la plume sans poids,
Au terme du voyage arrivent à-la-fois.

De l'élasticité l'impulsion puissante (21)
Ne distingue pas moins l'élément que je chante ;
Son ressort captivé, tout-à-coup détendu,
Regagne en un instant autant qu'il a perdu.
Par sa captivité doublant sa violence,
A l'instant qu'elle cesse il s'échappe, il s'élance
Loin de l'espace étroit qu'il occupoit d'abord.
Qui ne sait l'action de ce puissant ressort !
Par lui, sans le secours des feux et de la poudre (22),
Du cylindre muet l'air fait voler la foudre,
Et, dans le fer concave avec force pressé,
Fait partir en sifflant le plomb qu'il a lancé.
Souvent encore, aidé de l'art qui le seconde,
Pour mieux dilater l'air, le feu dilate l'onde.

Mais puis-je me flatter que le dieu des beaux vers
M'apprenne à célébrer tous ces effets divers?
Ces procédés des arts que le vrai sage honore,
Aux arts brillants du goût sont étrangers encore;
Toutefois essayons d'en tracer le tableau:
S'il n'est pas relevé, le sujet est nouveau.
Au-dessus des bassins sur qui l'onde bouillonne,
Dans les concavités d'une longue colonne,
Son épaisse vapeur, du bassin écumeux
S'exhale dans le vide en tourbillon fumeux;
Suivant que son nuage ou s'élance ou s'affaisse,
Le docile piston ou remonte ou s'abaisse:
L'industrie à son choix en gouverne le jeu.
A peine la fumée, enfant léger du feu,
Dans le tube d'airain où sa vapeur s'amasse,
Du piston qu'il refoule a soulevé la masse,
Une eau froide, avec art introduite en son sein,
Dans son canal brûlant la refroidit soudain;
Et, par le froid magique arrêtée en sa route,
Une immense vapeur tombe réduite en goutte:
Alors le lourd piston sent le fardeau de l'air,
Et retombe en glissant dans sa prison de fer.
Cependant un levier, qui dans l'air se balance,
Suivant que la fumée ou s'abaisse ou s'élance,
Monte ou tombe, et s'en va jusqu'aux antres profonds,
Arracher leurs trésors aux entrailles des monts,
Ravit le noir charbon à la mine féconde,
Extrait le plomb, l'airain, puise et reverse l'onde;

Ainsi l'art asservit, pour ses travaux divers,
Et la terre, et les eaux, et la flamme, et les airs.
Quand la nature et l'art leur laissent un cours libre (23),
L'air, est ainsi que l'onde, ami de l'équilibre.
Est-il rompu? soudain, des nuages errants
Les flottantes vapeurs s'épanchent en torrents;
Ou leur sein se déchire et lance sur la terre
Les fléches de l'éclair et les traits du tonnerre.
D'autres fois, conduisant la tempête et la nuit,
Les vents impétueux accourent à grand bruit;
Et, rival effréné des tempêtes de l'onde,
Dans l'océan des airs l'affreux orage gronde;
Souvent aussi, d'Éole enfant audacieux (24),
Du pied rasant la terre, et le front dans les cieux,
Le terrible ouragan mugit, part et s'élance,
La ruine le suit et l'effroi le devance;
Il détruit les hameaux, déracine les bois,
Le rocher vainement se défend par son poids;
Le fer céde en éclats, l'eau s'enfuit à sa source,
L'œil suit avec effroi la trace de sa course.
Des révolutions, tel l'ange désastreux
Va semant la terreur sur son passage affreux;
Mœurs, lois, trônes, autels, tout tombe: et d'un long âge
L'ouragan politique anéantit l'ouvrage.
Ainsi, de l'air troublé les tourbillons mouvants
Livrent au loin la terre aux ravages des vents.
Eh! qui ne sait comment leurs fougueuses haleines
Des déserts africains tourmentent les arênes,

Enterrent en grondant les kiosques, les hameaux,
La riche caravane et ses nombreux chameaux?
Que dis-je? quelquefois sur une armée entière
L'affreux orage roule une mer de poussière,
La nature se venge, et dans d'affreux déserts,
Abîme ces guerriers, l'effroi de l'univers.
C'est toi que j'en atteste, ô malheureux Cambyse (25)!
Rapide conquérant de l'Égypte soumise,
Déja des Lybiens tu menaçois les dieux.
Plus nombreux que les flots, tes essaims belliqueux
De trente nations présentoient le mélange;
Les uns avoient quitté les rivages du Gange,
D'autres ceux de l'Indus; et le fer et l'airain
Réfléchissoient les feux du soleil africain.
Aux lueurs de l'éclair, aux éclats de la foudre,
Tout-à-coup sont partis des nuages de poudre;
L'air gronde, le jour fuit, de ce nouveau combat
Le courage étonné vainement se débat.
Tel qu'un coursier fougueux sous un maître intrépide,
L'ouragan autour d'eux tourne d'un vol rapide,
Les enveloppe tous de ses noirs tourbillons:
D'abord serrés entre eux, leurs épais bataillons
Bravent et la tempête et l'arêne mouvante.
Bientôt courent par-tout le trouble et l'épouvante:
Tous aux vents en courroux errent abandonnés,
Le courage est vaincu, les rangs désordonnés;
Tous ces peuples divers, qu'un même lieu rassemble,
S'agitant, se poussant, s'entrechoquant ensemble,

Sur des monceaux de dards, de boucliers brisés,
L'un sur l'autre abattus, l'un par l'autre écrasés,
Dans la profonde horreur de la nuit ténébreuse,
Présentent, sans combattre, une mêlée affreuse.
Un même effroi saisit l'homme et les animaux :
Les chameaux renversés roulent sur les chameaux,
Cavalier et coursier l'un sur l'autre succombe ;
Lui-même avec ses tours l'énorme éléphant tombe.
Comme une vaste mer, le souffle impétueux
Écartant, ramenant ces flots tumultueux,
Fouette d'un sable ardent leur brûlante paupière,
Ferme leur bouche à l'air, leurs yeux à la lumière ;
Tous s'enfoncent vivants dans ces vastes tombeaux,
Et l'orage, en triomphe, emporte leurs drapeaux.
Parmi ces noirs amas qui sur eux s'amoncellent,
L'un l'autre vainement ces malheureux s'appellent :
Leurs cris meurent dans l'air, le trouble croît ; les vents
Redoublent leurs fureurs, le sable ses torrents.
Si l'effroyable assaut laisse un moment de trêve,
La foule renversée en tremblant se relève,
Et pose sur l'arêne un pied mal affermi.
Bientôt l'air plus fougueux de colère a frémi ;
Il tourmente, il enlève, il rejette la terre,
Mêle à des flots de poudre une grêle de pierre :
Le vent pousse le vent, les flots suivent les flots,
La lutte est sans espoir, l'ouragan sans repos.
Il vole, il frappe l'air d'une aile infatigable,
Pousse, entasse sur eux des montagnes de sable.

A peine on voit sortir des sommets d'étendards,
Des bras sans mouvement, et des pointes de dards.
De moment en moment l'orage qui s'anime
Sur eux ouvre, referme et rouvre encor l'abîme.
Tour-à-tour le jour fuit et se montre à leurs yeux;
Par d'effroyables cris tous lui font leurs adieux.
Enfin ce grand débris, luttant contre la tombe,
Par un dernier effort se soulève et retombe.
Alors de longs soupirs s'entendent un moment,
D'un peuple enseveli vaste gémissement.
La nuit vient, le jour meurt, et la terre en silence
N'offre qu'un calme affreux et qu'un désert immense.
Malheureux! c'en est fait; non, vous ne boirez plus
Ou les ondes du Gange, ou les flots de l'Indus!
En vain vous espériez revoir votre famille,
Et reprendre en vos mains l'innocente faucille.
Vous-mêmes moissonnés mourez sous d'autres cieux:
Aujourd'hui même encor vos ossements poudreux
Frappent le voyageur; et, dans son trouble extrême,
De son propre danger l'épouvantent lui-même.
Mais comment expliquer tous ces grands mouvements,
Ces révolutions de l'empire des vents (26)?
Où sont ces temps heureux des rêves poétiques,
Ces siècles de féerie, où les fables antiques,
D'un peuple ingénieux heureuses fictions,
Nous peignoient, dans la nuit de leurs antres profonds,
Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes,
S'agitant de fureur dans leurs prisons tremblantes,

Luttant contre leurs fers et s'indignant du frein?
Tandis que sur son trône, Éole, un sceptre en main,
Irritant à son choix ou calmant leurs haleines,
Leur lâchoit tour-à-tour ou resserroit les rênes :
Tout étoit expliqué ; mais de savants débats
Pour définir les vents imitent leurs combats ;
Tout est trouble et discorde, et les cris de l'école
Égalent en fracas les cavernes d'Éole.
Mais laissons là des vents les mystères secrets,
Et sans sonder la cause expliquons les effets :
Viens donc à mon secours, Gineau ! dont la main sûre
Organise le monde et sonde la nature ;
De ces sentiers obscurs fais-moi sortir vainqueur ;
J'aime à voir par tes yeux, à jouir par ton cœur.
De la matière morte à l'argile vivante,
Du roc au diamant, du métal à la plante,
Des ailes du condor aux pieds rampants du ver,
De l'instinct de l'aimant à la masse du fer,
Le monde à tes regards déploya ses merveilles.
Laisse-moi m'enrichir du produit de tes veilles ;
Jamais sujet plus beau n'inspira l'art des vers ;
La nature est mon plan, mon tableau l'univers.
De la terre, et des feux, et de l'air, et de l'onde,
C'est toi qui me montras l'alliance féconde ;
Mais par de plus beaux nœuds, de plus rares accords,
Le ciel qui te doua des plus riches trésors,
Du talent et des mœurs fit l'heureux amalgame :
Oui, des combinaisons la plus belle est ton ame.

Des éléments rivaux dis-moi donc le secret :
Mon œil est curieux, et non pas indiscret.
Parmi les vents divers, despote peu durable (27),
L'un exerce un moment son règne variable,
S'empare en souverain de l'empire de l'air ;
Il part comme la foudre, il meurt comme l'éclair ;
Et calmant tout-à-coup ses fougues passagères,
Dans les airs à leur tour laisse régner ses frères :
Tantôt sur l'Océan, soufflant sous un ciel pur,
De sa surface à peine il effleure l'azur,
Et tantôt s'élançant sur ces plaines profondes,
Il frappe, élève, abaisse, et tourmente les ondes,
Et, troublant en tout sens cet humide chaos,
Arme l'air contre l'air, les flots contre les flots.
Malheur au nautonnier ! Dans sa barbare joie
Le brigand sur la côte attend déja sa proie.
Dans son cours plus égal, l'autre, plus régulier,
Parcourt des mers du sud le sein hospitalier,
Et lorsque, poursuivant sa course courageuse,
Le vaisseau que battoit la tempête orageuse (28)
A laissé loin de lui le brûlant équateur,
Heureux ! il trouve enfin ce vent consolateur,
Embaumé des parfums que le rivage exhale ;
Le nocher suit en paix sa route orientale,
Et sur les flots unis, sans crainte, sans effort,
Son souffle, ami constant, le conduit dans le port.
Laisse-t-il ces beaux lieux ? des rives de l'aurore,
Guide fidèle et sûr, il l'accompagne encore ;

Et, comme à son voyage, utile à son retour,
Soumet les foibles vents qui régnent à l'entour.
Tel, des vœux passagers domptant la fantaisie,
Le penchant dominant nous suit toute la vie.
Allez! heureux nochers; de ces fertiles bords,
Des tributs étrangers apportez les trésors,
Cet or, ces diamants dont l'Europe est avare,
Et ces frêles tissus dont la beauté se pare.
Par les nœuds du commerce unissez l'univers,
Mais ne lui portez pas nos vices et nos fers.

Les saisons à leur tour, dans leur vicissitude,
Nous ramènent un air ou plus doux ou plus rude,
Et les vents inconstants, en dépit des climats,
Redoublent les chaleurs ainsi que les frimas:
Tout-à-coup l'air s'embrase, et des vapeurs brûlantes
Versent de toutes parts leurs flammes dévorantes;
Des mines, des volcans, et des marais fangeux
L'air emporte avec lui le gaz contagieux;
Il souffle: tout se fane et tout se décolore;
La fleur craint de s'ouvrir et le germe d'éclore:
Le midi, de ses feux enflamme le matin:
La terre est sans rosée, et le ciel est d'airain;
Les monts sont dépouillés; de la plaine béante
La soif implore en vain une eau rafraîchissante;
L'arbre perd ses honneurs, dans ses canaux tari
Le suc arrive à peine au feuillage flétri;
Le lac est desséché; le fleuve aux mers profondes
Roule, pauvre et honteux, ses languissantes ondes;

La truite ne fend plus les rapides torrents;
L'anguille avec lenteur traîne ses plis mourants;
La cascade se tait; dans sa marche plus lente,
Le berger voit dormir la rivière indolente;
A peine avec effort la nymphe du ruisseau
De ses cheveux tordus tire une goutte d'eau.
Plus d'amour, plus de chants! le coursier moins superbe
En vain d'un sol brûlé sollicite un brin d'herbe:
Le cerf au pied léger repose au fond des bois:
Par-tout l'air accablant pèse de tout son poids;
L'homme même succombe, et son ame affaissée
Sent défaillir sa force et mourir sa pensée.

Et toi, tyran du monde, inexorable hiver,
De quel souffle piquant tu viens irriter l'air!
Pareil à la Gorgone, en son pouvoir terrible,
Tout se change en rocher à ton aspect horrible.
L'immobile océan n'est qu'un brillant chaos,
Des masses de cristal, des montagnes de flots;
Le lac porte des chars; jusqu'au fond de la terre,
Dans ses derniers canaux la séve se resserre;
Des éléments troublés l'hiver se fait un jeu,
Le froid démon du nord insulte au dieu du feu.
Près du chêne brûlant l'eau se durcit en glace.
La laine sur les corps se roidit en cuirasse,
La hache fend le vin, le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air:
Même au pied des autels, dans le sacré calice,
La glace ose saisir le vin du sacrifice,

Et dans les cœurs pieux jetant un saint effroi,
Épouvante le prêtre et fait douter la foi.
L'hiver au midi même a fait souvent la guerre,
Et son brillant soleil n'en défend point la terre.
Toutefois, quand le ciel en adoucit les traits,
Les rigueurs de l'hiver se changent en bienfaits :
Il raffermit les nerfs; son souffle salutaire
Va balayer les cieux et purger l'atmosphère,
Et d'un mélange impur de mille exhalaisons
Son utile âpreté dissipe les poisons.
Ainsi que les humains l'air a ses maladies :
Que de fois, propageant ses vastes incendies,
Des infectes vapeurs dont le charge l'été,
Il fait naître, il nourrit ce monstre détesté,
Des fléaux le plus grand, des maux le plus funeste,
Que La Fontaine enfin tremble à nommer; la peste!
Sur-tout dans ces climats où des soleils plus beaux,
Ainsi qu'à leurs trésors ajoutent à leurs maux.
Les animaux d'abord éprouvent son ravage;
L'agneau naissant expire en un frais pâturage;
Les loups ont oublié leur instinct dévorant,
La colombe son nid, Philomèle son chant;
Le tigre furieux cède au mal qui l'oppresse;
Le lion perd sa force, et le cerf sa vitesse;
Le timide chevreuil ne songe plus à fuir :
Le farouche taureau s'étonne de languir;
Le coursier, qui jadis, noble amant de la gloire,
Superbe, l'œil en feu, voloit à la victoire,

Maintenant, terrassé sans avoir combattu,
Marche les crins pendants et le front abattu.
Mais combien plus cruel, malheureux que nous sommes,
Ce terrible fléau vient fondre sur les hommes!
De rameaux en rameaux court moins rapidement
D'une forêt en feu le vaste embrasement;
La flamme que conduit une mèche perfide,
Saisit d'un vol moins prompt le salpêtre homicide.
Le mal corrompt le sang, infecte les humeurs,
Couvre les corps flétris de livides tumeurs,
D'ulcères dévorants ronge la chair brûlante:
Après lui le trépas, devant lui l'épouvante,
Sur les ailes des vents il court se propager;
Chaque souffle est mortel, chaque être a son danger;
Le desir est craintif, le besoin se défie,
La faim goûte en tremblant l'aliment de la vie;
La main craint de toucher, l'odorat de sentir.
De tous les éléments la mort semble sortir;
Des feux d'un ciel impur elle embrase le monde,
La mort roule dans l'air, elle empoisonne l'onde;
Les terrestres vapeurs lui prêtent leur poison:
Terrible, elle poursuit sa hideuse moisson.
L'un meurt dans ses vieux ans, un autre à son aurore;
De la jeune beauté le teint se décolore;
Le délire effaré trouble ces yeux si doux,
Et l'objet des desirs le devient des dégoûts;
Sans linceul, sans flambeau, dans des fosses profondes,
En foule sont jetés ces cadavres immondes.

Adieu les saints concerts et le culte de Dieu !
L'un de l'autre effrayés, tous quittent le saint lieu :
Le malheur les unit, la terreur les sépare,
Chacun craint ce qu'il aime, et la peur est barbare ;
Le zèle, le devoir, la pitié, tout se tait ;
L'amour lui-même est sourd, et le sang est muet.
L'enfant épouvanté s'écarte de son père,
Le frère fuit la sœur, et la sœur fuit son frère ;
La mère, de son fils redoute le berceau,
Dans le lit nuptial l'hymen voit un tombeau.
Mais, ô retour cruel ! celui dont la foiblesse
Par une lâche crainte étouffa la tendresse,
Expiant par l'oubli le refus des secours,
Finit dans l'abandon ses misérables jours.
D'heure en heure le mal prend des forces nouvelles ;
Avec la faux du temps il emprunte ses ailes,
Vole de couche en couche, erre de seuil en seuil :
La mort produit la mort, le deuil sème le deuil ;
Le monstre affreux triomphe, et son haleine immonde
Infecte la nature et dépeuple le monde.

Mais quand je puis de l'air célébrer les bienfaits,
Pourquoi vous raconter ses funestes effets ?
L'air, de tous nos besoins ce bienfaiteur utile,
Quelquefois des beaux-arts est l'instrument docile.
Je t'en prends à témoin, ô toi ! qui de tes sœurs
Par tes accords divins surpasse les douceurs :

O charme de l'oreille! aimable Polymnie (29)!
C'est lui qui, secondant ta céleste harmonie,
Au gré du souffle humain, de l'archet et des doigts,
En accents modulés fait résonner le bois;
Par lui l'airain bruyant, la corde frémissante,
Du mobile clavier la touche obéissante,
Parlent tantôt ensemble et tantôt tour-à-tour;
Il fait siffler le fifre et gronder le tambour,
Anime le clairon, inspire la musette,
Fait soupirer la flûte, éclater la trompette;
Tandis qu'entretenant commerce avec les cieux,
L'orgue divin exhale un son religieux,
Et de sa voix sonore, à nos voix réunie,
Verse dans le lieu saint des torrents d'harmonie.
Jubal lui fit une ame; et ses sons éclatants,
Dans les murs de Sion retentirent long-temps.
Vainqueur mélodieux des antiques merveilles,
Quels accents tout-à-coup ont frappé mes oreilles!
J'entends, je reconnois ces chefs-d'œuvre de l'art (30),
Trésors de l'harmonie et la gloire d'Érard.
De l'instrument sonore animant les organes,
Séjan a préludé: loin d'ici, loin profanes!
De l'inspiration les sublimes transports
Échauffent son génie et dictent ses accords:
Sous ses rapides mains le sentiment voyage;
Chaque touche a sa voix, chaque fil son langage;
Il monte, il redescend sur l'échelle des tons,
Et forme, sans désordre, un dédale de sons.

Quelle variété! que de force et de grace!
Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace;
Tel au gré de son souffle, ou terrible ou flatteur,
Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

(1) De leurs flots réunis la nature a fait l'air.

En 1774, on ignoroit encore la nature physique de l'air atmosphérique. Les expériences de Toricelli, Pascal, Boyle, Otto de Guericke, Mariotte et beaucoup d'autres nous avoient fait connoître les propriétés mécaniques de ce fluide, sa pesanteur par exemple, sa compressibilité, son ressort; mais on ne savoit pas que l'atmosphère est un mélange de deux fluides qui, pris séparément, sont transparents, compressibles, pesants, élastiques, à peu de chose près comme l'air de l'atmosphère, et qui néanmoins ont des qualités physiques très différentes, soit qu'on les compare entre eux, ou chacun d'eux à l'air atmosphérique.

Scheele d'un côté, Priestley de l'autre, découvrirent presqu'en même temps un air dans lequel les corps combustibles brûlent avec une étonnante énergie, qui, respiré par les animaux, sert plus long-temps et plus efficacement à l'entretien de la vie animale, que ne peut faire un volume égal d'air atmosphérique. Cet air comparé à celui de l'atmosphère, principalement dans la combustion de certains métaux, du phosphore et de quelques autres corps, a fait voir qu'il entroit pour plus d'un cinquième dans notre air, où il est mêlé ou dissous avec une autre espèce d'air qui ne peut entretenir la vie, ni produire la combustion.

On donne le nom de *gaz oxigène* au premier de ces deux fluides, celui de *gaz azote* à l'autre, et le fluide atmosphérique a conservé exclusivement le nom *d'air*.

L'illustre Lavoisier, premier auteur de l'analyse de l'air, prouva sa brillante découverte, par la double méthode de la décomposition et de la recomposition.

Ayant diminué un volume d'air, exactement mesuré et enfermé, par le moyen du mercure qui se combinoit avec lui et se convertissoit par-là en une poussière rougeâtre et perdoit sa fluidité, il se trouva que l'air avoit perdu de son poids autant que le mercure avoit gagné, et qu'il n'étoit plus propre à la respiration, ni à l'entretien de la combustion.

Dégageant ensuite de la poudre rouge, l'air combiné au mercure, recueillant d'une part cet air, et de l'autre le mercure qui avoit repris sa couleur blanche et sa forme coulante, la quantité d'air rendu fut égale à celle qui avoit été absorbée. Cet air donnoit à la combustion une activité extraordinaire; mais mélangé de nouveau en totalité avec le résidu précédent, il le remit à l'état d'air, tel qu'il étoit auparavant, servant à la respiration, entretenant la combustion, sans plus ni moins d'énergie que n'en avoit l'air commun.

Il y a dans l'atmosphère d'autres gaz mêlés à ceux-ci, mais en quantité très petite et fort incomplètement appréciée jusqu'ici. Les physiciens s'accordent à donner pour éléments de l'air le gaz azote, qui en fait près des quatre cinquièmes, et le gaz oxigène, un peu plus du cinquième.

(2) Sur nous, comme l'esprit d'une liqueur active,
L'un d'eux exerceroit une action trop vive;
L'autre seroit mortel, et de nos foibles corps
Ses dormantes vapeurs détruiroient les ressorts.

Le gaz oxigène est le seul fluide aériforme propre à la combustion et à la respiration, et l'air atmosphérique ne partage cette propriété qu'en vertu du gaz oxigène qu'il contient. Si l'on plonge une bougie allumée dans un tube rempli de gaz oxigène, au moment même de l'immersion

elle répand une flamme éclatante dont l'œil a de la peine à soutenir l'activité; mais aussi elle se consume beaucoup plus promptement que dans l'air atmosphérique. Il en seroit de même si nous étions habituellement plongés dans une atmosphère de gaz oxigène; nous vivrions pour ainsi dire trop vite, nos forces vitales seroient bientôt épuisées, et nous perdrions en temps ce que nous gagnerions du côté de la vigueur et de la force. Admirons la sagesse de la nature, qui, dans la formation de l'atmosphère, a tempéré la grande activité du gaz oxigène par la présence d'un gaz méphitique, afin de prolonger convenablement à ses fins la durée de notre existence.

Le gaz oxigène est sans cesse absorbé par les corps en ignition et par les animaux qui respirent. Gardons-nous de concevoir la moindre alarme sur la salubrité de l'atmosphère: la nature est riche en moyens de réparer ses pertes. Les insectes et les plantes, exposés à l'influence des rayons solaires, transpirent du gaz oxigène. L'eau se compose des bases de deux fluides aériformes, dont l'un est le gaz oxigène. Ces bases se séparent dans l'acte de la végétation, et l'oxigène, dissous par le fluide lumineux, s'exhale dans l'atmosphère, pour la dédommager des sacrifices qu'elle ne cesse de faire en faveur des animaux.

L'air d'une salle qui renferme un grand nombre de personnes et beaucoup de bougies allumées, ne tarde pas à perdre sa salubrité. On obvie à cet inconvénient en ménageant adroitement des issues favorables à l'introduction de l'air extérieur. Il porte aux bougies l'aliment nécessaire à la combustion, en même temps qu'il offre aux personnes renfermées dans l'enceinte le moyen de respirer avec facilité. On doit prendre de semblables précautions dans les salles des hôpitaux et dans les chambres des malades. L'air qu'elles contiennent perd bientôt sa pureté, soit par l'absorption du gaz oxigène, soit par la grande quantité des vapeurs méphitiques auxquelles la transpiration abondante

des malades ne cesse de donner naissance. Il faut donc renouveler cette atmosphère pour lui donner le degré de salubrité qui lui convient. Ce n'est pas qu'il faille ouvrir les fenêtres et les portes d'une chambre de malade sans aucune précaution; il est des circonstances où le renouvellement de l'air doit être fait avec beaucoup de ménagement et de réserve : mais il n'en est pas moins vrai qu'on doit le faire, et qu'un grand nombre de personnes ont été les victimes du funeste et antique préjugé, qu'il faut rendre un malade pour ainsi dire inaccessible à l'air extérieur.

L.

(3) Respiré par la plante et par les animaux,
L'air ainsi que le feu circule dans les eaux.

Il seroit très piquant de trouver la respiration au nombre des fonctions communes aux plantes et aux animaux. Malpighi et Grew, médecins et botanistes célèbres du dix-septième siècle, crurent en reconnoître l'organe dans les vaisseaux, filaments, ou tubes contournés en spirales, et doués de ressort, nommés les trachées, dont on doit la découverte à Malpighi. De très habiles physiologistes ont admis l'existence des trachées, et leur emploi dans une sorte de respiration propre aux plantes, et bien différente de la fonction animale indiquée par cette dénomination; d'autres, niant cette destination des trachées, fondés sur ce que l'on aperçoit la sève et non pas l'air dans ces organes, leur ont assigné un autre usage, celui d'aider à la transmission de la sève; d'autres, enfin, ont nié jusqu'à l'existence des trachées. Au reste, les progrès qu'a faits la physiologie végétale dans ces derniers temps, paroissent ne laisser aucun doute sur la respiration des végétaux; elle est rejetée par les savants qui s'occupent de ce genre de recherches.

L'air n'en est pas pour cela moins nécessaire à la végétation. Halles, dans son immortel ouvrage intitulé la Statique

des végétaux, où se trouvent les germes des plus importantes découvertes, a fait voir que l'air est absorbé dans la végétation; des expériences plus récentes sur l'influence de l'air dans la germination de quelques graines, ont prouvé qu'elles ne germoient pas dans le gaz azote, qu'elles germent foiblement dans le gaz oxigène, tandis qu'elles se développent parfaitement dans un mélange de ces deux gaz, tel que l'air atmosphérique. L'absorption de l'air, et principalement du gaz oxigène, par les terres fraîchement remuées, la nécessité des fréquents labourages si on veut obtenir une récolte, ne sont-elles pas des indices que l'air est un des engrais dont les germes ont besoin?

La nature a bien des secrets; il en est que l'opiniâtreté des recherches et la sagacité humaine ne découvriront pas: mais ce qui est fait jusqu'ici ne donne-t-il pas de grandes espérances pour l'avenir? S'il est impossible d'arriver jusqu'aux premières causes physiques, on verra du moins des effets qui s'en rapprocheront de plus en plus; et les effets sont la seule chose qu'il nous soit intéressant de connoître.

(1) L'air, ainsi que le feu, court au sein de la terre:
De la flamme électrique il arme le tonnerre,
Remonte de nos champs aux plaines de l'Éther;
Il roule dans l'espace en une immense mer.

Par la faculté qu'a l'air d'être un corps isolant, il s'oppose aux mouvements de l'électricité produite dans son sein, et au retour de l'équilibre. Les cerfs-volants armés de pointes et promenés dans l'atmosphère, les verges métalliques affilées aussi en pointes et séparées des autres corps par des cordons de soie ou des tiges de verre, et les expériences de Saussure et d'autres ont prouvé qu'il y a continuellement dans l'air de l'électricité surabondante à l'équilibre. Quelle qu'en soit la cause productrice, si active dans les moments d'orage, ce dérangement, et les mouvements électriques qui en sont la suite, deviendroient insensibles, si l'air, par sa

nature, laissoit aux courants électriques une libre circulation, comme font les métaux, les substances animales et végétales vivantes, et les eaux. Dans ces circonstances, les nuages se chargent de l'électricité produite, la rassemblent par grandes masses, et l'équilibre se rétablit par ladécharge de la foudre.

(5) Les œufs de l'animal, et la graine des fruits,
Et leur premier principe, et leurs derniers produits,
Et la vie et la mort, et les feux et les ondes,
Et dans ce grand chaos recompose les mondes.

En examinant la forme de certaines graines, en très grand nombre, on diroit que la nature a voulu confier aux vents la charge de les répandre. Il en est, comme celles de l'orme et de l'érable, qui présentent des voies ouvertes aux chocs des courants d'air; d'autres, cotonneuses et légères, donnent encore plus de prise aux vents : celles du pissenlit, des scorsonères, sous une forme élégante et svelte, semblent destinées à de longs voyages aériens. Un grand nombre d'autres sont si ténues, que, devenant le jouet des vents, elles sont emportées à des distances de plusieurs lieues, pour y germer si le terrain leur est favorable.

Telles sont encore les fonctions de l'air aux époques de la floraison, principalement à l'égard des espèces dont la nature a séparé les sexes, en les déposant, le sexe mâle sur un individu, le sexe femelle sur un autre; ou dans des fleurs différentes, sur le même individu. Dans la Sicile, les paysans cueillent les chatons du pistachier mâle, les disposent à une branche du pistachier femelle, et la fécondation se fait avec l'aide du vent qui transporte le pollen. Mais on n'a besoin de cette ressource que quand le pistachier mâle est très éloigné; le concours seul de l'air suffit à des distances déja considérables : tant la nature est sage dans la disposition de ses lois, et puissante dans l'exécution!

(6) Peut-être, comme l'eau, le feu le rend fluide.

Nous n'avons aucun exemple de la congélation de l'air par le refroidissement; mais l'analogie porte à regarder ce fluide comme formé d'un corps solide et pesant, dissous dans le principe de la chaleur; et on a la même opinion sur tous les gaz.

Une substance gazeuse en effet, quant à son expansion, paroît ne différer de la vapeur de l'eau, que par une moindre facilité à perdre son calorique. La vapeur l'abandonne aux corps plus froids qui la touchent, par le simple contact. Les gaz, au contraire, exigent une action chimique suffisante pour vaincre la combinaison des deux éléments dont ils sont formés, et rendre au calorique sa liberté.

On ne doute pas que la vapeur ne soit de l'eau tenue en dissolution par le calorique; comme l'eau est de la glace dissoute par le même principe. Il suffira donc de continuer la comparaison de la vapeur aux gaz, pour avoir le droit de conclure l'analogie que ceux-ci, et l'air par conséquent, peuvent avoir avec l'eau tenue en liquidité par la cause de la chaleur.

Lorsque la vapeur se forme sur un corps, elle le refroidit; le calorique dont l'eau s'empare produit le volume de la vapeur.

Si on augmente le volume d'une masse d'air, en lui donnant plus de place pour s'étendre, comme cela se fait avec la pompe pneumatique, les corps voisins se refroidissent; l'air, en développant son volume, enlève donc le calorique des autres corps, et il en a besoin, comme l'eau, quand elle se convertit en vapeur.

Si on comprime l'air ou la vapeur, il y a, dans les deux cas, de la chaleur produite par la diminution du volume. Lorsque la compression de l'air est faite avec rapidité, on enflamme l'amadou.

La vapeur est-elle convertie en eau par le refroidisse-

ment, on trouve à la balance tout le poids de l'eau qui avoit fourni la vapeur. Il en est de même de l'air, lorsque par une action chimique sa décomposition s'est opérée; lorsqu'il a perdu son calorique, dans la combustion par exemple, le poids de l'air se retrouve dans le corps brûlé.

Ces analogies sont toutes en faveur de l'opinion qui considère l'air comme étant un corps solide rendu fluide par le calorique.

(7) Lui-même agit sur eux, il dessèche la terre,
Il rouille les métaux, il pénètre la pierre.

L'air a la propriété de dissoudre l'eau, et, toutes choses égales d'ailleurs, sa faculté dissolvante se compose de la pression combinée avec la température. L'air doit donc enlever à la terre son humidité, et la dessécher d'autant plus qu'il est plus chaud, et en même temps plus dense.

A une haute température, presque toutes les substances métalliques ont une forte attraction pour la base de la partie respirable ou oxigénée de l'air. A la température habituelle que nous éprouvons, cette attraction est très petite; elle existe néanmoins, et quoique foible, elle produit un certain effet. Les métaux exposés à l'influence de l'air, et sur-tout de l'air humide, enlèvent donc à ce fluide une partie de son oxigène, et c'est la combinaison des métaux avec une petite quantité d'oxigène, qui produit la rouille.

Tous les corps de la nature jouissent de la porosité, c'est-à-dire qu'ils se composent de parties séparées par des intervalles vides de leur propre substance. Ils sont sans cesse plongés dans le fluide atmosphérique, dont les molécules jouissent d'une grande ténuité, et d'une extrême mobilité; elles s'insinuent avec facilité à travers les pores des corps, et il est visible que c'est exclusivement dans ce sens qu'on peut dire que l'air pénètre la pierre.

(8) Cet élément fluide est aussi transparent.

La transparence de l'air dépend de plusieurs causes : premièrement du nombre de couches que la lumière aura traversées; ensuite de la densité des couches successives, et encore de la pureté de l'atmosphère. Il faut aller sur les grandes montagnes pour jouir du ciel le plus pur et de la plus belle transparence de l'air. M. de Saussure, dans un de ses voyages au Mont-Blanc, rapporte à ce sujet un fait curieux; il faut le laisser parler lui-même :

« La grande pureté et la transparence de l'air, dit-il, qui sont les causes de l'intensité de la couleur bleue du ciel, produisent vers le haut du Mont-Blanc un singulier phénomène; c'est que l'on peut y voir les étoiles en plein jour : mais pour cela, il faut être entièrement à l'ombre, et avoir même au-dessus de sa tête une masse d'ombre d'une épaisseur considérable; sans quoi l'air trop fortement éclairé fait évanouir la foible clarté des étoiles. L'endroit le plus convenable pour faire cette observation le matin, étoit la montée qui conduit à l'épaule du Mont-Blanc. Quelques uns des guides ont assuré avoir vu de là des étoiles : pour moi, je n'y songeai pas, ensorte que je n'ai point été le témoin de ce phénomène; mais l'assertion uniforme des guides ne me laisse aucun doute sur la réalité. »

(9) Par lui nous respirons l'œillet, la marjolaine.

Les plantes odoriférantes exhalent sans cesse des molécules de leur propre substance, et d'une telle ténuité, que le poids des plantes n'en souffre aucune altération sensible. Ces molécules se répandent uniformément dans un grand espace, à la faveur de l'air qui les tient dans l'état de suspension, peut-être même dans l'état de dissolution, et leur sert ainsi de véhicule pour parvenir jusqu'à l'odorat. Cet organe est affecté, ou même sensiblement ébranlé par leur présence, et l'ébranlement se transmet avec rapidité

jusqu'au siège de l'ame, pour faire naître la sensation de l'odeur.

(10) L'air humide, d'Iris compose les couleurs.

L'iris ou l'arc-en-ciel ne paroît que sur un air chargé d'un nuage fondant en pluie. Elle est occasionée par la lumière du soleil, réfractée et réfléchie une ou plusieurs fois dans les petites gouttes dont le nuage est formé. Suivant la position de ces gouttes, les unes envoient à l'œil de l'observateur les rayons rouges de la lumière décomposée, d'autres les rayons oranges ou jaunes, etc., ou violets; de sorte que chaque goutte qui concourt à former l'iris, paroît de la couleur de la lumière qu'elle envoie à l'œil.

A prendre le météore dans toute son étendue, c'est un cercle entier, dont il n'y a de visible que la partie qui est au-dessus de l'horizon. Il ne peut se montrer à nous qui sommes dans l'horizon, lorsque le soleil dépasse une certaine hauteur. Dans les longs jours d'été, on ne voit point d'arc-en-ciel entre neuf heures du matin et trois heures du soir. Dans l'hiver on peut en voir à toutes les heures, lorsque le soleil est sur l'horizon, et que les autres circonstances sont favorables.

La lumière de la lune produit aussi des iris, plus foibles que celles du soleil, mais subordonnées aux mêmes lois.

(11) L'air par ses doux reflets forme le crépuscule;
Par lui l'aurore avance, et le soir se recule.

L'air réfléchit en partie la lumière du soleil, qui tombe directement sur lui; il renvoie de même celle qui a été réfléchie par les corps, et par-là concourt à les éclairer, les rend utiles les uns aux autres sous le rapport de la lumière.

La couleur bleue du ciel est un effet de réflexion de la lumière par l'air. Ce fluide réfléchit plus particulièrement la lumière bleue; ainsi l'air est bleu, suivant le langage ordinaire. Aussi les ombres paroissent-elles bleues, lors

qu'on les examine attentivement. Il suffit, pour vérifier ce phénomène, de recevoir l'ombre d'un corps sur une feuille de papier blanc, mais il ne faut pas que le corps réfléchisse lui même une lumière blanche trop forte.

Lorsque le soleil est plongé sous l'horizon, son abaissement n'excédant pas dix-huit degrés, la lumière qui frappe les hautes régions de l'atmosphère, est réfléchie en partie vers la surface de la terre: voilà le crépuscule et l'aurore, qui ont d'autant moins d'éclat que le soleil est plus éloigné de l'horizon.

Le crépuscule, à Paris, dans nos beaux jours, se fait sentir encore après dix heures du soir. Il se laisseroit apercevoir beaucoup plus près de minuit, si l'atmosphère étoit pure.

A Stockholm, où le soleil à minuit, le jour du solstice d'été, n'est qu'à sept degrés au-dessous de l'horizon, le crépuscule ressemble au jour affoibli.

Enfin, sous les pôles, le crépuscule et l'aurore, qui n'ont lieu, l'un et l'autre, qu'une fois dans l'année, durent chacun plus de six semaines, à six mois de distance entre eux.

M. de Saussure a remarqué une augmentation considérable dans la durée du crépuscule sur les hautes montagnes. Sur le col du Géant, à une élévation de dix-sept cent soixante toises, le crépuscule étoit sensible à minuit, quoique le soleil fût à plus de vingt-trois degrés au-dessous de l'horizon.

Si la terre manquoit de son atmosphère, la nuit close arriveroit au coucher du soleil, et dureroit jusqu'au lever.

(12) Delà ces jets brillants, ces vapeurs colorées
Dont se peignent du ciel les voûtes azurées.

Parmi les brillants météores dont l'atmosphère est le théâtre, l'arc-en-ciel est celui où la nature étale plus de richesse et de magnificence. La grande variété des couleurs, leur situation respective, la forme constante et invariable des bandes colorées, l'éclat radieux du soleil, dans un temps

où le nuage humide qui se précipite semble devoir intercepter ses rayons; tout, ce semble, concourt à augmenter la splendeur du phénomène, à exciter l'admiration dans l'ame de la multitude, et à piquer l'inquiète curiosité du philosophe.

Depuis Aristote jusqu'au seizième siècle, l'arc-en-ciel a fait le désespoir des physiciens: ils étoient réduits à dire avec le chef de l'école péripatéticienne, ou avec ses prolixes commentateurs, qu'il avoit exclusivement pour cause la réflexion des rayons solaires, produite dans un certain ordre par des molécules aqueuses dispersées dans l'atmosphère. Il suffisoit, pour détruire cette explication, de remarquer qu'un rayon solaire non coloré reste toujours sans couleur, quoiqu'on lui fasse éprouver toutes les réflexions imaginables; et c'est peut-être ce qui fit soupçonner à Fletcher de Breslau l'influence de la réfraction sur la production du phénomène.

Ce physicien publia en 1571 un ouvrage dans lequel il tâcha d'expliquer l'arc-en-ciel par une double réfraction et une réflexion; mais il se trompa grossièrement en imaginant que le rayon solaire, pénétrant une goutte de pluie, en sort après avoir éprouvé une double réfraction, et rencontre sur sa route une autre goutte qui le réfléchit aux yeux du spectateur.

C'est à *Antonio de Dominis* qu'est dû l'honneur d'avoir ébauché le premier l'explication du phénomène qui nous occupe. Il imagina de faire entrer le rayon solaire par la partie supérieure de la goutte, de le faire réfléchir contre la partie postérieure, et enfin de le faire sortir par la partie inférieure pour se rendre à l'œil du spectateur, de sorte que le rayon éprouvoit une réflexion précédée et suivie d'une réfraction. Les rayons rouges étoient, suivant ce physicien, ceux qui, en sortant, étoient les plus voisins de la partie postérieure de la goutte, parceque, traversant moins d'eau, ils conservoient le plus de force. Les rayons

verts et bleus étoient ceux qui sortoient plus loin de ce fond. Les autres couleurs dépendoient du mélange des trois premières.

Antonio de Dominis observe ensuite que tous les rayons qui forment une même couleur sortent d'un endroit semblablement situé dans les gouttes aqueuses, pour faire des angles égaux avec l'axe mené du soleil par l'œil du spectateur. Les bandes colorées doivent donc paroître circulaires. Les rayons rouges sortant de la partie la plus voisine du fond de la goutte, font évidemment un plus grand angle avec l'axe : ils doivent donc paroître plus élevés, et la bande colorée en rouge doit être l'extérieure. Après la bande rouge, viennent la verte, la bleue, etc. *Antonio de Dominis* appelle à l'appui de son explication le témoignage de l'expérience. Une boule mince de verre pleine d'eau, qu'on expose aux rayons solaires, présente les couleurs de l'iris, et dans le même ordre, à mesure qu'on l'élève ou qu'on l'abaisse.

Antonio de Dominis n'est point aussi heureux dans l'explication qu'il donne de la formation de l'arc-en-ciel extérieur. Il la fait dépendre, comme celle de l'arc-en-ciel intérieur, d'une seule réflexion du rayon solaire contre le fond de la goutte, précédée et suivie d'une réfraction. Il prétend seulement que les rayons qui forment la seconde iris sont réfléchis par des parties plus voisines du fond de la goutte que ceux qui forment le rouge dans la première, et il paroît qu'il fait venir les uns de la partie supérieure du disque solaire, et les autres de sa partie inférieure. La séparation bien distincte des deux iris, et l'ordre opposé dans la série des couleurs qu'elles présentent, ces deux circonstances qui, toujours accompagnent le phénomène, sont visiblement l'écueil de cette explication.

Personne avant *Descartes* n'avoit soupçonné la double réflexion de la seconde iris, et en cela il a contribué à compléter l'explication du phénomène ; mais, il faut l'avouer,

cette explication n'a véritablement atteint sa limite de perfection qu'à l'époque où Newton a démontré la différente réfrangibilité des rayons élémentaires qui composent le fluide lumineux, et appliqué au résultat obtenu par ses prédécesseurs, la véritable théorie des couleurs.

L.

(13) Et l'air intérieur, par un contraire effort,
De sa force élastique oppose le ressort.

Le poids d'une colonne d'air qui a pour base la surface d'un mètre carré, est égal à celui d'une colonne de mercure de même base et de soixante-seize centimètres (vingt-huit pouces), de hauteur, ou à celui d'une colonne d'eau de même base, de dix mètres et demi (trente-deux pieds) de hauteur; mais une telle colonne péseroit dix mille cinq cents kilogrammes, ou vingt-un milliers de l'ancien poids.

Supposons maintenant que la surface d'un homme moyen soit d'un mètre carré et demi, ce qui n'est pas éloigné de la vérité, cet homme portera, répartie sur tous les points de sa surface, une charge d'environ trente-un milliers de livres.

Les grandes cavités du corps, telles que la poitrine, et celles des intestins, seront pressées de dehors en dedans, chacune par un poids de cinq à six milliers, et s'aplatiront, s'il ne se trouve pas au-dedans une force capable de soutenir un poids aussi grand. Mais cette force existe dans l'air intérieur dont le ressort tendu par le même poids, repousse du dedans au dehors avec une égale énergie, et fait équilibre au poids de la colonne d'air.

(14) Le poids de l'air agit sur la nature entière,
En solide pesant s'unit à la matière.

Tous les corps en brûlant diminuent la masse de l'air et augmentent de poids. Le phosphore, le charbon, les gaz inflammables, les métaux, enfin, tous les combustibles dé-

composent le gaz oxigène et se combinent à sa partie pesante. Ici, comme dans les vers précédents, l'expression poétique est aussi exacte que celle des physiciens. Le calorique, dont le poids ne peut pas être apprécié dans l'état actuel de nos connoissances, est mis en liberté, et le combustible retient la base, l'oxigène, et pèse avec lui.

L'illustre Lavoisier, inventeur de ces vérités, les a mises au jour par une foule d'expériences, qui servent aujourd'hui de base aux théories chimiques.

(15) Des beaux jours, de l'orage exact indicateur,
Le mercure captif ressent sa pesanteur.

Les physiciens considèrent l'air, quant à son poids, sous deux aspects: ou bien ils en pèsent un volume connu et déterminé, ou bien ils pèsent la colonne entière depuis le lieu de l'observation, jusqu'aux dernières couches supérieures.

Ils pèsent un volume d'air à la balance, comme un autre fluide, en cherchant d'abord le poids du vase vide, et pesant ensuite le même vase rempli d'air.

Quant à la colonne entière, on la met en équilibre avec une colonne de mercure contenue dans un tube de verre fermé, dont on a chassé l'air avec soin. Le baromètre répète continuellement cette expérience (Voyez la note 13). Cet instrument est donc réellement une balance où le poids de la colonne d'air est donné par celui de la colonne de mercure. Mais on reconnut bientôt des variations dans la hauteur du baromètre. On le vit descendre aux approches de la pluie et des tempêtes, et remonter lorsque les dispositions de l'atmosphère tournoient au beau temps. Il devint par ces observations un indicateur de ce genre de modification de l'atmosphère.

Cette même hauteur diminue aussi, lorsqu'on va de la plaine sur les montagnes. Une étude suivie de la marche du baromètre dans ces circonstances, mit les physiciens

à portée de s'en servir pour mesurer la hauteur des montagnes.

(16) L'air élève à son gré les eaux obéissantes;
Du tronc dans les rameaux conduit le suc des plantes.

Ces vers doivent être rapportés à l'opinion des physiologistes, qui attribuent aux trachées mises en jeu par l'air, la faculté d'aider au mouvement de la sève. Dans une note précédente, nous avons vu que la présence de l'air dans ces vaisseaux, n'est pas même constatée; mais un poëte a le droit de prendre parti pour ou contre, dans une cause encore douteuse.

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Le poëte, d'ailleurs, n'exclut point l'action des vaisseaux capillaires, ni cette force qui étant un résultat inconnu, ou une des causes de la vie, se fait soupçonner dans la succion exercée par les racines et par les feuilles, comme on croit qu'elle agit par les vaisseaux lactés dans l'absorption du chyle.

(17) Qui de sa gravité nous enseigna la loi?
C'est toi, Toricelli; divin Pascal, c'est toi

Il paroît certain que Galilée soupçonna le premier, que le poids de l'air étoit la cause de l'ascension de l'eau dans les pompes. Jusqu'alors on avoit attribué ce phénomène à l'horreur du vide. Mais Galilée avoit eu l'occasion d'observer que la hauteur de l'eau n'excédoit jamais une certaine limite. Il avoit reconnu le poids de l'air long-temps auparavant, fait des expériences pour s'en assurer, discuté profondément ces expériences; enfin, assigné un rapport entre le poids d'un volume d'eau et celui du même volume d'air. Il étoit donc presqu'impossible à un si bon esprit, qui avoit si familiers les effets et les lois de l'équilibre, et particuliè-

rement de l'équilibre des fluides, de ne pas reconnoître dans la hauteur constante de la colonne d'eau, un contrepoids qui équilibroit le poids de l'air extérieur au corps de pompe. La mort qui le surprit dans ces circonstances, ne lui permit pas de donner à ses idées le développement dont elles avoient besoin. Ainsi la gloire de la découverte appartient à son disciple Toricelli.

Quand nous n'aurions pas continuellement sous les yeux, dans nos appartements et dans les cabinets de physique, le baromètre, qui est une répétition de l'expérience de Toricelli, il seroit encore utile d'exposer par quel ingénieux et simple procédé, cet excellent physicien trouva quel étoit le poids d'une colonne d'air.

Il prit un tube de verre, pareil à celui d'un baromètre avec cuvette, fermé par une de ses extrémités, ouvert par l'autre. Il le remplit de mercure, ferma avec le doigt l'extrémité ouverte, renversa le tube ainsi bouché, le plongea en petite partie dans un vase qui contenoit du mercure, et retirant le doigt, laissa à la colonne de métal la liberté de descendre dans le vase et de se mettre au niveau du mercure extérieur. Elle se soutint, au contraire, à la hauteur de vingt-huit pouces environ, comme on la voit dans le tube d'un baromètre. Cette différence entre les deux niveaux, donnoit une colonne de mercure, dont le poids contrebalançoit celui d'une colonne d'air de même diamètre, et dont l'élévation s'étendoit jusqu'aux confins supérieurs de l'atmosphère.

Une telle expérience ne tarda pas à se répandre en Europe. Le fait ne pouvant pas être contesté, la causse essuya de nombreuses contradictions. Il étoit dur pour des hommes qui faisoient profession de savoir, et qui en avoient la réputation, d'avouer qu'ils s'étoient jusque-là contentés de mots sans aucun sens, et de laisser passer sans réplique une chose qui dévoiloit la foiblesse de leur esprit et la légèreté de leur jugement. Ils eurent dans le génie de Pascal un an-

tagoniste plus puissant, et la vérité trouva dans lui son plus ingénieux et son plus zélé défenseur.

Bientôt on fut contraint, l'expérience ayant parlé, de convenir que le poids de la colonne élevée dans le tube, étoit constamment le même, soit qu'on employât le mercure, l'eau ou toute autre liqueur; qu'il étoit égal au poids d'une colonne de vingt-huit pouces de mercure.

Un dernier trait de lumière à jeter sur cette découverte, étoit de répéter l'expérience de Toricelli, au pied et sur le sommet de quelque grande montagne. La pensée en vint à Pascal, et il engagea Perrier, son beau-frère, à la répéter sur le Puy-de-Dôme. A mesure que Perrier s'élevoit sur la montagne, la colonne de mercure s'abaissoit dans le tube. Au sommet, elle étoit de plus de trois pouces moins longue qu'à la station d'en bas. La diminution de la colonne de mercure marchoit d'accord avec celle de la colonne d'air; le poids de l'une s'affoiblissoit par la même cause que le poids de l'autre; pouvoit-il encore rester quelque doute sur la cause générale du phénomène?

Quel sera désormais le voyageur, savant ou littérateur (et la contrée du Puy-de-Dôme les appelle également pour admirer ses beaux sites, ou étudier ses monts et son sol ravagés par de nombreux volcans, à des époques que les nôtres semblent ne pas comprendre), quel voyageur, dis-je, ne s'arrêtera pas devant le Puy-de-Dôme; n'y prononcera pas le nom de Pascal; ne se rappellera pas la courte durée de sa vie et ses grands travaux; ne récitera pas l'hymne touchant consacré à sa mémoire par le poëte des jardins, des champs, de la nature; enfin, ne regrettera pas, avec le poëte, qu'aucun monument n'apprenne à la postérité le lieu d'une si brillante découverte, le nom de son auteur, et qu'elle a reçu sa récompense? Mais l'honneur d'être utile suffit au philosophe, et cette gloire est plus durable que les monuments.

(18) . . . . . Ici Pascal, dans son audace,
Des colonnes de l'air osa peser la masse;
Mais hélas! de cet air ignoré si long-temps,
L'illustre infortuné jouira peu d'instants;
La mort l'enlève au monde au printemps de son âge.

Blaise Pascal, né à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, mourut à Paris, le 19 août 1662. Le nombre de ses années fut bien limité; mais les choses qu'il a faites ont rendu son nom immortel. Son génie précoce découvrit un grand nombre de propositions de géométrie, avant l'âge de quinze ans, à une époque où son père lui avoit ôté la lecture des éléments de cette science. A vingt-quatre ans, il avoit avancé les sciences mathématiques par plusieurs découvertes, composé un ouvrage remarquable sur une des parties de cette science, et fondé par des expériences profondément conçues, la théorie de l'atmosphère sur les lois de l'hydrostatique.

Enfin, un dernier ouvrage qui n'a pas moins servi à sa gloire, ce sont les *Lettres provinciales*, alors chef-d'œuvre nouveau dans la langue française, et dignes encore aujourd'hui de servir de modèle.

(19) A Misène autrefois toute une armée en deuil
Offrit en gémissant l'hommage d'un cercueil.

On trouve encore au royaume de Naples un promontoire qui porte le nom de Misène (*capo di Miseno*).

Denis d'Halicarnasse dans ses antiquités romaines, donne l'origine de cette dénomination. Les Troyens, dit-il, entrèrent dans un port du pays des Osques, qu'ils appelèrent Misène, du nom d'un des leurs qu'ils y perdirent.

Virgile, attentif à saisir tout ce qui peut couper agréablement son récit, a consacré cette tradition, en décrivant avec des détails et une précision qui n'appartiennent qu'à lui, la triste cérémonie des funérailles, ou plutôt l'apothéose de Misène. Il finit par ces vers,

At pius Æneas ingenti mole sepulchrum

Inponit, suaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte sub aerio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per sæcula nomen.

que Delille a traduits :

Énée à cet honneur en joint un plus durable,
Sur un mont il élève un trophée honorable,
Y place de sa main la lance et le clairon;
Et ces bords, ô Misène! ont conservé ton nom.

Virgile place le cap de Misène près de la ville de Cumes, c'est-à-dire fort près de Naples; quant au pays des Osques, *Osci*, ou *Opsci*, on croit qu'il étoit situé entre le Latium et l'extrémité inférieure de l'Italie, ce qui est d'accord avec la position du promontoire de Misène.

La peuplade des Osques avoit cessé d'exister sous ce nom, long-temps avant Strabon qui en parle. On les connoissoit alors seulement par le souvenir de leurs mœurs dissolues, et par *certaines farces ordurières* qu'on leur attribuoit, et qui étoient encore jouées à Rome du temps d'Horace. Tibère en défendit la représentation par un décret du sénat. Quelle opinion devons-nous avoir d'un peuple, dont les pièces de théâtre ont été, par respect pour les mœurs, condamnées sous le règne de Tibère et par Tibère?

(20) C'est peu : des corps tombants à qui l'air fait passage,
Sa fluide épaisseur ralentit le voyage.
Ainsi qu'en pesanteur, en vitesse inégaux,
Tous d'un cours différent ils traversent ses flots;
Mais tous, d'un mouvement également rapide,
Lorsque l'air est absent, retombent dans le vide:
Et le métal pesant, et la plume sans poids,
Au terme du voyage arrivent à-la-fois.

Les vitesses des corps tombant librement sur la surface de la terre, sont proportionnelles aux masses. Cette erreur a pris naissance dans l'école d'Aristote, qui regardoit cette opinion comme un des points fondamentaux de sa doctrine.

L'ignorance et le fanatisme philosophique ont ensuite beaucoup contribué à la répandre et à prolonger jusqu'au dix-septième siècle la durée de son existence. C'est à Galilée qu'est dû l'honneur d'avoir travaillé avec succès à la détruire. Il laissa tomber du haut de la coupole d'une église de Pise, des corps de masse extrêmement inégale, mais dont les matières différoient peu en densité : il n'y eut presque pas de différence dans le temps de leurs chutes. A cette expérience, déja décisive contre le prétendu axiome de la secte péripatéticienne, Galilée en joignit plusieurs autres, parmi lesquelles je distingue celle de deux pendules de même longueur, qui, quoique chargés de poids dans le rapport de un à dix, ne laissent pas de faire leurs vibrations à-peu-près dans le même temps.

Galilée confirma, par un raisonnement bien simple, le résultat de ses expériences. Qu'on laisse tomber, disoit-il, d'un côté une once de plomb, et de l'autre dix onces de même matière séparées et simplement posées l'une sur l'autre; il est visible que les vitesses seront égales des deux côtés; mais ces dix onces de plomb ne faisant que se toucher, ou formant une seule masse, ne peuvent tomber avec des vitesses différentes, car on ne peut concevoir que la cohésion de ces dix onces réunies les unes aux autres, puisse, en aucune manière, accélérer leur mouvement, puisque de leur nature elles vont toutes avec la même vitesse, et que, conséquemment, les supérieures n'exercent aucune pression sur les inférieures, ni ne sont entraînées par elles. Ainsi, vouloir que dix onces de plomb tombent plus vite qu'une seule, c'est comme si l'on vouloit que dix hommes, ayant la même aptitude à courir, aillent plus vite courant ensemble, que n'iroit chacun d'eux séparément. Il est donc vrai que tous les corps doivent tomber dans le vide avec la même vitesse, comme le démontre l'expérience faite dans la machine pneumatique.

Il n'en est pas de même si les corps tombent dans le

fluide atmosphérique ou dans un milieu quelconque qui résiste. Pour rendre cette vérité sensible, supposons qu'on abandonne à l'impulsion de la pesanteur deux globes de même diamètre, et dont les poids ou les masses sont dans le rapport de dix à cent : la vitesse initiale est visiblement la même; et conséquemment les forces qui animent les corps au commencement de la chute sont dans le rapport de dix à cent. D'ailleurs la résistance que l'air oppose à leur mouvement est visiblement la même d'après les lois de la résistance des fluides. Donc si nous supposons que la résistance de l'air est telle qu'elle fasse perdre à chacun de ces corps une force comme cinq dans le premier instant, le corps qui avoit une force comme dix ne conservera au second instant qu'une force comme cinq, tandis que celui qui avoit une force comme cent conservera une force comme quatre-vingt-quinze. Le premier corps aura donc perdu la moitié de sa force, lorsque l'autre n'aura perdu que la vingtième partie de la sienne. Si dans le second instant l'air oppose la même résistance, c'est-à-dire qu'il détruise dans les corps qui nous occupent une force comme cinq, le premier aura perdu toute sa force à la fin du second instant, tandis que le second conservera encore les dix-huit vingtièmes de la sienne. Ces deux corps livrés à eux-mêmes dans le fluide atmosphérique ne peuvent donc se précipiter vers la terre avec la même vitesse, puisque la résistance que l'air oppose à leur mouvement est respectivement plus grande pour celui qui a moins de masse. Ne soyons donc point surpris qu'une plume et une pierre tombent avec des vitesses différentes dans l'air, et avec la même vitesse dans le vide.

L.

(21) De l'élasticité l'impulsion puissante
Ne distingue pas moins l'élément que je chante;
Son ressort captivé, tout-à-coup détendu,
Regagne en un instant autant qu'il a perdu.

La pesanteur ne caractérise pas le fluide atmosphérique.

Cette propriété est commune aux fluides incompressibles. Ce qui le distingue, c'est son élasticité, c'est-à-dire la faculté qu'il a d'être composé de molécules qui se laissant réduire à de moindres dimensions, par une force quelconque, tendent à surmonter cette pression et à r'acquérir leur première étendue, en agissant contre les corps qui les compriment.

Nous sommes sans cesse plongés dans des couches atmosphériques comprimées par le poids de l'atmosphère. En vertu de son élasticité, chaque molécule de cet air tend à se rétablir avec une force égale à la force comprimante : de là vient qu'une seule bulle de cet air, mise dans le récipient vide de la machine pneumatique, se dilate au point d'occuper toute la capacité du récipient ; de là vient que la pression de l'atmosphère n'agit point directement sur les corps ; elle met en jeu l'élasticité des molécules fluides qui les environnent ; et c'est cette élasticité, toujours égale à la pression, qui produit immédiatement le phénomène d'ascension de l'eau dans les pompes, du mercure dans le tube de Toricelli, etc.

On peut augmenter le ressort de l'air au point de lui faire produire des phénomènes étonnants. On le condense tellement dans la fontaine de compression, qu'il fait jaillir l'eau sur laquelle il exerce sa force élastique, à la hauteur de trente pieds.

Le ressort de l'air est employé comme moteur dans le fusil à vent. Lorsqu'après la compression on lui rend sa liberté, il s'échappe avec violence et donne à la balle qu'il rencontre sur sa route une impulsion à-peu-près aussi forte que si elle étoit poussée par la poudre dont on charge un fusil ordinaire.

Les fusils à vent sont sans doute plus curieux qu'utiles. La difficulté de les construire, et sur-tout de les entretenir long-temps en bon état, les rend nécessairement beaucoup plus chers et d'un service moins commode et moins sûr que les fusils ordinaires.

Le bruit que fait le fusil à vent, quand on le tire, est incomparablement plus foible que celui d'une arme à feu, parceque ni la balle, ni l'air qui la pousse ne frappent jamais l'air extérieur avec autant de force que le fait une charge de poudre enflammée.

L.

(22) Par lui, sans le secours des feux et de la poudre,
Du cylindre muet l'air fait voler la foudre.

L'instrument qui sert à cet usage est le fusil à vent. Sa forme, en effet, ressemble assez, à l'extérieur, aux fusils ordinaires. La crosse de cette arme est creuse, fermée par une soupape à l'endroit où l'on visse le canon, et où l'on place la balle après avoir chargé. Le chargement consiste à faire entrer de force, avec une petite pompe, beaucoup d'air dans la crosse. Par un mécanisme particulier, on ouvre ensuite la soupape, une portion d'air sort avec violence, frappe la balle par la détente de son ressort, et la porte souvent à soixante pas, où elle peut encore percer une planche assez épaisse. Comme la soupape se referme presqu'instantanément, on peut tirer ainsi jusqu'à dix ou douze coups sans recharger.

(23) Quand la nature et l'art leur laissent un cours libre,
L'air est ainsi que l'onde ami de l'équilibre.
Est-il rompu? soudain, des nuages errants
Les flottantes vapeurs s'épanchent en torrents.

Les fluides pressent, suivant toutes sortes de directions, avec une force égale à celle qui les comprime; et en cela ils diffèrent des corps solides qui pressent exclusivement dans le sens de la pesanteur. Cette propriété caractéristique des fluides prend probablement naissance dans la forme sphérique qu'affectent toujours leurs molécules intégrantes. Cette forme leur donne une extrême mobilité, qui les fait céder à la plus légère pression, et qui isole en quelque sorte l'action de chaque molécule : de là vient que l'équilibre

ne s'établit entre les molécules, dont une masse fluide et homogène se compose, que lorsque sa surface supérieure est parallèle à l'horizon. Tous les fluides tendent toujours à se mettre en équilibre; mais cet équilibre n'atteint jamais sa limite de perfection; il est sans cesse renaissant et sans cesse rompu dans la nature. Le fluide atmosphérique éprouve plus que tout autre ces rapides variations.

L.

(24) Souvent aussi, d'Éole enfant audacieux,
Du pied rasant la terre, et le front dans les cieux,
Le terrible ouragan mugit, part et s'élance;
La ruine le suit et l'effroi le devance.

Lorsque l'air est animé d'un mouvement très rapide, le plus souvent circulaire, on lui donne le nom d'*ouragan*.

On en distingue de plusieurs sortes : le *prester*, l'*ecnephis*, l'*exhydria*, et le *typho*.

Le *prester* est un vent impétueux qui lance des éclairs. Des observations exactes et multipliées ne laissent aucun doute sur l'existence de cette espèce d'ouragan.

L'*ecnephis* est un vent violent qui paroît s'élancer d'un nuage et qui accompagne presque toujours le *prester*. Ce vent se fait fréquemment sentir dans la mer d'Éthiopie, principalement vers le cap de Bonne-Espérance. Les marins le connoissent sous le nom de *travane*.

L'*exhydria* est un vent qui sort avec violence d'un nuage, et qui est accompagné d'une pluie abondante.

Enfin le *typho* est un vent impétueux qui tonne avec rapidité, suivant toutes sortes de directions; il souffle fréquemment de haut en bas. Les Turcs le connoissent sous le nom d'*oliphant;* les Indiens, sous celui d'*orancan*. Les mers orientales, et particulièrement celles qui sont situées au voisinage de Siam et de la Chine, sont fréquemment le théâtre de cette espèce d'*ouragan;* ce qui augmente dans ces contrées les dangers de la navigation.

Voici des détails tirés de l'histoire générale et particulière des voyages, qui me paroissent pouvoir intéresser quelques lecteurs.

« Les premiers navigateurs qui ont approché du cap de Bonne-Espérance ignoroient les effets de ces nuages funestes qui semblent se former tranquillement, et qui, tout d'un coup, lancent la tempête. Près de la côte de Guinée, il se fait quelquefois trois ou quatre de ces orages en un jour; ils sont causés et annoncés par de petits nuages noirs; le reste du ciel est ordinairement fort serein et la mer tranquille. C'est principalement aux mois d'avril, de mai, et de juin, qu'on éprouve les tempêtes sur la mer de Guinée.

« Il y a d'autres espèces de tempêtes, qu'on appelle proprement des ouragans, qui sont encore plus violentes que celles-ci, et dans lesquelles les vents semblent venir de tous côtés.

« Lorsque les vents contraires arrivent à-la-fois dans le même endroit, comme à un centre, ils produisent les tourbillons; mais lorsque les vents trouvent en opposition d'autres vents qui de loin contre-balancent leur action, alors ils tournent autour d'un grand espace, dans lequel il règne un calme perpétuel. Ces endroits de la mer sont marqués sur le globe de *Senex*, aussi bien que les directions des différents vents qui règnent ordinairement sur toutes les mers. »

L.

(25) C'est toi que j'en atteste, ô malheureux Cambyse!
Rapide conquérant de l'Égypte soumise.

M. Darwin, dans son poëme sur les amours des plantes, a le premier raconté cette destruction de l'armée de Cambyse; mais cet événement appartenant à l'histoire, appartient au poëte qui a le mieux su l'employer, en peignant avec plus d'énergie et de variété le désordre, le tumulte, et la confusion de cette effroyable scène, en nous faisant passer

rapidement de la crainte à l'espoir et de l'espoir à la crainte, en marquant d'une manière plus sensible la progression de terreur et de pitié, qui, dans le récit de ce désastre, doit conduire le lecteur à l'épouvantable catastrophe d'une armée entière ensevelie dans une mer de sable; sur-tout en donnant à cette description une place plus convenable, car les traits qui doivent la composer, conviennent mieux à la peinture des révolutions orageuses de l'air, qu'à celle de la végétation et de l'amour des plantes.

(*Note de l'auteur.*)

(26) Mais comment expliquer tous ces grands mouvements,
Ces révolutions de l'empire des vents?

Des causes sans nombre peuvent déterminer une rupture d'équilibre dans les colonnes fluides dont l'atmosphère se compose; quelquefois elles agissent isolées; dans d'autres circonstances elles se combinent pour donner naissance à cette grande variété de vents qui se succèdent avec tant de rapidité dans les régions atmosphériques.

1° L'attraction du soleil et de la lune ne peut atteindre l'Océan sans avoir traversé l'atmosphère qui doit en ressentir l'influence, être soumise à des mouvements semblables à ceux de la mer, et éprouver des oscillations qui, quoique légères en elles-mêmes, peuvent s'accroître très sensiblement par l'influence des circonstances locales. L'attraction du soleil et de la lune doit donc être regardée comme une des causes qui concourent à produire les vents dont l'atmosphère est le théâtre.

2° Le fluide électrique passe sans cesse de l'atmosphère à la terre et de la terre à l'atmosphère, et ce passage ne peut visiblement s'effectuer sans déterminer une rupture d'équilibre dans les colonnes atmosphériques.

3° L'air se charge et se décharge alternativement d'une immense quantité de vapeurs qui doivent produire sur sa pesanteur spécifique d'étonnantes variations.

4° La chaleur et le froid doivent avoir une grande influence sur la fluidité et le ressort de l'air.

5° Le mouvement de rotation de la terre produit des changements très sensibles dans la vitesse relative de ses molécules.

Ces grandes considérations doivent sans doute nous éclairer sur l'étonnante variété des oscillations de l'atmosphère. Mais en même temps elles doivent faire sentir qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de soumettre à une loi invariable tous les mouvements de l'atmosphère.

Les vents qui soufflent constamment d'orient en occident, et qu'on nomme vents alizés, sont les seuls dont l'existence me paroisse liée à une cause unique qu'il est facile de déterminer. Car il est visible que la chaleur du soleil, que je suppose pour plus de simplicité dans le plan de l'équateur, raréfie les colonnes atmosphériques et les élève au-dessus de leur niveau ; d'où il résulte qu'elles doivent retomber par leur poids, et se porter vers les pôles dans la partie supérieure de l'atmosphère ; mais dans le même temps il doit survenir dans la partie inférieure un nouvel air frais qui, arrivant des climats situés vers les pôles, remplace celui qui a été raréfié à l'équateur. Il se forme donc deux courants d'air opposés, l'un dans la partie inférieure et l'autre dans la partie supérieure de l'atmosphère ; mais la vitesse réelle de l'air, due au mouvement de rotation de la terre, est d'autant plus petite qu'il est plus près du pôle ; d'où il suit qu'en s'avançant vers l'équateur, il doit tourner avec plus de lenteur que les parties correspondantes de la terre. Les corps situés à la surface de la terre doivent donc le choquer en vertu de l'excès de leur vitesse, et en éprouver par sa réaction une résistance opposée à leur mouvement de rotation ; et conséquemment pour l'observateur qui se croit en repos, l'air doit paroître souffler dans un sens directement contraire à celui de la rotation de la terre, c'est-à-dire d'orient en occident.

L.

(27) Parmi les vents divers, despote peu durable,
L'un exerce un moment son règne variable,
S'empare en souverain de l'empire de l'air;
Il part comme la foudre, il meurt comme l'éclair;
Et calmant tout-à-coup ses fougues passagères,
Dans les airs à leur tour laissé régner ses frères.

Les vents se divisent en généraux ou constants, en périodiques ou réglés, et en variables.

Les vents généraux ou *constants* soufflent toujours du même côté. Tels sont les *vents alizés* qui se font remarquer entre les deux tropiques, et soufflent d'orient en occident. Cette direction des vents *alizés* souffre néanmoins de légères variations suivant les différentes déclinaisons du soleil: elle se tient ordinairement entre le nord-est et le sud-est. Ces vents appartiennent à l'Océan.

Les vents périodiques ou *réglés* soufflent périodiquement d'un point de l'horizon dans un certain temps, et d'un autre point dans un autre temps; tels sont les *moussons* qui soufflent du sud-est, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, et du nord-ouest depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, entre la côte de Zanguebar et l'île de Madagascar; tels sont aussi les vents de terre et de mer qui soufflent le matin de la mer à la terre, et le soir de la terre à la mer.

Les vents inconstants ou *variables* soufflent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; ils ne sont soumis à aucune loi par rapport aux lieux, ni par rapport aux temps. Leur direction, leur durée, et la vitesse qui les anime éprouvent de grandes et fréquentes variations. Tels sont les vents qui se font sentir dans l'intérieur des terres, et sur mer hors des tropiques.

(28) Le vaisseau que battoit la tempête orageuse
A laissé loin de lui le brûlant équateur;
Heureux! il trouve enfin ce vent consolateur.

Ceux qui vont aux Indes orientales traversent d'abord

toute la zone torride et s'avancent vers le sud, plus de dix degrés au-delà, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où la navigation est souvent orageuse. Mais lorsque, retournant vers le tropique méridional, ils ont dépassé l'île de Madagascar, ils trouvent enfin le vent alizé et des mers plus sûres. Ce vent vient toute l'année du sud-est.

Dans le même Océan, plus près des côtes, régnent les moussons, du sud-ouest et du côté opposé, alternativement pendant six mois de suite. Ces vents périodiques, souvent impétueux, sont fréquemment accompagnés d'orages.

(29) O charme de l'oreille! aimable Polymnie!
C'est lui qui, secondant ta céleste harmonie,
Au gré du souffle humain, de l'archet et des doigts,
En accents modulés fait résonner le bois;
Par lui l'airain bruyant, la corde frémissante,
Du mobile clavier la touche obéissante,
Parlent tantôt ensemble et tantôt tour-à-tour;
Il fait siffler le fifre et gronder le tambour,
Anime le clairon, inspire la musette,
Fait soupirer la flûte, éclater la trompette.

Pour apprécier l'influence qu'a l'air sur la production des phénomènes dont Delille offre ici l'élégante description, il importe de remarquer que le son consiste dans un mouvement vibratoire excité dans les plus petites molécules des corps qui jouissent de l'élasticité. Quand ces molécules ont reçu un mouvement de vibration, elles sont portées successivement en avant et en arrière; lorsqu'elles vont en avant, elles pressent nécessairement les molécules d'air qui leur sont contiguës, leur impriment un mouvement en avant dans la même direction que le leur, et conséquemment les condensent. Mais quand les parties du corps sonore retournent en arrière, les parties d'air qui avoient été condensées se rétablissent en vertu de leur élasticité et se dilatent; d'où il résulte que les molécules d'air contiguës acquièrent un mouvement de vibration semblable à celui du corps so-

nore. Ces molécules d'air contiguës impriment un pareil mouvement à leurs voisines, et ainsi de suite, de manière que le mouvement vibratoire des molécules du corps sonore se propage par les vibrations successives de l'air jusqu'à l'organe de l'ouïe : et comme les vibrations des corps sonores se succèdent par des intervalles de temps égaux, celles qui sont excitées dans l'air par ces différentes vibrations se succèdent aussi les unes aux autres par des intervalles de temps égaux.

L'air est donc le milieu à travers lequel le son se propage. Quelquefois il fait l'office de corps sonore. Un coup de fouet qu'un postillon fait retentir, le sifflement d'une baguette secouée avec violence, ne sont autre chose que le son rendu par l'air dont les molécules se mettent en vibration parcequ'elles sont frappées par un corps solide. Dans le son de la flûte, je ne vois autre chose qu'un certain volume d'air partant de la bouche du joueur pour frapper une autre masse d'air renfermée dans l'instrument. C'est ici l'air qui est le corps sonore. S'il en étoit autrement, c'est-à-dire si les vibrations du bois dont se compose une flûte participoient à la formation du son qu'elle rend, toutes choses égales d'ailleurs, deux flûtes de différente matière devroient rendre des sons différents; ce qui est contraire à l'expérience.

(30) J'entends, je reconnois ces chefs-d'œuvre de l'art,
Trésors de l'harmonie et la gloire d'Érard.

On est dispensé de faire une note, quand il s'agit de MM. Érard et Séjan, tous deux connus depuis long-temps, l'un, par la beauté de son exécution, l'autre, par le mécanisme ingénieux qui a porté au plus haut degré de perfection ses harpes et ses piano.

(*Note de l'auteur.*)

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Les différents effets de l'eau dans les ouvrages et les scènes de la nature. Propriétés de l'eau. Tableau d'une inondation. Épisode de Musidore surprise au bain par son amant. Les ruisseaux, les lacs, et les rivières. Les eaux minérales. Utilité des eaux dans les arts mécaniques. Différentes combinaisons de l'eau soumise à l'action du feu. L'eau réduite en glace. Vue des glaces pittoresques de l'hiver. Description de la grêle. La neige. Mort déplorable d'un bûcheron surpris loin de sa cabane, et englouti dans la neige. L'instinct généreux des chiens, qui ramènent les voyageurs égarés dans l'hospice de Saint-Bernard.

LES TROIS REGNES,

POËME.

CHANT TROISIÈME.

L'EAU.

Oh! que ne puis-je, instruit des principes des choses,
Connoître les effets, approfondir les causes!
Pourquoi l'été, des nuits précipite le cours,
Pourquoi le sombre hiver nous abrége les jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde,
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde!
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, frais berceaux,
Objets si chers au sage, et plus chers au poëte,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète;
Trop heureux de cacher dans un asile sûr,
Mes jours inglorieux et mon destin obscur.
Ainsi parloit Virgile: et moi, dans mon audace,
Non sans quelque frayeur, j'abandonne sa trace.
Oui, des sentiers battus je détourne mes pas;
Oui, les déserts du Pinde ont pour moi des appas

Il est temps de puiser, dans ma soif téméraire,
Aux sources dont jamais n'approcha le vulgaire;
Il est temps de marcher couronné de festons
Dont nuls mortels encor n'ont vu ceindre leurs fronts,
La gloire ne voit point d'obstacle insurmontable.
Liquide comme l'air, comme lui dilatable;
Suivant les lieux, le sol, le froid et la chaleur,
Changeant de goût, de poids, de forme et de couleur (1);
L'eau, comme la lumière, en fluide est fondue,
Fixée en corps solide, en vapeurs répandue.
Fluide, de ses flots endormis ou courants,
Elle forme les lacs, les marais, les torrents;
Se filtre en frais ruisseaux à travers les montagnes;
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes;
En dissolvants actifs pénètre tous les corps,
En change la nature, en dissout les accords (2);
Agit sur les métaux, les sels, l'air et la terre (3).
Elle nourrit la plante, elle pétrit la pierre (4);
En courant elle creuse ou comble les vallons,
Baisse, élève, crevasse ou dépouille les monts;
Et si Thalès trompé fit tout naître de l'onde (5),
Du moins l'eau pure altère et refait notre monde.
C'est peu; pour l'équilibre un invincible attrait
A niveler ses flots la conduit en secret:
Ainsi du réservoir si l'onde languissante
Coule, tombe et ressort en gerbe jaillissante,
Du bassin paternel, autrefois son berceau,
Son jet irrésistible atteindra le niveau (6).

Sur elle tout agit; le tube qui la presse,
Le penchant du terrain, sa masse, sa vitesse,
Sans fin multipliant ses rapides progrès,
Ainsi que sa puissance, augmentent ses effets.
Les corps pèsent aussi de diverse manière (7),
Des solides sur nous pèse la masse entière;
L'onde plus divisée écoute d'autres lois;
Chaque colonne d'eau, chaque goutte a son poids,
Et, traversés par l'air, les atomes fluides
Dispersent en tombant leurs globules liquides;
Mais qu'un souffle glacé les réunisse en bloc,
L'eau redouble de poids, de vitesse et de choc;
Et tous les points compacts que son volume assemble
Doivent partir, tomber, peser, frapper ensemble.
Les fluides encor, par leur mobilité (8),
Agissent en tout sens, pressent de tout côté;
Tandis que le corps dur, ou que le froid condense,
Garde de ses tissus la secrète adhérence,
Et par un poids commun, dans son cours vertical
Descendant tout entier d'un mouvement égal,
Sans écart, dans l'air libre achève sa carrière.
Si l'on peut comparer l'ame avec la matière,
Ainsi l'homme léger, de mille objets épris,
Va dispersant entre eux ses volages esprits;
Tandis que, concentrant sa force réunie,
Toujours au même but s'avance un grand génie.
Enfin, de l'hydraulique interrogeons les lois (9);
L'onde unit dans son choc sa vitesse et son poids.

De ce double pouvoir que ne peut l'assemblage?
Souvent, comme nos biens, nos maux sont son ouvrage.
Eh! qui ne connoît pas ses ravages affreux,
Soit que le ciel s'épanche en torrents désastreux,
Soit qu'aux antres profonds les ondes prisonnières
De ces grands réservoirs aient brisé les barrières?
Ne perdez point de temps, malheureux, sauvez-vous,
Fuyez; je vois venir les vagues en courroux;
Elles viennent. Déja, telle que le tonnerre,
Leur masse impétueuse ébranle au loin la terre:
Ainsi que, de leurs flots inondant nos sillons,
Les bataillons pressés suivent les bataillons;
Ainsi, précipitant leur course vagabonde,
La vague suit la vague, et l'onde pousse l'onde.
L'épouvante a saisi le peuple des hameaux;
Il emmène en tremblant ses brebis, ses taureaux.
L'un emporte son fils, cet autre son vieux père;
Chacun fuit le trépas et prévoit la misère.
Celui qu'en ses foyers l'espoir a retenu,
Bientôt voit jusqu'à lui le torrent parvenu;
De moment en moment, et d'étage en étage,
Tout prêt à l'engloutir, s'accroît l'affreux orage.
Des caveaux de Bacchus aux greniers de Cérès
Il s'élance, il poursuit ses terribles progrès.
Lui, du haut de son toit, dans un morne silence,
Pâle, les mains au ciel, voit le déluge immense
Entraîner en grondant arbres, bergers, troupeau,
Le vieillard dans son lit, l'enfant dans son berceau;

Des moulins, des maisons les solives flottantes,
Les barques sans rameurs sur l'onde bondissantes,
La dépouille des prés, les trésors des sillons.
Déja l'onde à ses pieds écume à gros bouillons,
L'assiége, le poursuit, l'atteint et l'environne.
Enfin, sous les assauts de la vague qui tonne,
Tremblant, il sent fléchir ses fragiles lambris;
Il tombe, il se confond dans ce vaste débris,
Tandis qu'au haut d'un mont sa famille plaintive
Pleure et suit sur les eaux sa maison fugitive.
Adieu des soirs d'hiver les entretiens joyeux,
Et la vieille romance, et les folâtres jeux,
Et l'âtre où le matin, de la cendre fidèle
Un souffle haletant réveilloit l'étincelle;
Et le buffet modeste où l'humble pauvreté
Au lieu de la richesse offroit la propreté.
Mais du courroux des eaux oublions les images;
Célébrons leurs bienfaits, et non pas leurs ravages.
L'eau baigne nos jardins, coule dans nos buffets,
Compose nos liqueurs et prépare nos mets;
Pour tempérer l'ardeur de nos vins délectables,
En des cristaux brillants elle assiste à nos tables;
En source jaillissante arrose nos remparts.
Ainsi que la nature, elle anime nos arts:
Le grain par son secours sous la meule se broie;
Elle apprend à la roue à dévider la soie;
Elle conduit la scie, éléve les marteaux
Qui foulent le papier ou domptent les métaux.

Utile à nos plaisirs, à nos maux nécessaire,
Nous lui devons du bain l'usage salutaire;
Soit que dans nos foyers, par de secrets canaux,
L'art, d'un ruisseau captif apprivoise les eaux;
Soit que des saules verts, déployant leur feuillage,
Joignent à sa fraîcheur la fraîcheur de l'ombrage.
A ces rustiques bains se plaisoient autrefois,
Et la chaste Diane, et les nymphes des bois;
Là, Junon elle-même, oubliant son injure,
Revenoit de Vénus essayer la ceinture;
Et le paon orgueilleux, corrigeant ses mépris,
Se montroit familier aux pigeons de Cypris.
Le bain est votre charme, adorables mortelles;
Belles il vous reçut, vous en sortez plus belles!
Là quelquefois l'Amour, alarmant la pudeur,
Cherche d'un œil furtif l'objet de son ardeur:
Heureux, lorsque enfermant sa pudique tendresse,
Il obtient la beauté pour prix de la sagesse!
Offrons-en le modèle, et, rival des Thompsons,
Osons par un récit égayer mes leçons.

Au bord d'un frais ruisseau, dont les eaux cristallines
Tomboient parmi des rocs du sommet des collines,
Damon étoit assis; là, parmi les roseaux
Et les saules touffus qui couronnent les eaux,
Tranquille et nourrissant son amoureux délire,
Au murmure de l'onde, au souffle du Zéphire,
Amant sans espérance, il rêvoit; et son cœur
D'une amante adorée accusoit la rigueur.

Soit orgueil, soit pudeur, la jeune enchanteresse
D'un air d'indifférence accueilloit sa tendresse.
Seulement quelquefois un regard de côté
Jeté timidement, trahissoit sa fierté;
Ou par un long soupir, trop sincère interprète,
Son cœur, gros de chagrins, avouoit sa défaite.
Enfin elle feignoit, et sa fausse froideur,
Dissimulant ses feux, en augmentoit l'ardeur.
Dans le désert qui plaît à sa douleur rêveuse,
Son tendre amant cherchoit par quelle adresse heureuse,
Sans blesser Musidore, il pourroit quelque jour
Arracher de son cœur les secrets de l'amour;
Et, par des vers touchants, tout remplis de sa flamme,
Les presser de sortir des replis de son ame.
Le hasard le servit; le hasard quelquefois
Fait le sort des amants comme celui des rois.
Le teint bruni des feux dont l'été la colore,
La fraîcheur de ces lieux attira Musidore.
Timide, elle y revient, contre un ciel enflammé
Retrouver de son bain l'asile accoutumé:
Sa pudeur se confie à ce lieu solitaire.
Damon en veut d'abord respecter le mystère;
Sentiment délicat d'un amant dont le cœur
Veut conserver l'estime en cherchant le bonheur!
Mais l'amour le retient; et comment s'en défendre?
La nymphe étoit si belle, et son amant si tendre!
Musidore paroît, et ses timides yeux
D'abord d'un air craintif interrogent ces lieux.

Damon la voit : jadis le beau pasteur de Troie
Dans son cœur palpitant ressentit moins de joie,
Quand sur le mont Ida trois jeunes déités
Sans voile à ses regards livrèrent leurs beautés.
La nymphe, dont la grace à leurs graces égale
Même auprès de Vénus n'eût point eu de rivale,
Déja prête à goûter les délices du bain,
S'assied au bord des eaux ; déja sa belle main
Sur ses jambes d'albâtre a replié la soie.
Enivré de desirs, d'espérance et de joie,
Damon brûle en secret. Mais quels nouveaux combats
Quand la jeune beauté, de ses doigts délicats,
De son corps virginal dénouant la ceinture,
Laisse voir affranchis des nœuds de la parure
Ce sein éblouissant, dont le double contour
Palpite de santé, de jeunesse et d'amour ;
Ces deux globes charmants qu'avec grace compose
Un frais amas de lis que surmonte la rose !
Pars, ô jeune imprudent ! pars ; eh ! comment peux-tu
Maîtriser tes transports et garder ta vertu,
Lorsque l'habit jaloux qui cache ton amante
Descend, glisse à longs plis sur sa taille élégante,
Et qu'un dernier tissu, moins blanc que son beau corps,
Tombe et révèle aux yeux tous ces secrets trésors,
Ces formes qu'à plaisir arrondit la nature,
D'un incarnat si vif, d'une blancheur si pure !
C'en est fait ; tout entiers se montrent ses appas :
Alors quelle frayeur et quel chaste embarras !

Musidore se voit, et dans son trouble extrême
Craint ses propres regards et rougit d'elle-même.
Elle hésite, elle tremble, et comme au moindre bruit
La biche, encore enfant, d'épouvante bondit.
Une ombre, un souffle, un rien alarme Musidore.
Enfin s'abandonnant au péril qu'elle ignore,
Le ruisseau la reçoit, et le flot innocent
Vient se jouer autour de ce corps ravissant.
Le courant azuré, qui mollement l'embrasse,
Adoucit chaque trait, relève chaque grace,
Rehausse ses attraits par leur voile embellis.
A travers le cristal tel brille un jeune lis;
Telle, dans la rosée, avec le jour éclose,
D'un plus doux incarnat se colore la rose.
Tantôt la nymphe plonge, et le frais élément
Voile, sans le cacher, cet objet si charmant;
Tantôt elle remonte, et les gouttes limpides
Roulent sur son beau sein en diamants liquides,
Glissent sur ses cheveux, et leur jais déployé
D'un humide réseau l'enveloppe à moitié.
Ravi de ses attraits, de sa forme divine,
Des beautés qu'il parcourt, entrevoit ou devine,
Damon vole; il étoit criminel en ce jour
(Si l'on est criminel par un excès d'amour).
Tout-à-coup il s'arrête, et jette sur la rive
Ce billet qu'il adresse à la pudeur craintive,
Ce billet qu'il traça d'une tremblante main:
« Calme-toi, bel objet; tu t'effraierois en vain;

L'œil sacré de l'amour paroît causer ta crainte,
Calme-toi ; je m'en vais, protégeant cette enceinte,
Des profanes regards défendre ce réduit.
Adieu ; Damon t'a vue, il t'adore et te fuit. »
Il part : de l'autre bord la chaste Musidore
Voit voler le billet de l'amant qu'elle adore ;
Tous ses sens ont frémi : l'effroi de la pudeur
Et la peur d'un affront font palpiter son cœur ;
Un long étonnement la retient immobile.
On croiroit voir ce marbre où le sculpteur habile
Peint la jeune Vénus au sortir de son bain,
Protégeant ses appas de sa timide main ;
Ce marbre où, pour former une seule déesse,
L'art réunit le choix des beautés de la Grèce.
Tremblante, elle s'élance, et prend sur l'autre bord
Sa robe et ce billet, et reconnoît d'abord
La main de son amant. Alors à ses alarmes
Succèdent tout-à-coup des pensers pleins de charmes ;
Ces remords d'un cœur pur, cet amour vertueux,
Qui maîtrisent des sens l'instinct impétueux ;
La chaste expression d'un penchant qui l'honore,
Que tant de modestie embellissoit encore.
Elle-même, en secret, félicite son cœur
D'approuver tant d'amour sans outrager l'honneur.
De ce burin grossier fait pour l'amant champêtre,
Elle grave aussitôt sur l'écorce d'un hêtre
Ce peu de mots : « O toi, qui dans cet heureux jour
Servi par le hasard, mieux encor par l'amour,

Seul en pourras comprendre et juger le langage ;
Va, sois, comme aujourd'hui, discret, modeste et sage,
Conserve l'espérance : un moment doit venir
Où tu pourras enfin m'adorer sans me fuir. »

Que de beautés encore ou riantes ou fières (10)
Vous offrent les ruisseaux, les fleuves, les rivières !
Ici du haut des monts une colonne d'eau
Se précipite en masse ou s'étend en rideau ;
Ailleurs tout un grand fleuve en une obscure arène
S'en va perdre en mourant son onde souterraine ;
Ailleurs, laissant à nu son canal sablonneux,
L'air s'engouffre en grondant dans son lit caverneux,
Et se fraie, en sortant, une route nouvelle.
Ainsi j'ai vu le Rhône, à son lit infidèle,
Se perdre avec fracas, quitter son noir séjour,
Et rouler plus pompeux à la clarté du jour.
En le voyant sortir de sa prison profonde,
Les bois, les prés, les cieux félicitent son onde.
Tel souvent le commerce aux yeux des nations
S'abîme dans la nuit des révolutions ;
Sort, rouvre ses canaux, reprend son cours immense,
Et porte au loin les arts, la vie et l'abondance.
Dans cet espoir si juste, ô ciel ! exauce-moi !
Nantes, sors de ton deuil ; Marseille, éveille-toi !
Que la Seine orgueilleuse, et la vaste Gironde,
Sous de nombreux vaisseaux roulent encor leur onde !
Et toi, dont l'univers ne croira point les maux,
Lyon, respire enfin, et reprends tes travaux !

Change en vivants tissus l'or, la laine et la soie;
Que de ton siége affreux l'histoire s'y déploie;
Et que, frappés d'un art et d'un malheur si grand,
Tous les peuples émus t'admirent en pleurant!
Faut-il encor des eaux peindre les phénomènes?
Que d'effets merveilleux, que d'étonnantes scènes!
Tels ces ruisseaux, des monts enfants capricieux,
Disparus tout-à-coup ou rendus à nos yeux,
Semblent chercher et fuir leurs humides demeures,
Et, comme le génie, ont leurs jours et leurs heures.
D'autres, de leur saison attendant le retour,
Croissent dans leur bassin et baissent tour-à-tour;
Telle j'ai vu Vaucluse et sa source inconstante:
Du sensible Pétrarque et de sa tendre amante
Telles ne furent point les célèbres amours;
Laure ne changea point, Pétrarque aima toujours.
Eh! pourrois-je oublier ces eaux miraculeuses (11)
Que cachent à nos yeux leurs grottes caverneuses,
Et dont les flots, glacés par de fréquents éclairs,
Aux approches du feu font petiller les airs?
Et celles que le soufre attiédit et colore,
Où la brillante Hygie et le dieu d'Épidaure,
Dans un bain salutaire ont mêlé de leur main
Les métaux de Cybèle et les feux de Vulcain,
Et de qui la vertu, riche en métamorphoses,
Rend au teint pâlissant et le lis et les roses.
Là viennent tous les ans, exacts au rendez-vous,
Les vieillards écloppés, un jeune essaim de fous,

La sottise, l'esprit, l'ennui, le ridicule :
Le vaudeville court, l'épigramme circule ;
Là, la coquette vient, réparant ses attraits,
Aux fats de tout pays tendre encor ses filets ;
Là, même lieu rassemble, et l'aimable boudeuse,
Et la jeune éventée, et la vieille joueuse
Que l'aube au tapis vert surprend à son retour,
Veillant toute la nuit, se plaignant tout le jour:
Plus la foule est nombreuse, et plus elle est active ;
L'un vient et l'autre part, l'un part et l'autre arrive.
Là, chaque coterie a ses arrangements;
Chacun y fait emplette et d'amis et d'amants.
Que de vœux passagers, de liaisons soudaines,
De Pilades du jour, qui, dans quelques semaines,
L'un de l'autre oubliant les serments superflus,
Doutent en se voyant s'ils se sont jamais vus !
D'autres prennent l'avance, et deux tendres amies
Arrivent s'adorant, et partent ennemies.
Assemblage piquant de costumes, d'humeurs,
D'âges, de nations, et d'états, et de mœurs !
Peindrai-je du matin les fraîches promenades,
Les bruyants déjeuners, les folles cavalcades?
Chaque belle a choisi son galant écuyer :
Les deux pieds suspendus sur son double étrier,
Assise de côté, l'une trotte à l'anglaise;
L'autre va sautillant sur la selle française ;
L'autre lance un wiski ; d'autres, de leur talon
Aiguillonnant en vain un paresseux ânon,

Maudissent de Sancho l'indocile monture.
Mais déja midi sonne, et l'appétit murmure;
La table les appelle, et chacun à son choix
Court de son médecin suivre ou braver les lois.
« Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère! »
Ainsi parloit Boileau. Muse, change de ton,
Et reviens sur les pas de Pline et de Buffon.
D'un sujet moins riant l'austérité t'appelle;
Prends un nouveau courage, une force nouvelle.
De l'eau liquide encor j'ai tracé les effets;
De l'eau montée en gaz révélons les secrets.
L'eau présentée à l'air aisément s'évapore (12);
Ses vapeurs sur le feu montent plus vite encore:
Sitôt qu'à gros bouillons on la voit s'agiter,
La flamme à sa chaleur ne peut rien ajouter;
Mais la vapeur du feu, qui, portée à s'étendre,
Avec égalité demande à se répandre,
Avec elle emportant, en nuages subtils,
Du fluide élément les esprits volatils,
Laisse paroître aux yeux l'exhalaison humide,
Et tient en gaz légers sa matière liquide.
L'eau, quand l'air libre encor communique à ses flots (13),
Bout moins rapidement; mais dans un vase clos
(Sur-tout quand de Papin l'hermétique clôture
Concentre dans l'airain la chaleur qu'il endure),
L'eau captive s'échauffe, et sa moite prison
Du fluide attiédi reçoit l'exhalaison.

Mais cette onde échauffée, avant qu'elle bouillonne,
Doit du gaz épaissi soulever la colonne,
Et vaincre, pour monter dans son bassin de fer,
Et ses propres vapeurs, et le ressort de l'air.
Triomphante une fois de leur double puissance,
Elle ne contient plus sa vive effervescence;
Fougueuse elle bondit, et de ses flots roulants
Agite avec fureur les tourbillons brûlants.
En vain, s'agenouillant à son foyer antique,
Et se courbant sur l'onde où cuit un mets rustique,
Baucis veille sur elle, et la suivant des yeux,
Tour-à-tour la rapproche ou l'éloigne des feux;
Souvent, malgré les soins de sa main attentive,
De moment en moment plus ardente et plus vive,
L'eau bout, le vase éclate, et les marmots surpris
De leur dîner perdu saisissent les débris.

Des eaux assez long-temps j'ai parcouru l'empire;
Poursuivons ma carrière : il est temps de vous dire
Quel ordre invariable et quel puissant secours
Dans leur marche éternelle entretiennent le cours
Des fleuves, des étangs, des lacs, des mers profondes,
De cet immense amas d'inépuisables ondes,
Pour l'océan des cieux. Voyez l'astre du jour
Enlever les vapeurs de l'humide séjour.
De cette masse d'eau dans les airs emportée (14),
La force du calcul recule épouvantée.
Au globe qui fournit ces humides tributs,
Le ciel qui les pompa rend les flots qu'il a bus;

La mer reprend sa part; à la terre arrosée
L'autre revient en pluie, en frimas, en rosée:
De ces gaz, de la terre assidus messagers,
Les uns sont plus pesants, les autres plus légers.
Les uns vont sans détours à la céleste voûte:
Les autres, par les monts arrêtés dans leur route,
S'infiltrent dans leur sein; des fleuves, des ruisseaux,
Dans leurs profonds bassins vont former les berceaux.
Sans cesse le soleil emporte ces nuages,
Exacts à leur retour, constants dans leurs voyages;
Le soleil entretient cet échange éternel
Des vapeurs de la terre et des ondes du ciel:
Ainsi l'eau, l'air, le feu, la terre se répondent;
L'Océan se répare, et nos champs se fécondent.
J'ai fait couler, monter, évaporer les eaux:
L'onde en glace, à son tour, appelle mes pinceaux.
De sa fluidité véritable principe,
Le feu seul la divise, et seul il la dissipe (15);
Mais souvent il la quitte, et ses flots épaissis
En givre, en neige, en glace, en frimas sont durcis.
De là des mers du Nord les immobiles masses,
Ces flots cristallisés en montagnes de glaces:
L'onde aux vaisseaux surpris n'offre que des rochers,
Et le froid en statue a changé les nochers.
Toutefois de l'hiver la rigueur intraitable
A la glace souvent prête un aspect aimable,
Et, comme ses horreurs, l'hiver a ses beautés.
L'œil aime ces frimas, ces tapis argentés,

Ces rocs de diamants, ces aigrettes flottantes,
En mobiles cristaux à nos arbres pendantes.
Même dans ces climats où l'astre des saisons
De ses rayons à peine effleure les glaçons,
Souvent ces blocs grossiers dont l'art fait la conquête
Deviennent l'ornement d'une superbe fête.
Le Nord n'a-t-il point vu, transportés à grands frais (16),
Tes glaçons, ô Newa! se changer en palais!
La glace s'élevoit en colonnes brillantes,
La glace vomissoit des foudres innocentes.
L'hiver a ses plaisirs; son souffle rigoureux
Souvent est le signal des courses et des jeux.
C'est alors qu'emporté par un coursier rapide,
Court le traîneau léger sur la neige solide;
Alors, en se jouant, des pieds armés de fer
Vont sillonnant les flots endurcis par l'hiver.
L'œil se plaît à les voir dans leurs joutes rivales,
Poursuivant à l'envi leurs courses inégales,
Se chercher, s'éviter et se croiser entre eux.
Souvent le fer glissant trahit un malheureux;
Il court, il tombe, on rit: lui, reprenant courage,
Se relève, repart, et venge son outrage.

Mais c'est loin de nos yeux, aux plaines de l'éther,
Que s'exercent en grand les rigueurs de l'hiver:
Là des molles vapeurs monte l'amas immense;
Son souffle les surprend, les saisit, les condense.
Quel magasin du ciel fournit ces froids amas
De globules glacés, de givre, de frimas?

Quand l'eau monte en vapeurs à la céleste voûte,
Si le froid la saisit déja formée en goutte,
Alors la grêle tombe, et ses grains bondissants
Battent à coups pressés nos toits retentissants.
Quelquefois d'autres corps en traversant l'espace
Grossissent dans leur cours ces globules de glace;
Alors, bien plus funeste à nos champs dévastés,
Tombe du haut des cieux, à coups précipités,
Cette grêle tranchante, effroi de nos vendanges,
Qui hache les épis, frêle espoir de nos granges;
Dépouille nos forêts, les jardins, les vergers,
Écrase les troupeaux, quelquefois les bergers.
Terrible, impétueuse, elle frappe; et sa rage
D'une année, en un jour, anéantit l'ouvrage.
Le givre, les frimas sont des brouillards durcis,
Et par d'autres vapeurs en tombant épaissis;
Mais avant que cette onde en gouttes se rassemble,
Si ces molles vapeurs sont surprises ensemble,
Alors des champs de l'air l'empire nuageux
Nous verse à gros flocons tous ces amas neigeux
Qui comblent nos vallons, recouvrent nos montagnes.
Ah! que je plains alors l'habitant des campagnes!
Malheur au bûcheron qui, revenant des bois,
Retourne sur le soir à ses rustiques toits!
Il ne reconnoît plus le fleuve, la vallée;
Sa vue est éblouie et son ame est troublée:
Il s'égare, il s'enfonce en de mouvants tombeaux.
Dans un lointain obscur, à travers des rameaux,

Il croit voir sa cabane ; à cette douce image
Il rassemble sa force, excite son courage :
Mais, soudain dissipé, le fantôme trompeur
Au lieu du toit chéri lui montre une vapeur !
Il traverse en tremblant ces effroyables scènes ;
Son œil y cherche en vain quelques traces humaines.
Autour de lui, des vents la colère mugit,
L'air siffle, le loup hurle, et l'ours affreux rugit.
Le jour meurt, la nuit vient ; des nuages plus sombres
De moment en moment s'épaississent les ombres,
Et son horreur ajoute à l'horreur du désert :
L'épouvante s'accroît, l'espérance se perd,
Et l'effroi, qui déja lui peint sa mort prochaine,
Fait frémir chaque nerf et court dans chaque veine.
Dans un sentier perfide il craint de s'engager,
Il voit par-tout un piége, et par-tout un danger :
D'un terrain infidèle il peut être victime ;
Sous ses pas tout-à-coup peut s'ouvrir un abîme ;
Peut-être un noir marais, recouvert de frimas,
Sous leur tapis trompeur lui cache le trépas :
Il se peint un étang, un lac dont la surface
Couvre des flots bouillants sous sa voûte de glace,
Un précipice affreux, des carrières sans fonds.
L'imagination dans ces gouffres profonds
Déja le précipite ; il tressaille, il s'arrête ;
Devant lui le désert, et sur lui la tempête.
Enfin, tremblant de crainte, épuisé de vigueur,
A côté d'un glaçon il tombe de langueur.

La mort vient, et son ame à cette idée horrible
Joint les déchirements de cet adieu pénible
Que la nature envoie, avec de longs regrets,
A des objets chéris et perdus pour jamais.
En vain en l'attendant sa femme prévoyante
Prépare du sarment la flamme petillante,
Et de chauds vêtements, et son sobre festin;
Par ses touchants regrets le rappelant en vain,
De ses enfants chéris la troupe aimable pleure;
En vain, d'un air timide entr'ouvrant leur demeure,
Ils avancent la tête, et, le cherchant de l'œil,
De frayeur et de froid frissonnent sur le seuil:
Sa femme, ses enfants, sa cabane chérie,
Il ne les verra plus!... Aux sources de la vie
Déja du froid mortel le poison s'est glissé;
Tous ses nerfs sont roidis, tout son sang s'est glacé;
Le malheureux expire, et le vent qui l'assiége
Ne bat plus qu'un cadavre étendu sur la neige.
Vous donc, soyez bénis, animaux courageux,
Que nourrit Saint-Bernard sur son front orageux;
Vous qui, sous les frimas qu'un long hiver entasse,
Des voyageurs perdus courez chercher la trace!
L'homme accourt à vos cris; il enléve ces corps
Dont le froid homicide engourdit les ressorts:
Il se ranime, il prend une chaleur nouvelle;
Le rayon de la vie en ses yeux étincelle,
Et l'art vient redonner, par ses soins triomphants,
Un époux à sa femme, un père à ses enfants.

Ainsi de tous les cœurs quand la pitié s'exile,
Sur ces monts désolés elle trouve un asile;
Dans ces chiens généreux l'homme admire ses mœurs,
Et l'écho des déserts se plaît à leurs clameurs.
Salut, des malheureux charitables hospices!
Et vous, nobles chasseurs, à leurs malheurs propices,
Ayez part à mes chants! trop soumise à ses lois,
Votre race aide l'homme à dépeupler les bois;
Votre instinct dépravé seconde sa furie;
Elle donne la mort, vous conservez la vie.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

(1) Suivant les lieux, le sol, le froid et la chaleur,
Changeant de goût, de poids, de forme et de couleur.

L'eau est très abondamment répandue dans la nature; mais jamais elle ne nous est offerte dans son état de pureté. Elle tient toujours en dissolution différentes substances qui altèrent son homogénéité: de là, cette diversité de couleur et de goût de l'eau, prise dans divers lieux de la terre. Ramenée par des moyens chimiques à son état naturel, elle est insipide et incolore..... La chaleur la dilate, et le froid la condense: de là les fréquentes variations qu'éprouve sa pesanteur spécifique..... Les molécules de l'eau liquide ont une forme sphérique qu'elles perdent subitement dans leur passage à l'état de solidité.

(2) En dissolvants actifs pénètre tous les corps,
En change la nature, en dissout les accords.

Il n'est, pour ainsi dire, aucune substance naturelle ou artificielle qui ne contienne de l'eau; tantôt elle s'attache aux corps qu'elle rencontre, et borne son action à mouiller leur surface; tantôt elle pénètre leurs pores, et agit avec efficacité pour séparer leurs molécules: quelquefois elle contracte avec elles une union foible qui ne produit de changement que dans leur forme. Enfin, il arrive que le contact de certains corps la décompose; ils se combinent avec un de ses éléments, et cette combinaison est assez puissante pour altérer très sensiblement leur nature.

(3) Agit sur les métaux, les sels, l'air et la terre.

1° La plupart des métaux n'exercent aucune action sur l'eau, et réciproquement; ils restent en contact avec elle sans lui faire éprouver aucune altération et sans en éprouver eux-mêmes, quelle que soit la température à laquelle on élève leur mélange; tels sont l'or, l'argent, le platine, le cuivre, etc., etc. S'il arrive que ces métaux, réduits à un état d'extrême division, s'oxident dans une grande masse d'eau à l'aide d'une longue et violente agitation, c'est à l'air contenu dans l'eau qu'il faut attribuer ce phénomène. Les métaux les plus combustibles, c'est-à-dire qui ont la plus forte attraction pour l'oxigène, exercent sur l'eau une action puissante; ils la décomposent en abondance et avec rapidité à une haute température: la décomposition s'effectue très lentement à la température habituelle de l'atmosphère.

2° L'eau agit sur les sels avec plus ou moins d'activité, sépare leurs molécules, et les réduit à un état de ténuité tel, qu'elles deviennent invisibles dans ce liquide. Cette action de l'eau sur les sels est une action réciproque; elle n'est jamais assez forte pour altérer la nature du sel. La solubilité des sels dans l'eau étoit autrefois regardée comme un de leurs caractères distinctifs; aujourd'hui le mot *sel* est consacré à désigner exclusivement les substances qui résultent de la combinaison des acides avec les terres ou avec les alcalis.

Lorsque l'eau se refuse à la cuisson des légumes et à la dissolution du savon, c'est un indice certain qu'elle contient des sels terreux dont la présence lui fait perdre sa salubrité. Le premier de ces phénomènes tient à ce que, par l'ébullition, il se forme autour des légumes une croûte qui empêche l'eau de les pénétrer comme il le faudroit pour leur cuisson; aussi les légumes verts ou humides cuisent-ils dans ces sortes d'eau, parcequ'alors ils le font aux dépens

de leur eau de végétation. Quant au savon, il se fait une double combinaison d'où résultent un savon calcaire insoluble et un sel formé par l'acide que la chaux abandonne, et par la soude du savon employé.

3° Si l'on met de l'eau ramenée par un moyen quelconque à son état de pureté, en contact avec de l'air atmosphérique, elle exerce sur ce fluide une action en vertu de laquelle elle l'absorbe, le dissout, et lui donne ainsi sa forme et à-peu-près sa densité. L'air contenu dans l'eau n'y est donc point à l'état élastique; s'il en étoit ainsi, il ne seroit point dissous par le liquide, et il s'envoleroit sur sa surface en vertu de sa légèreté.

L'eau agit aussi avec plus ou moins d'activité sur d'autres fluides aériformes, tels que l'acide carbonique, l'acide muriatique, l'ammoniaque, etc.; et c'est en vertu de cette action qu'elle les dissout et les transforme en liquides.

(1) Elle nourrit la plante, elle pétrit la pierre;
En courant elle creuse ou comble les vallons,
Baisse, élève, crevasse ou dépouille les monts.

Les anciens croyoient assez généralement que la terre dans laquelle on voit végéter les plantes, étoit leur nourriture favorite, et qu'elle contribuoit par elle-même à la formation de leur substance.

Van-Helmont, *Boyle*, *Bonnet*, etc., ont fait successivement des expériences exactes qui déposent contre cet antique préjugé.

Le premier planta un saule pesant cinquante livres dans une caisse couverte d'une platine d'étain, contenant cent livres de terre qu'il avoit soin d'arroser avec de l'eau bien pure. L'arbre poussa vigoureusement, et au bout de cinq ans il pesoit cent soixante-dix livres. La terre n'avoit perdu que deux onces de son poids.

Boyle sema de la graine de courge dans une terre qu'il avoit fait sécher au four, et l'arrosa avec de l'eau très pure.

Il obtint une courge du poids de trois livres : la terre pesée de nouveau, n'avoit pas perdu sensiblement de son poids.

Bonnet a obtenu des fleurs très odorantes et des fruits exquis, en faisant végéter les plantes dans de la mousse humectée.

Chaque jour nous voyons élever des plantes bulbeuses, de même que des graminées, dans des bouteilles ou des soucoupes qui ne renferment que de l'eau.

Ces faits concourent à prouver que la terre n'est point l'aliment des végétaux, et qu'elle n'influe sur l'accroissement des plantes qu'autant qu'elle sert pour ainsi dire d'éponge propre à conserver à leurs racines la fraîcheur et l'humidité convenables à la végétation.

Puisque la terre ne fournit point aux plantes la matière de leur accroissement, il faut qu'elles la reçoivent principalement de l'eau et de l'air qui les entourent. Les physiciens sont d'accord depuis long-temps sur cet article ; mais c'est à la chimie moderne que nous devons de connoître comment l'eau et l'air contribuent à la production des principes constitutifs des végétaux.

Pour apprécier cette influence, il est nécessaire de remarquer que dans la décomposition des végétaux à la distillation, on obtient toujours du gaz acide carbonique qui n'y existoit pas tout formé : le carbone fait donc partie des éléments de tous les végétaux. Personne n'ignore que l'huile est très abondante dans le règne végétal : l'hydrogène, qui fait partie essentielle de l'huile, est donc encore un des principes constitutifs des végétaux. La plupart des végétaux ont aussi un acide déterminé, indépendamment de celui qu'ils produisent quand on l'extrait à la cornue. Ils contiennent donc l'oxigène, qui est le principe acidifiant. Quelques plantes donnent, à la distillation, de l'ammoniaque, et alors elles possèdent nécessairement de l'azote.

Le carbone, l'hydrogène, et l'oxigène sont donc les trois éléments qui composent principalement tous les végétaux.

L'azote ne convient qu'à quelques plantes privilégiées.

Dans l'acte de la végétation, les plantes reçoivent probablement le carbone du gaz acide carbonique dont l'air et l'eau qui les entourent ne sont jamais entièrement dépourvus; elles prennent l'hydrogène à l'eau qu'elles ont la propriété de décomposer comme le gaz acide carbonique. Il n'est point difficile d'assigner la source de la portion d'oxigène qui entre dans la composition des végétaux, puisque la décomposition de l'eau en fournit une quantité considérable qui les environne sans cesse. Enfin, l'azote qui fait une partie constituante de quelques plantes, leur est fourni par la putréfaction des substances animales qui se trouvent mêlées avec la terre sur laquelle les plantes sont fixées.

Il importe de remarquer que la lumière a une singulière influence sur la production des principes dont les plantes se composent. Celles qui sont privées du contact de ce fluide sont fades, blanches, étiolées, tandis que celles qui sont exposées à son action ont de la couleur et une saveur plus ou moins forte. Cela vient sans doute de ce que la lumière décompose l'eau dont la présence est nécessaire à la végétation, se combine avec l'oxigène qu'elle fluidifie, tandis que l'hydrogène fournit aux plantes qui l'attirent un de leurs principes constituants dont elles reçoivent, en grande partie, la combustibilité et la saveur. Le carbone, autre principe élémentaire des plantes, leur vient aussi par la décomposition de l'acide carbonique, opérée par l'influence de la lumière, qui, en s'emparant de l'oxigène, isole le carbone et favorise ainsi la tendance qu'ont les végétaux à s'approprier cette substance combustible.

(5) Et si Thalès trompé fit tout naître de l'onde,
Du moins l'eau pure altère et refait notre monde.

Thalès, né à Milet dans l'Ionie, six cent trente-neuf ans ou environ avant Jésus-Christ. Le desir de s'instruire le porta en Égypte, où il reçut des leçons des prêtres égyp-

tiens. De retour dans sa patrie, il y fonda une école consacrée à l'étude de la nature. Cet homme célèbre ne se borna point à répandre la doctrine de ses maîtres, il enrichit l'astronomie naissante de plusieurs découvertes utiles, qui le firent regarder comme le premier des sept sages de la Grèce. La nature l'avoit doué d'une imagination vive qui lui tendit quelquefois des pièges dont il ne sut point se garantir. « Les planètes, le soleil, les étoiles, etc., tout se nourrit de vapeurs, disoit-il hautement dans ses leçons. Un principe unique alimente tous les corps de la nature, et ce principe c'est l'eau. »

(6) C'est peu; pour l'équilibre un invincible attrait
A niveler ses flots la conduit en secret.
Ainsi du réservoir si l'onde languissante
Coule, tombe et ressort en gerbe jaillissante,
Du bassin paternel, autrefois son berceau,
Son jet irrésistible atteindra le niveau.

C'est sans doute la tendance qu'ont tous les fluides à se mettre en équilibre, qui détermine le nivellement d'une masse d'eau jouissant de sa liberté; mais ce n'est point, à proprement parler, cette même tendance qui sollicite les eaux jaillissantes à s'élever jusqu'à la hauteur du réservoir. Ici il importe de considérer la vitesse d'un liquide qui s'échappe par un orifice percé au fond d'un vase, vitesse que fait naître la pression du liquide supérieur. Elle égale celle qu'acquerroit un corps tombant librement de la surface supérieure du liquide jusqu'à l'orifice; et la vitesse qu'acquiert un corps tombant librement d'une certaine hauteur, est toujours suffisante pour le faire remonter à la hauteur dont il étoit descendu. La vitesse de l'eau qui s'échappe par un orifice fait au fond d'un réservoir, peut donc la faire monter à la hauteur de celle que le réservoir renferme, pourvu qu'à la faveur d'un tuyau de conduite recourbé dans sa partie inférieure, on donne à son mouvement une direction de bas en haut. La théorie des eaux jaillissantes

repose sur ces principes dont on peut voir le développement dans le nouveau *Dictionnaire de physique* publié par M. Libes, articles JET D'EAU et ÉCOULEMENT DES FLUIDES.

Au reste, lorsqu'on dit qu'une eau jaillissante doit atteindre la hauteur du réservoir, on fait abstraction de la résistance que l'air oppose à son mouvement, et du frottement qu'elle éprouve aux bords de l'orifice du jet.

(7) Les corps pésent aussi de diverse manière
Des solides sur nous pése la masse entière.
L'onde plus divisée écoute d'autres lois;
Chaque colonne d'eau, chaque goutte a son poids,
Et, traversés par l'air, les atomes fluides
Dispersent en tombant leurs globules liquides;
Mais qu'un souffle glacé les réunisse en bloc,
L'eau redouble de poids, de vitesse et de choc,
Et tous les points compacts que son volume assemble
Doivent partir, tomber, peser, frapper ensemble.

Les molécules matérielles dont se composent les solides sont étroitement unies entre elles; elles font un seul et même tout; leur effort se concentre en un seul point qu'on nomme centre de pesanteur. Il n'en est pas ainsi des fluides. Toutes leurs molécules sont indépendantes les unes des autres; elles sont si foiblement unies qu'elles cèdent au moindre effort qu'on fait pour les séparer. De là vient que l'air divise avec facilité les globules liquides d'une masse d'eau tombant du sein de l'atmosphère sur la surface de la terre.

Il n'en faut pas conclure que ces globules isolés ont moins de poids absolu que lorsqu'ils sont réunis en masse solide. Il est vrai qu'ils tombent avec moins de vitesse, et qu'ils choquent avec moins d'activité; mais il est visible que ces effets dépendent d'une cause accidentelle, la résistance de l'air qui est plus grande pour des globules liquides indépendants les uns des autres, et présentant conséquemment plus de surface à l'air que le même nombre de globules réunis en masse solide par une cause quelconque.

(8) Les fluides encor, par leur mobilité,
Agissent en tout sens, pressent de tout côté;
Tandis que le corps dur, ou que le froid condense,
Garde de ses tissus la secrète adhérence.

Les solides n'exercent leur pression que dans le sens de la pesanteur, c'est-à-dire de haut en bas. Les fluides pressent suivant toutes sortes de directions. Cette pression en tout sens est une loi de la nature qui caractérise les fluides, et dont il est aisé de se convaincre en plongeant dans l'eau plusieurs tubes non capillaires, ouverts par les deux bouts. L'un de ces tubes étant droit, les autres sont courbés sous différents angles; et l'eau monte dans tous à la même hauteur, c'est-à-dire jusqu'au niveau du liquide.

(9) Enfin de l'hydraulique interrogeons les lois;
L'onde unit dans son choc sa vitesse et son poids.

La force qu'une eau courante exerce sur un obstacle qu'elle rencontre sur sa route, se compose de sa vitesse combinée avec sa masse, et la masse d'un corps quelconque est toujours proportionnelle à son poids.

(10) Que de beautés encore ou riantes ou fières
Vous offrent les ruisseaux, les fleuves, les rivières!

Lorsqu'une eau courante n'est pas assez forte pour porter bateau, on l'appelle ruisseau; si elle est assez forte pour porter bateau, elle prend le nom de rivière. Enfin, si elle peut porter de grands bateaux, on la nomme fleuve. La différence de ces dénominations n'est, comme l'on voit, que du plus au moins. Quelques auteurs ne donnent le nom de fleuves qu'aux rivières qui se déchargent immédiatement dans la mer, et il paroît que l'usage a consacré cette dénomination. D'autres prétendent qu'il n'y a de vrais fleuves que ceux qui ont le même nom depuis leur source jusqu'à leur embouchure.

Les ruisseaux viennent quelquefois d'une grande quantité

de pluies ou de neiges fondues, principalement dans les lieux remplis de montagnes, comme on en voit dans l'Afrique, les Indes, etc.; mais en général les fleuves et les rivières viennent des sources, et celles-ci tirent leur origine soit des vapeurs qui retombent sur le sommet des montagnes, soit des eaux de pluie ou de neige fondue qui se filtrent à travers des couches terreuses jusqu'à ce qu'elles trouvent une espèce de réservoir où elles puissent s'amasser.

(11) Eh! pourrois-je oublier ces eaux miraculeuses
Que cachent à nos yeux leurs grottes caverneuses,
Et dont les flots, glacés par de fréquents éclairs,
Aux approches du feu font petiller les airs?
Et celles que le soufre attiédit et colore,
Où la brillante Hygie et le dieu d'Épidaure,
Dans un bain salutaire ont mêlé de leur main
Les métaux de Cybèle et les feux de Vulcain.

Les eaux minérales proprement dites, ou les eaux médicinales dont parle ici le poëte, se divisent principalement en quatre classes.

1° Les eaux acidules; ce sont celles où l'acide carbonique domine;

2° Les eaux salines, dont les principes prédominants sont des sels proprement dits, tels que le sulfate de magnésie, le carbonate de soude, le carbonate de chaux, etc;

3° Les eaux sulfureuses, dont les unes ne sont chargées que d'hydrogène sulfuré sans base alcaline ou terreuse, comme le plus grand nombre d'eaux sulfureuses, et dont les autres contiennent une véritable sulfure, comme les eaux de Barège, de Cauteret, etc. Outre leur principe sulfuré, la plupart de ces eaux tiennent en dissolution des sels, et particulièrement des muriates et des sulfates alcalins ou terreux;

4° Les eaux ferrugineuses, les plus communes de toutes. Si le fer y est réduit à l'état de carbonate par l'acide carbonique, de manière que ce dernier n'est pas surabondant,

on les nomme eaux ferrugineuses simples. Si le fer y est dissous par l'acide carbonique avec excès de ce dernier, elles s'appellent eaux ferrugineuses acidules : telles sont les eaux de Spa, de Pyrmont, etc. Enfin, le fer y est quelquefois à l'état de sulfate, comme dans les eaux de Passy, de Provins, etc.

(12) L'eau présentée à l'air aisément s'évapore ;
Ses vapeurs sur le feu montent plus vite encore :
Sitôt qu'à gros bouillons on la voit s'agiter,
La flamme à sa chaleur ne peut rien ajouter.

Le poëte établit ici entre l'évaporation et la vaporisation une différence dont l'existence n'est point équivoque.

Lorsqu'une masse d'eau est exposée à l'influence de l'air, elle diminue de volume, et les molécules qui l'abandonnent s'élèvent dans le sein de l'atmosphère : tel est le phénomène connu sous le nom d'évaporation. *Leroi* a prouvé le premier qu'il a pour cause l'attraction exercée par l'air sur les molécules aqueuses qui sont en contact avec lui.

Si l'on combine de l'eau avec une certaine quantité de calorique, elle passe à l'état de vapeur, et cette transformation est toujours annoncée par l'ébullition du liquide. Ici se présente un phénomène qui n'a point échappé à la sagacité de l'auteur, et qui mérite de fixer un instant notre attention. Il consiste en ce que les nouvelles quantités de calorique qui surviennent depuis le moment où commence l'ébullition, sont absorbées par l'eau à mesure qu'elle les reçoit, et uniquement employées à convertir de nouvelles couches en fluide élastique ; de sorte qu'un thermomètre placé dans l'eau ou dans un liquide quelconque qui commence à bouillir, reste stationnaire au degré de l'ébullition.

Le même phénomène se présente avec les mêmes circonstances dans le passage des solides à l'état de liquides. Les nouvelles quantités de calorique qui surviennent depuis le moment où commence la liquidité, sont absorbées par le

corps à mesure qu'il les reçoit, et uniquement employées à fondre de nouvelles couches, de sorte que la température de la glace qui commence à devenir liquide, se maintient constamment au degré zéro jusqu'à ce que cette glace soit entièrement fondue.

(13) L'eau, quand l'air libre encor communique à ses flots,
Bout moins rapidement; mais dans un vase clos
(Sur-tout quand de Papin l'hermétique clôture
Concentre dans l'airain la chaleur qu'il endure),
L'eau captive s'échauffe, et sa moite prison
Du fluide attiédi reçoit l'exhalaison.

Lorsqu'on expose de l'eau à l'action de la chaleur, le calorique se combine avec les molécules du liquide, et leur communique une force répulsive opposée à la force de cohésion. Du moment que la première force l'emporte sur la seconde, l'eau doit se transformer en fluide aériforme, et ses molécules souffrir un écartement indéfini. C'est sans doute ce qui arriveroit à l'eau et à un liquide quelconque, si une troisième force, la pression de l'atmosphère, ne s'opposoit à cet écartement. Tant que cette troisième force existe, l'eau conserve sa liquidité depuis zéro jusqu'à cent degrés du thermomètre décimal. La quantité de calorique qu'elle absorbe dans cet intervalle n'est pas suffisante pour vaincre la résistance qu'oppose à sa vaporisation la pression de l'atmosphère; mais du moment qu'à l'aide de la machine pneumatique on supprime la pression atmosphérique, l'eau, l'éther, l'alcohol, le mercure, etc., etc., passent promptement à l'état de fluides élastiques à la température habituelle que nous éprouvons, avec cette différence, que la quantité des vapeurs produites dépend du degré de volatilité du liquide qui est soumis à l'épreuve de l'expérience.

(14) De cette masse d'eau dans les airs emportée
La force du calcul recule épouvantée.
Au globe qui fournit ces humides tributs,

Le ciel qui les pompa rend les flots qu'il a bus;
La mer reprend sa part; à la terre arrosée
L'autre revient en pluie, en frimas, en rosée.

L'air dissout d'autant plus d'eau, qu'il est plus comprimé, et que sa température est plus élevée. Il existe donc dans les régions atmosphériques une quantité d'eau dissoute qui est toujours proportionnelle à la pression combinée avec la température. Si la pression et la température augmentent ensemble ou séparément, la faculté dissolvante de l'air augmente, ce qui fait voir que, pendant les ardeurs brûlantes de l'été, l'atmosphère contient une grande quantité d'eau qui n'altère point sa transparence, parcequ'elle est parfaitement dissoute, et qui ne manifeste pas même sa présence sur le cheveu de l'hygromètre. Si la pression et la température diminuent ensemble ou séparément, l'air doit abandonner une portion plus ou moins grande de l'eau qu'il tient en dissolution. Les molécules d'eau abandonnées par l'air perdent l'état élastique, recouvrent la forme liquide; et celles qui se trouvent au voisinage les unes des autres, obéissant aux lois de l'attraction, se réunissent et tombent sous la forme de gouttes sur la surface de la terre. La pluie a donc pour cause l'abandon que fait l'air d'une partie de l'eau qu'il tient en dissolution, et cet abandon est toujours déterminé par une diminution de pression ou de température, quelquefois même par une diminution simultanée de l'intensité de ces deux causes.

Dans la saison des rosées, le soleil échauffe considérablement la terre, ainsi que l'air qui environne sa surface; et cette augmentation de température de l'air, tant que le soleil est sur l'horizon, détermine la dissolution d'une grande quantité d'eau. Mais du moment que le soleil abandonne l'horizon, la température de l'air devient moindre, sa faculté dissolvante diminue, une partie de l'eau que l'air échauffé a dissoute pendant le jour est abandonnée, les molécules aqueuses qui ont recouvré leur liberté voltigent

d'abord, soit par leur légèreté, soit par un reste d'attraction pour l'air, dans les couches inférieures de l'atmosphère, et constituent ce qu'on connoît sous le nom de *serein*. Pendant la durée de la nuit, la température de l'air souffre une diminution progressive qui fait que ce fluide élastique abandonne successivement toute l'eau qu'il a dissoute pendant le jour : et il est aisé de sentir que lorsque la température de l'air a atteint sa limite de décroissement, ce qui arrive au moment où le soleil se montre sur l'horizon, les molécules aqueuses, entièrement abandonnées à leur pesanteur, sont forcées de se précipiter sur la surface de la terre.

C'est aux rosées, aux brouillards, mais principalement aux pluies que les sources doivent leur origine. Les sources alimentent les rivières et les fleuves qui, depuis un grand nombre de siècles, déposent leurs eaux dans le sein de la mer sans ajouter sensiblement à son volume. Il faut donc que la mer rende aux sources cette immense quantité d'eau qu'elle reçoit ; et l'atmosphère est le canal de communication que la nature a établi pour entretenir ce commerce salutaire.

(15) Le feu seul la divise, et seul il la dissipe ;
Mais souvent il la quitte, et ses flots épaissis
En givre, en neige, en glace, en frimas sont durcis.

C'est à la présence d'une certaine quantité de calorique que l'eau doit sa liquidité. Si l'on augmente jusqu'à un certain point la dose de calorique, elle acquiert la fluidité aériforme ; si, au contraire, le calorique l'abandonne, ses molécules se rapprochent, et ce rapprochement détermine son passage à l'état de solide ; mais c'est toujours la couche liquide en contact immédiat avec l'air froid, qui éprouve la première cette espèce de métamorphose. On voit ensuite partir des parois du vaisseau qui renferme l'eau, des filets diversement inclinés à ces parois. A ces filets il s'en joint d'autres qui leur sont aussi diversément inclinés, et ainsi

de suite. Tous ces filets se multipliant, s'élargissent en forme de lames qui, augmentant en nombre et en épaisseur, composent enfin une seule et même masse solide par leur réunion. Il est visible qu'à mesure que le froid continue ou augmente, ce premier tissu de glace devient toujours plus épais.

Si le froid est trop vif, tout se passe plus lentement : à peine a-t-on le temps d'observer les filets et les lames qui se forment et s'unissent subitement.

Il est aisé de concevoir que la formation de la neige, du givre, et en général de tous les météores aqueux, dépend du plus ou moins de calorique que perdent, suivant les circonstances, les molécules aqueuses que l'air abandonne à leur pesanteur dans les régions atmosphériques.

(16) Le Nord n'a-t-il point vu, transportés à grands frais,
Tes glaçons, ô Newa ! se changer en palais !
La glace s'élevoit en colonnes brillantes,
La glace vomissoit des foudres innocentes.

Dans son passage de l'état liquide à l'état de glace, l'eau ne peut jamais perdre tout le calorique qui la pénètre, mais elle en abandonne plus ou moins suivant que l'air environnant a plus ou moins d'attraction pour ce fluide. La glace doit donc acquérir suivant les circonstances divers degrés de solidité. Dans les contrées septentrionales, sa dureté est quelquefois telle qu'elle résiste aux efforts violents qu'on fait pour détruire son agrégation. *De Mairan* rapporte dans sa dissertation sur la glace, que, pendant l'hiver de 1740, on construisit à Pétersbourg, suivant les règles de la plus élégante architecture, un palais de glace de cinquante-deux pieds et demi de longueur sur seize pieds et demi de largeur et vingt pieds de hauteur, sans que le poids des parties supérieures et du comble, qui étoient aussi de glace, parût porter au pied de l'édifice le plus léger dommage. La Newa, rivière voisine, où la glace avoit environ

trois pieds d'épaisseur, avoit fourni les matériaux de l'édifice. Pour rendre cette construction plus merveilleuse, on plaça au devant du bâtiment six canons de glace avec leurs affûts de la même matière, et douze mortiers à bombe de la même proportion que ceux de fonte. Ces pièces étoient du calibre de celles qui portent ordinairement trois livres de poudre : on ne leur en donna cependant qu'un quarteron, et on les tira. Le boulet d'une de ces pièces perça à soixante pas une planche de deux pouces d'épaisseur. Le canon, dont l'épaisseur étoit tout au plus de quinze pouces, n'éclata point par cette explosion.

LIBES.

CHANT QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Les différentes espèces de terre découvertes et analisées par les savants. Expérience de Lavoisier sur l'eau composée de deux principes distincts. Les différents changements et combinaisons des éléments de la terre. Les analises de la chimie; leurs produits et leurs résultats. Couleurs du diamant, de la porcelaine. Jeux brillants de la lumière produits par le verre et les cristaux. Éclat donné au vermillon, aux vases, aux tapis, aux étoffes qui parent la beauté et décorent les appartements. Spectacle de la terre, de ses richesses, de ses beautés. Les changements et les révolutions qu'a éprouvés le globe. Causes assignées par les savants aux différents changements de la terre. Quelques races perdues; les débris du vieux monde retrouvés par les naturalistes modernes. Les mœurs et les arts de l'Europe portés dans un autre hémisphère. Phénoménes et combinaisons diverses dans les entrailles de la terre. Formation des pyrites et autres substances souterraines. L'aimant et ses effets. Spectacle merveilleux des grottes et des antres souterrains. Les jeux de la nature dans leur intérieur. Les volcans, leurs irruptions et leurs ravages.

LES TROIS RÈGNES,

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

LA TERRE.

Enfin j'arrive à toi, terre à jamais féconde!
Jadis de tes rochers j'aurois fait jaillir l'onde;
J'aurois semé de fleurs le bord de tes ruisseaux,
Déployé tes gazons, tressé tes arbrisseaux,
De l'or de tes moissons revêtu les campagnes,
Suspendu les chevreaux aux buissons des montagnes,
De leurs fruits savoureux enrichi les vergers,
Et chaque antre eût redit les chansons des bergers:
D'autres temps, d'autres soins; sur les pas des Lucréces
Je chante ton essence et non pas tes richesses.
Cinq terres, si j'en crois tous nos Plines nouveaux (1),
Se trouvent sous nos pas: l'une, fille des eaux (2),
Et des marbres divers origine féconde,
Naquit des vieux débris des habitants de l'onde.
Madrépores, coraux, coquilles et poissons,
L'un sur l'autre entassés, composèrent ces monts

Dont sur le monde entier se prolonge la chaîne.
L'œil croit la retrouver dans la nature humaine,
Et des fils membraneux qui composent les os,
Son suc, de couche en couche, incruste les réseaux,
S'insinue en secret dans les cristaux de plâtre,
S'effeuille avec le spath, s'épure dans l'albâtre;
Tout acide l'altère, et, sous la main des arts,
Son limon détrempé cimente nos remparts.
Enfin, son goût trahit le feu qu'elle recèle,
Et de son sel mordant l'âcreté la décèle.

La baryte pesante, écoutant d'autres lois (3),
Aux acides s'unit des nœuds les plus étroits;
De l'acide du soufre assigne la mesure;
Des extraits colorants de sa verte teinture
Empreint la violette, et ressemble à ces chaux
Que dans l'ardent creuset déposent les métaux.

La fine magnésie est lente à se dissoudre (4):
D'une molle farine elle imite la poudre,
Des plus ardents fourneaux peut endurer les feux.
Sa douceur plaît au tact, et sa blancheur aux yeux;
Son grain, léger de poids, cède au mordant acide:
Des acides pourtant mille fois plus avide,
La chaux les lui ravit, et plus d'un corps admet
Ses principes amis et son pouvoir secret.
L'amiante aux longs fils, l'ardoise feuilletée,
La verte serpentine, en naissant tachetée,
Les micas en sont pleins, et, pareille à ses sœurs,
Rien ne peut séparer ses principes vainqueurs.

L'argile, de l'alun cette source féconde (5),
S'endurcissant au feu, se pétrissant dans l'onde,
Toujours douce au toucher, mais non pas au palais,
D'acides altérée, et séchée en feuillets,
Ainsi que dans la glaise, abonde dans les schistes,
Se montre complaisante à la voix des artistes.
Elle entre dans le moule, elle obéit au tour :
Ici d'un simple vase elle prend le contour,
Là prête au statuaire une pâte docile ;
Le ciseau de Scopas fit adorer l'argile,
En coupe elle sortoit des mains d'Alcimédon (6),
Et Voltaire en naquit, à la voix de Houdon.
Enfin vient la silice, au tact moins agréable (7),
Aux acides divers constamment intraitable :
En vain notre art contre elle arme les sels mordants ;
Son rebelle tissu brave tous les fondants.
Mêlée au spath, au quartz, aux plus brillantes pierres,
La silice offre aux yeux la plus pure des terres ;
Dans leurs rapports secrets ses principes cachés,
Plus semblables entre eux, entre eux plus rapprochés,
Ne se séparent plus ; indissoluble à l'onde (8),
Et, si des alcalis le sel ne nous seconde,
Inaltérable au feu ; grace à ce sel puissant,
On lui doit des cristaux l'éclat éblouissant,
Ces miroirs que fondit la flamme dévorante,
Dans les palais des grands muraille transparente,
Et nos brillants flacons, et le vase grossier
Où cuit le mets du pauvre en son humble foyer.

Les vents et les ruisseaux l'instruisirent à moudre
Tous ces grains farineux que son poids met en poudre ;
A travers un gros tube elle conduit nos yeux ;
Notre planète enfin, fille antique des feux,
De silice, dit-on, a vu former la terre,
Et son globe poudreux fut un globe de verre.

Tels sont les corps parés du grand nom d'élément (9).
Des corps analisés retirés constamment,
Parmi tous les objets qu'enferme la nature,
Leur essence à nos yeux sans doute est la plus pure ;
Mais dans le monde entier rien n'est simple que Dieu.
Avant qu'on pénétrât les principes du feu,
Il sembloit de l'esprit rapprocher la matière :
Et cependant notre art disséqua la lumière ;
Et, le prisme à la main, l'audacieux Newton (10)
Des diverses couleurs distingua chaque ton.
N'ai-je pas dit comment ce lumineux fluide,
Transparent comme l'air, et comme lui liquide,
Des autres éléments subtil usurpateur,
Des masses qu'il pénètre accroît la pesanteur?
Qui pourra nous montrer quels minces corpuscules
De la terre en secret forment les molécules?
Halles, de l'air captif dilatant les ressorts,
En fluide subtil le fait sortir des corps.

Mais un nouveau prodige étonne encor le monde (11).
Long-temps en élément nous érigeâmes l'onde ;
Lavoisier, tu parois, et par toi l'univers
Apprend que l'eau contient deux principes divers.

L'oxigène, propice aux facultés vitales,
L'hydrogène inflammable, en deux parts inégales,
De leur vieille union par le feu dégagés,
En deux gaz différents sont déja partagés (12);
Ils partent : délivrés de leur antique chaîne,
L'un et l'autre se porte où son penchant l'entraîne;
Puis tous deux à ta voix, ô prodige nouveau!
Séparés en vapeurs, se rassemblent en eau :
Du liquide élément double métamorphose!
Ton art le détruisit, ton art le recompose.
Tantôt les corps divers, dans leurs combinaisons,
Confondent leur nature et démentent leurs noms.
Ici l'onde avec l'air combine sa substance;
Là dans un corps solide en secret se condense;
Le feu consume l'air, l'air se transforme en eau:
L'eau, dissoute en vapeur, devient un air nouveau,
Qui peut-être à son tour, redevenu plus rare,
Rentre en minces vapeurs dans l'onde qu'il répare;
Et dans ce jeu constant, auquel préside un dieu,
L'eau redevient à l'air ce que l'air est au feu.
L'air et l'eau condensés forment les coquillages;
L'onde et l'air infiltrés font l'arbre et les feuillages;
Et la feuille et le bois, que tous deux ont produits,
Par leur décrépitude en terre sont réduits.

En d'autres éléments chaque élément s'engage:
L'air libre est captivé, l'air libre se dégage;
Les mers, des monts altiers ont été les berceaux,
Les monts de leur barrière environnent les eaux;

Le soufre monte en gaz, le gaz devient solide;
L'eau se change en rocher, le rocher en fluide.
Tout donne, et tout reçoit; les feuillages flétris
Alimentent le sol dont ils furent nourris;
Le pré, qui donne au bœuf sa riante verdure,
D'une grasse litière attend la fange impure,
Et des sels du fumier se forment en secret
Le parfum de la rose et le teint de l'œillet.
Ainsi ce dieu puissant dont la marche féconde
Vieillit incessamment et rajeunit le monde,
Qui fait croître des bois où germoient des moissons,
Qui fait bondir le cerf où nageoient des poissons,
Et change, dans le cours de ces métamorphoses,
Les causes en effets, et les effets en causes;
Sans cesse ramenant ces échanges divers,
Le Temps, un cercle en main, plane sur l'univers.
Combien de l'homme encor les étonnants ouvrages([13])
Secondent dans leurs jeux la nature et les âges!
En limpide nectar il fond les végétaux:
Le fer se tourne en cendre, et la cendre en métaux.
Heureux donc le rival de la toute-puissance,
Qui, des êtres divers analisant l'essence,
Les détruit, les refait, les combine à son gré!
Approchons, pénétrons dans ce temple sacré([14]),
Où sont du grand Hermès renfermés les mystères.
Voyez, de ces secrets féconds dépositaires,
Clos, ouverts, chauds ou froids, à l'air humide ou sec,
Ces vaisseaux au gros ventre, au cou tors, au long bec([15]):

Là ces corps, exaltant ou tempérant leur force,
Essayant de s'unir, méditant leur divorce,
Les uns précipités, les autres suspendus,
Fixes ou volatils, ou brûlés ou fondus;
Ici, marquant aux yeux leur vive effervescence,
Là, se décomposant en molle efflorescence;
L'un de l'autre ennemis, l'un par l'autre attirés,
Tour-à-tour colorants, tour-à-tour colorés;
S'enlevant, se cédant l'air, l'eau, le feu, la terre;
Enrichis par leur perte, et puissants par leur guerre,
Divisés par les eaux, par le feu pénétrés,
Quelquefois par l'air libre en brûlant dévorés,
Trahissent à nos yeux leur nature première.
Souvent à la chaleur vous joignez la lumière.
Les uns, dans le creuset fondent rapidement,
D'autres rendent leurs sucs distillés lentement.
L'art des corps les plus durs dompte la résistance,
A des corps inconnus il donne l'existence.
Tous, amis, ennemis, ou vaincus, ou vainqueurs,
Échangent leurs vertus, leurs formes, leurs liqueurs.
D'heureux médiateurs souvent les concilient;
Contre un rival plus fort quelquefois ils s'allient.
Que de variétés les distinguent entre eux!
L'un est altéré d'air, l'autre affamé de feux;
C'est le grain des métaux, la poudre des oxides ([16]),
Les brillants alcalis, et les piquants acides ([17]);
C'est de leurs sels douteux les sucs neutralisés,
De leurs cubes polis les pans cristallisés:

Les uns sont le produit des tribus minérales,
Les autres sont l'extrait des races végétales;
Ou, né de nos débris, mais propice à nos maux,
Leur sel fut exprimé du corps des animaux.
De leurs cristaux divers vous classez les familles.
L'eau, le feu vous les donne en prismes, en aiguilles;
De la pulpe des fruits, du calice des fleurs,
Vous retirez leurs sucs, leurs parfums, leurs couleurs;
Leur séve à votre gré fermente ou se dépose,
Se concentre ou s'étend, s'enléve ou se repose;
Et vous, combinant l'air, l'eau, la terre et le feu,
Vous observez en sage, et vous créez en dieu.
  Jadis dans un vénal et vil laboratoire
Cet art inestimé sembloit cacher sa gloire;
Enfin il prit l'essor: les Rouelles, les Macquers([18]),
Montrèrent à nos yeux tous ses trésors ouverts,
Et son dieu trop discret rompit son long silence.
Vous donc que berce en paix une oisive opulence,
Aux noirs fourneaux d'Hermès je ne vous conduis pas.
Qu'avides de savoir d'autres portent leurs pas
Aux antres souterrains, sur les monts solitaires,
Où Dieu de la nature a caché les mystères;
Vous, sans quitter vos toits, combien d'objets divers
Composent pour vous seuls un petit univers,
Ravissant pour les yeux, intéressant pour l'ame!
Le débris de ce bois que dévore la flamme,
Vous le voyez sans cesse, et n'avez pas cherché
De la combustion le principe caché;

S'il est vrai qu'un air libre et pur dans son essence (19)
De ce feu qui l'absorbe entretient la puissance;
Si, perdant son ressort avec sa pureté,
Ainsi que la chaleur, il donne la clarté;
Ou, si des aliments, que la flamme dévore,
La chaleur doit sortir et la lumière éclore;
Comment ce feu mobile est fixé dans les corps;
Quelles affinités cimentent leurs accords;
Pourquoi des sucs laiteux, des tiges résineuses
Un feu plus vif s'échappe en gerbes lumineuses;
Et tant d'autres secrets du roi des éléments,
D'un studieux loisir nobles amusements!
Ce marbre, l'ornement du foyer qu'il surmonte,
L'embellit à vos yeux; mais pouvez-vous sans honte
Ignorer que ce roc, débris des animaux,
A mûri dans la terre, et naquit sous les eaux?
La mer fut son berceau; mais vingt siècles peut-être
Ont changé le bassin des eaux qui l'ont fait naître.
Vous vous levez: soudain, par un charme secret (20),
Ces glaces à vos yeux ont doublé chaque objet;
Vous y reconnoissez, quelle surprise extrême!
Vos vases, vos tapis, vos tableaux et vous-même (21).
A ce portrait frappant vous avez hésité
Entre l'objet réel et l'objet imité;
Et, sans se détourner, Églé voit derrière elle
Son amant enchanté s'écrier: Qu'elle est belle!
Quel prestige produit ces traits inattendus?
Le mercure et l'étain, l'un sur l'autre étendus,

Recueillent les rayons surpris à leur passage,
Et des traits réfléchis vous présentent l'image.
Ainsi le verre unit le sel des végétaux,
Et l'extrait de la terre, et celui des métaux.
Et cette magnifique et riche girandole,
Qui du soleil absent dans l'ombre vous console,
Ces cristaux par le temps lentement travaillés,
Ces prismes qu'à six pans le rouet a taillés;
Quand leur vive lumière, au loin rejaillissante,
Accroît de vos salons la pompe éblouissante,
Qui peut, de sa lumière observateur ingrat,
Sans en chercher la cause, en admirer l'éclat?
Interrogeons Romé(22): dans ces grottes humides,
Le quartz, vous dira-t-il, qui fit ces pyramides,
Filtra, dissous par l'onde, à travers le rocher,
Ces minces sédiments qui, prompts à s'approcher,
Formèrent, en perdant leurs eaux évaporées,
Ces masses d'un blanc pur et souvent colorées.
Long-temps, chef-d'œuvre obscur d'un travail clandestin,
Ce rocher précieux ignora son destin;
Mais l'homme s'en empare; et de sa nuit profonde
Il sort pur comme l'air, transparent comme l'onde:
D'industrieuses mains l'ont poli lentement.
Enfin, de votre luxe admirable ornement,
Vases éblouissants, candelabres superbes,
Qui du jour réfléchi lancent au loin les gerbes,
Leurs prismes des palais décorent le séjour,
Prodiguent à la nuit la lumière du jour,

Et des jeunes beautés éclairant les conquêtes,
Sont l'astre des salons et le soleil des fêtes.
Ne vous bornez donc pas au seul plaisir des yeux;
En le connoissant plus vous en jouirez mieux.
Mais j'ai vu scintiller le diamant son frère,
Jadis de son berceau nous cachant le mystère;
Il rayonne à vos doigts, il pare vos cheveux:
Pouvez-vous ignorer la source de ses feux!
Daubenton vous dira quelle arène féconde (23)
Aux champs de Visapour, aux rochers de Golconde,
Dans les flots détrempée et retrempée encor,
Laissa du sable avare échapper le trésor.
Dans son sein quelquefois l'onde le voit éclore;
Quelquefois des métaux la vapeur le colore,
Et de sa croûte épaisse enlevant les débris,
L'art en le polissant en rehausse le prix.
Les rois, les potentats, ainsi que la victoire (24),
D'un diamant fameux se disputent la gloire.
Son éclat de leur trône accroît la majesté;
Il pare la grandeur, il orne la beauté,
Et pour comble d'honneur, ce Newton qui des mondes
Dirigea dans les cieux les sphères vagabondes,
Jetant un œil perçant dans l'avenir lointain,
Devina son essence et prédit son destin.
Du choix des éléments, formé par un long âge,
Des pouvoirs minéraux le plus parfait ouvrage:
Tant de beauté vaut bien qu'en se parant de lui,
Églé pour le connoître endure un peu d'ennui.

J'aime à voir cette perle, étrangère merveille ([25]),
Que son luxe ignorant suspend à son oreille :
Un jour elle saura quels bras vont l'arracher
Aux abîmes de l'onde, aux pointes du rocher,
Et comment la forma la mer orientale.
Ces tissus précieux que votre luxe étale,
Ces superbes carreaux, ces tapis somptueux,
Que foulent mollement vos pieds voluptueux,
Flattent encor votre œil par leurs teintes brillantes.
N'osez-vous demander comment des mains savantes
Y peignirent ces fruits, ces fleurs et ces oiseaux?
Des extraits empruntés aux plantes, aux métaux,
Fournirent la matière, et leur riche teinture
Les abreuva des sucs si chers à la peinture.
Le fer donne le rouge, et le cuivre un vert pur ;
Le plomb produit le jaune, et le cobalt l'azur ;
Du plomb mêlé de fer sort cette double teinte
Du rouge jaunissant qu'étale l'hyacinthe ;
L'or seul donne le pourpre, et l'art qui peint les fleurs
Fit du roi des métaux la reine des couleurs.
Regardez ce portrait; admirez quelle adresse
Donne aux yeux tant d'éclat, aux traits tant de noblesse !
C'est encor un métal, et l'art du coloris
Du fer chéri de Mars fit le teint de Cypris.
Mais la toilette presse ([26]); allons, il faut de l'âge
Sur vos traits pâlissants dissimuler l'outrage :
Cette boîte magique enferme vos attraits ;
Venez : le vermillon, la céruse sont prêts.

Le bal s'ouvre, et, des ans nous déguisant la trace,
De trois lustres au moins les yeux vous ont fait grace :
Le fat même en est dupe. Eh bien ! du temps jaloux
La craie et le cinabre ont triomphé pour vous :
Et votre orgueil l'oublie ! et votre indifférence
Garde pour l'art d'Hermès son ingrate ignorance !
En tout temps, en tous lieux, cet art fait nos destins,
Prescrit notre régime, ordonne nos festins ;
Loin d'un peuple ignorant d'empoisonneurs perfides,
D'un mélange savant d'alcalis et d'acides
Le code des gourmands forme plus d'un ragoût ;
Et l'homme sans chimie est cuisinier sans goût.
N'est-ce pas encor lui dont la magique adresse,
De vos brillants festins aimable enchanteresse,
Sauve des feux du jour vos vins et vos desserts,
Et prête aux fruits d'été la glace des hivers ?
Pourquoi dans ses travaux n'osez-vous donc le suivre ?
Qui ne sait comme il vit, n'est pas digne de vivre.
Ces vaisseaux même enfin, honneur de vos banquets,
Où petillent vos vins, où sont servis vos mets,
Objets indifférents pour l'œil de l'habitude,
Pour le sage attentif sont un objet d'étude.
Le jour vient de paroître, et l'heure du réveil
Hâte du déjeuner l'élégant appareil.
Sur l'acajou veiné la porcelaine brille ;
L'onctueux cacao, qu'embaume la vanille,
Le thé doré remplit des vases précieux.
Darcet vous apprendra quel art industrieux

Du quartz pulvérisé, du gypse, de l'argile,
En coupe façonna leur merveille fragile;
Comment le feu, montant ou baissant par degré,
Durcit dans les fourneaux leur limon épuré;
De quels métaux fondus la pâte blanchissante
Forma d'un riche enduit leur couverte brillante;
Comment du peintre, enfin, l'ingénieux travail
Des plus riants tableaux embellit leur émail.
On pense voir des fruits, des fleurs fraîches écloses,
Et boire le nectar dans un bouquet de roses.
Ainsi, quelques objets qui s'offrent à nos yeux,
Tout instruit, tout ravit vos regards curieux:
Étoffe, vêtement, tapis, glace, tenture;
Et l'art dans un salon enferma la nature.
Vous que doua le ciel de curiosité,
Belles! de ces travaux sentez donc la beauté!
Mais à ces noirs fourneaux où veille l'œil du sage,
N'allez pas enfumer votre charmant visage.
Un temps fut où ce sexe, à plaire destiné,
Tenta ces grands travaux; Églé n'eût point dîné,
Qu'elle n'eût, combinant l'air, l'eau, le feu, la terre,
Fait son petit volcan ou son petit tonnerre,
Et de son grand savoir effrayé son époux.
Sexe aimable! ces soins ne sont pas faits pour vous;
Laissez là ces syphons, ces matras, ces cornues,
Ces machines sans nombre, aux Graces inconnues;
Du doux extrait des fleurs parfumez vos boudoirs:
Sachez quels minéraux, par leurs secrets pouvoirs,

Décorent vos salons, préparent vos parures;
D'où vient ce diamant, orgueil de vos coiffures;
Voilà votre chimie; à moins d'un grand dessein,
Vénus visite peu les fourneaux de Vulcain.
Mais loin de mon sujet, votre intérêt me jette;
La terre de nouveau réclame son poëte;
O terre! enfant du ciel, et sœur des éléments,
Source immense de biens et de ravissements (27)!
Soit que, se détachant de sa masse enflammée,
Un éclat du soleil en tombant t'ait formée,
Soit que l'onde en roulant ait exhaussé tes monts,
Ait pétri tes coteaux, ait creusé tes vallons;
Oh! que j'aime ta grace et ta magnificence,
Et quel riche appareil entoura ta naissance!
Agréables ruisseaux, fleuves majestueux,
Solennelles forêts, bosquets voluptueux,
Le ciel pour pavillon, pour tapis la verdure,
Les bois pour diadème, et les mers pour ceinture,
Le doux flambeau des nuits, l'astre éclatant du jour,
Quelle pompe manquoit à ton riche séjour?
Mais depuis ton berceau jusqu'à tes derniers âges,
Par quels heureux travaux, par quels affreux ravages,
L'homme, les feux et l'onde ont du globe habité
Rajeuni la vieillesse ou flétri la beauté!
Le changement parcourt ce théâtre mobile:
Strabon méconnoîtroit le globe de Danville,
Et chercheroit en vain, dans le vieil univers,
Ses villes, ses forêts, et ses monts, et ses mers:

Tout a changé d'aspect, et de nom, et de place.
De ce grand mouvement osons suivre la trace.
L'œil l'aperçoit par-tout : là, les frimas foudus
Ont mêlé, transporté les terrains confondus ;
Plus loin, de chute en chute, ébranlant les campagnes,
L'avalanche a roulé les débris des montagnes ;
Ailleurs, la terre cède au vol des aquilons ;
Ici, l'onde en grondant a creusé les vallons ;
Là, des antiques monts les flots minent la base,
Leur fondement s'écroule, et leur voûte s'écrase ;
La terre ailleurs s'enfonce, et du gouffre profond
Les yeux épouvantés cherchent en vain le fond.
Tantôt c'est le volcan, dont le bruyant tonnerre
Avec un long fracas secoue au loin la terre :
Vainqueur de son rivage incessamment frappé,
L'Océan dévora la terre de Calpé.
Une île disparoît sous les eaux écumantes ;
Naguère avec ses monts et ses roches fumantes,
Santorin a paru sur les flots étonnés,
Et la vigne fleurit sur ses rocs calcinés.
Des tours sortent du sein des humides campagnes ;
Les monts ont eu leurs mers, la mer a ses montagnes :
Où furent des vallons, des gouffres sont ouverts ;
Où brilloient des cités, s'étendent des déserts ;
Messine en feu descend sous la terre qui gronde ;
Fille aimable des mers, Venise sort de l'onde,
Et des produits du temps, et des feux, et des flots,
L'aspect désordonné rappelle le chaos.

La mer sur-tout, la mer, de rivage en rivage,
Sans fin renouvelant son éternel voyage,
Se plaît à varier le terrestre séjour :
Son lit d'un de ses bords s'éloigne chaque jour.
Elle quitta Fréjus, et des flottes romaines
Les voiles ondoyoient sous l'antique Ravènes.
Un pouvoir inconnu sur les bords d'Occident
Précipita les flots de l'abîme grondant;
Sur d'immenses pays ses ondes se répandent :
Mais ce qu'ont pris les mers, les rivières le rendent;
Et le limon, sans cesse amené par les eaux,
Compose lentement des rivages nouveaux.
Ces lits horizontaux des collines nouvelles,
C'est la mer qui forma leurs couches parallèles;
Et souvent des deux bords de nos vallons ombreux,
Ces lits contemporains se répondent entre eux (28).
Voyez au bord des eaux, sous mille aspects informes,
Monter jusques aux cieux ces falaises énormes :
La mer en se roulant les tira de son sein;
Et, pour former ses bords, déchira son bassin.
Mais prenons de plus haut les terrestres annales.
Si j'en crois nos savants, des secousses fatales,
Par un choc violent, du midi redressé,
Jetèrent l'Océan sur le nord affaissé;
Ils en trouvent par-tout les frappants témoignages.
« Tous ces caps, disent-ils, élancés des rivages,
Plus larges vers le nord, au midi plus étroits;
Ces îles d'aujourd'hui, continents d'autrefois,

Que rompirent les mers ; tout dans le nord atteste
De l'Océan austral l'irruption funeste. »
C'est toi qui, le premier, de son cours orageux
Observas les effets, toi, l'ami courageux,
Le digne compagnon de cet homme intrépide
Pour qui dressa ma muse une humble pyramide ;
Brave et savant Forster (29) ! Dans votre noble ardeur
Plus d'une mer vous vit sonder sa profondeur,
Interroger ses caps, ses îles, ses rivages,
Porter nos lois, nos mœurs à des hordes sauvages.
Hélas ! l'affreuse mort brisa de si beaux nœuds ;
Mais l'Élysée enfin vous réunit tous deux.
Là, vous vous racontez vos plaisirs et vos peines,
Les usages, les mœurs des nations lointaines.
Ulysse vous écoute ; et ce prince orgueilleux
D'avoir vu tant d'états, visité tant de lieux,
En vous voyant franchir l'un et l'autre hemisphère,
Rougit, puis se console en regardant Homère.
Pallas joint à ce dogme un dogme plus hardi.
« Tout, dit-il, de ces flots élancés du midi
Parle au nord étonné ; de là toutes ces plantes,
Nourrissons exilés des régions ardentes.
Fouillez le sein des monts ; dans les schistes germains,
L'œil trouve de Ceylan les arbrisseaux empreints (30).
Joignez aux végétaux ces races animales
Des régions du sud familles colossales,
Ces grands rhinocéros, ces vastes éléphants (31),
Du midi dépeuplé gigantesques enfants,

En foule dans le nord plongés aux mêmes tombes,
Et du règne animal immenses hécatombes. »
Mais que sert de chercher au bout de l'univers
Tous ces vieux monuments du ravage des mers?
N'a-t-on pas vu Cuvier, dans son heureuse audace,
De ces corps naufragés reconnoissant la trace,
Au sein de ces coteaux qui dominent Paris (32),
De l'empire animal retrouver les débris?
Pour nous en retracer les fidèles images,
Dans les bancs sablonneux, dans les antres sauvages,
Son œil les redemande aux abîmes profonds,
Aux dépôts de la mer, aux entrailles des monts;
Distingue d'un regard, dans ces vastes archives,
Des races de nos jours, les races primitives,
Les êtres existants, de ces êtres perdus
Que le temps détruisit et ne nous rendra plus.
Empreints sur la fougère ou ces marbres antiques,
De l'ancien continent médailles authentiques,
Souvent dans ce grand livre à ses yeux sont offerts
Les annales du globe et les fastes des mers;
Et des corps enterrés dans leur couche profonde,
Le tombeau le ramène au vieux berceau du monde.
C'est peu: son art puissant recompose ces corps;
Des ossements épars rétablit les accords;
Par lui d'un long sommeil leur dépouille est sortie:
A la mort étonnée il rend un air de vie.
Triomphante des eaux, du trépas, et du temps,
La terre a cru revoir ses premiers habitants;

Il révèle leurs noms, leurs genres, leurs espèces,
Et des pertes du monde il a fait ses richesses.
Sur ces grands changements du terrestre séjour,
Cent systèmes sont nés et sont morts tour-à-tour;
Et, plus que les volcans, le déluge et la guerre,
Notre orgueil curieux a tourmenté la terre.
Je ne prends point parti dans tous ces grands débats;
Le poëte raconte, et ne discute pas.
Nous voyons les effets: Dieu seul connoît les causes.
Faut-il d'autres témoins de ces métamorphoses?
Voyez au haut des monts ces immenses rochers,
Qui de loin sur la mer dirigent les nochers;
Ces masses de granit qu'un si long âge enfante,
De ce globe changeant si robuste charpente,
De la commune loi ne se défendent pas;
L'été les met en poudre, et l'hiver en éclats;
Le dégel les poursuit, le vent les déracine;
Ou leur masse pendante entraîne leur ruine,
Ou le volcan les brûle, et les fougueux torrents
De leurs débris pierreux gonflent leurs flots errants;
Ou leur longue vieillesse au moindre choc succombe,
Et dans les vallons creux leur masse énorme tombe.
Regardez à leurs pieds, voyez de toutes parts
Ces sables dispersés et ces graviers épars;
Dans leurs plus humbles grains, dans leurs moindres parcelles,
L'œil reconnoît d'abord les roches paternelles:
Le temps, qui suit par-tout la vie et le trépas,
Jamais dans aucun lieu n'imprime en vain ses pas.

Ainsi sont conjurés les vents et les orages,
Les ondes et les feux, la nature et les âges;
L'art même a son pouvoir, et ses puissants travaux
Nous montrent l'univers sous mille aspects nouveaux.
Voyez-le transporter sur nos monts, dans nos plaines,
Des arbres empruntés aux nations lointaines:
Que de plants inconnus, d'arbustes étrangers,
Ombragent nos jardins et peuplent nos vergers!
Tels, du globe terrestre et des races humaines,
Si l'on peut comparer les divers phénomènes,
Mélangés, transportés, ou vaincus, ou vainqueurs,
Les peuples ont changé leurs costumes, leurs mœurs.
Même des bords lointains les nations sauvages
Ont subi notre joug; et nos arts, nos usages,
Cruels ou bienfaisants, ont traversé leurs mers.
Le bonnet de Marat parut dans leurs déserts;
Plus d'une île a reçu nos génisses fécondes;
Notre soc fend leur terre, et nos vaisseaux leurs ondes;
Le foudre européen remplace leur carquois;
Jusque sur leurs rochers, jusqu'au fond de leurs bois,
Nos arts, de jour en jour, étendent leurs conquêtes.
Hâtons-nous; leurs combats, leurs travaux, et leurs fêtes,
Encore quelque temps ne se reverront plus,
Et tous ces grands tableaux sont à jamais perdus.
Trop heureux cependant si de notre domaine
La main seule des arts eût varié la scène!
Mais plus puissante encor que le feu du volcan,
Et la mer turbulente, et l'affreux ouragan,

La guerre aux pieds d'airain, l'inexorable guerre,
Bouleverse en courant la face de la terre.
Parcourez l'univers, voyez de toutes parts
Des plus fières cités les cadavres épars :
Sion pleure son temple, Athènes son portique,
Rome à ses murs nouveaux demande Rome antique ;
Et de sa vieille pourpre étalant les lambeaux,
Son ombre ensanglantée erre sur des tombeaux.
Tombeaux, trônes, palais, tout périt, tout s'écroule ;
Dans le même torrent le même sort les roule ;
Tandis que de l'Olympe habitant les sommets,
Dieu seul voit tout changer, et ne change jamais.
Du globe toutefois oublions la surface ;
Et tandis qu'au-dehors tout s'altère et s'efface,
Pénétrons, il est temps, dans ces noirs souterrains,
Qui cachent leur richesse aux regards des humains.
O vous, abîmes sourds, lieux muets, antres sombres(33),
Pardonnez-moi si j'ose interroger vos ombres,
Et percer de mes yeux noblement indiscrets,
La nuit mystérieuse où dorment vos secrets.
Là sont accumulés les trois règnes ensemble ;
Mais des objets divers que la terre rassemble,
Les uns sont étrangers à ses propres trésors :
Tels déja j'ai décrit ces innombrables corps,
Ces membres d'éléphants, ces débris de baleines,
Des tigres, des tapirs les peuplades lointaines,
De l'empire animal antiques monuments,
Déposés par la mer, épargnés par le temps.

Tairai-je ces amas, ces longs bancs de coquilles,
Qui, disposés par couche et rangés par familles,
Et dans ces lieux profonds ensemble ensevelis,
Forment des monts entiers de leurs immenses lits.
Par d'étranges hasards apportés sur nos plages,
Plusieurs n'ont leurs pareils qu'aux plus lointains rivages;
Quel que soit leur pays, indigène, étranger,
Tous attestent des mers le séjour passager.
Ailleurs, imbu de soufre, imprégné de bitume,
Des débris des forêts un noir amas s'allume;
Le feu croît et s'étend, il couve sous nos pas,
Et des siècles entiers ne le consument pas.
Plus loin un suc pierreux distillé dans leurs veines
Incruste lentement des forêts souterraines,
Remplit tous leurs vaisseaux; et ces rameaux mouvants,
Dont les panaches verts obéissoient aux vents,
Endurcis maintenant et transformés en pierre,
Dorment inanimés dans le sein de la terre.
Dans ses antres profonds la terre cache enfin
Les êtres qu'elle-même a formés dans son sein.
Là gisent en monceaux ces brûlantes pyrites([34]),
Des métaux leurs amis obscures favorites.
Malheureux qui se fie à leur repos trompeur!
Souvent il meurt frappé de leur noire vapeur;
Souvent par leur concours l'onde et l'air les embrasent,
Et du roc foudroyé les décombres l'écrasent.
Mais l'art peut corriger ces funestes effets,
Et change quelquefois leurs dangers en bienfaits.

Ainsi dans Whithaven une heureuse industrie
Au profit des nochers fait servir leur furie ;
Dans les concavités de l'autre ténébreux
L'art a su leur ouvrir des soupiraux nombreux ;
Leur gaz impur s'échappe, il s'éléve, il s'allume,
Leur infecte vapeur nuit et jour se consume :
En colonne brûlante elle monte dans l'air,
Elle éclaire les monts, illumine la mer ;
La nuit, sur l'Océan que son vaisseau sillonne,
De ce phare nouveau le pilote s'étonne,
Avance à ses clartés, et plein d'un doux transport,
A travers les écueils arrive dans le port.
Ainsi des passions quand les funestes flammes
Infectent nos esprits et dévorent nos ames,
Que l'on donne une issue à leur foyer brûlant,
Il éclaire les arts, échauffe le talent,
Et de mille bienfaits sa lumière suivie,
Nous prête son fanal sur la mer de la vie :
Tant d'un mal quelquefois peut éclore le bien !
Là, de ces fils des monts obscur concitoyen (35),
Repose aussi l'aimant, l'aimant vainqueur de l'onde,
Le lien, le miracle et l'énigme du monde,
Soit que par son fluide évaporé dans l'air,
Tour-à-tour il attire et repousse le fer,
Soit qu'à l'acier qu'il aime il prête sa puissance,
Soit qu'il cherche du Nord la secréte influence,
Soit qu'il paroisse fuir l'objet de ses amours,
Et s'écartant sans cesse y revienne toujours ;

Soit qu'enfin écoutant une force intestine,
Aux approches du pôle il tressaille, il s'incline[36].
Dors, des malheurs du monde auteur mystérieux,
Dors dans ta nuit profonde : assez d'audacieux,
Bien loin de leurs foyers, de leur douce patrie,
Portant aux bords lointains leur avare industrie,
Pour le fruit d'un arbuste ou la pourpre d'un ver,
Iront de leurs combats ensanglanter la mer ;
Assez, sans ton secours, nos erreurs vagabondes
Iront de leur folie infecter les deux mondes.

Avancez sous ces monts ; dans leur sein recélés,
Combien d'autres trésors y sont amoncelés !
Le succin, le jayet, l'agate, la turquoise,
Les schistes feuilletés, les lames de l'ardoise,
Le basalte noirâtre et les marbres divers,
L'un ouvrage des feux, et les autres des mers ;
Les laves des volcans et leurs masses poreuses,
Enfin tous ces amas de matières terreuses,
Dans leurs noirs magasins confusément épars,
Trésors qu'à la nature emprunteront les arts.
Voyez-vous, à l'aspect d'une médaille antique,
Palpiter du vieux temps l'amateur fanatique ?
La terre dans son sein jadis le recueillit,
Et sa rouille bleuâtre à nos yeux l'embellit.

D'autres fois, s'égayant dans ses sombres retraites,
La nature a son luxe et ses pompes secrètes.
Entendez donc ma voix, ouvrez-vous à mes yeux,
Antres où, mûrissant les ouvrages des dieux,

Dans les veines du roc ou dans le sein des terres,
Le temps compose, épure, et colore ces pierres
Dont l'éclat le dispute au vif émail des fleurs.
Quelle variété dans leurs riches couleurs!
Le bleu teint le saphir, le jaune la topaze;
D'un pourpre ensanglanté l'ardent grenat s'embrase,
D'un incarnat plus doux le rubis est empreint,
Du plus aimable vert l'émeraude se peint.
Du sol, des éléments, les vives influences,
A ces couleurs encor joignent mille nuances:
Tous ont leur propre éclat, et dans leur noir séjour
Se partagent entre eux les sept rayons du jour.
Ailleurs c'est une voûte, en merveilles féconde,
Où brillent suspendus les chefs-d'œuvre de l'onde.
Architecte, sculpteur, et peintre en même temps,
L'onde seule embellit ces lambris éclatants,
Descend en girandole et se courbe en arcade,
S'arrondit en bassin, s'éléve en colonnade,
Se découpe en festons, se moule en chapiteaux,
Se groupe quelquefois en brillants végétaux.
A suivre tous ces jeux dans leur caprice extrême,
L'imagination se fatigue elle-même.
Jouissant, admirant, et créant à-la-fois,
L'inconstante souvent les compose à son choix;
Elle en fait des bouquets, des lances, des trophées:
On diroit qu'en ces lieux habitèrent les fées,
On diroit que Cybéle a, dans ces antres frais,
Chargé le dieu des eaux de bâtir son palais.

Non, jamais dans ses traits jetés à l'aventure,
Le hasard ne sut mieux embellir la nature.
Enfin, viens à ton tour prendre place en mes vers,
Ornement de la Grèce, antique enfant des mers,
Superbe Antiparos (37)! dont les brillantes routes,
De dédale en dédale, et de voûtes en voûtes,
Conduisent dans cet antre auguste et ravissant,
D'un éclatant albâtre amas éblouissant,
Que sans nous façonna l'architecte suprême!
Là, digne d'un tableau si digne de lui-même,
Descendit Tournefort; là le pieux Nointel (38),
Changeant ces lieux en temple et l'albâtre en autel,
Voulut solenniser avec magnificence
Cette nuit que du Christ consacra la naissance;
Et sans autre ornement que ces brillants cristaux,
A l'éclat de leur voûte, aux clartés des flambeaux
Qui relevoient encor leur riche architecture,
La nature fêta le dieu de la nature.
Et toi, de cette terre hôte tumultueux;
Toi, de tous les pouvoirs le plus impétueux,
Volcan! le feu nourrit ta fougue triomphante,
Le feu te réclamoit, mais la terre t'enfante:
Viens donc, viens de mon vers ranimer les élans,
Toi qui ronges ta mère et déchires ses flancs (39).
Tel qu'avant d'éclater dans le sein de nos villes,
Couve en secret le feu des discordes civiles;
Tel, préparant la mort et les embrasements,
Le volcan contre nous arme les éléments;

Il les appelle tous à cette horrible guerre :
Il part, il va chercher dans le sein de la terre
Des bois pétrifiés les amas charbonneux,
De l'huile des rochers les flots bitumineux,
Les pyrites, les sels, les gaz incendiaires,
De son prochain ravage ardents auxiliaires.
Déja, de l'incendie affreux avant-coureurs,
De sourds frémissements annoncent ses fureurs.
Le feu dilate l'air, il évapore l'onde ;
Le monstre se débat dans sa prison profonde ;
Des rochers escarpés, des montagnes, des bois,
En vain pèse sur lui l'épouvantable poids.
Tel que, pour expier sa rebelle escalade,
Sous des rocs entassés le superbe Encelade,
La bouche haletante et le sein enflammé,
Soulève le fardeau dont il est opprimé ;
Et, changeant de côté pour changer de torture,
Ébranle au loin la terre avec un long murmure ;
Ou tel qu'un peuple ardent tout-à-coup révolté,
A travers des débris cherchant la liberté,
De sa propre fureur, en désastres féconde,
Se dévore lui-même et ravage le monde :
Tel, et plus furieux, le volcan effréné (40)
Lutte contre le mont qui le tient enchaîné :
Plus il fut captivé, plus il sera terrible.
L'instinct a pressenti l'explosion horrible ;
Les troupeaux consternés quittent ce sol brûlant,
L'oiseau part effrayé ; le chien fuit en hurlant.

Enfin il rompt sa voûte, il brise ses murailles;
De ses flancs déchirés il vomit ses entrailles;
Mélange de fumée, et de cendre, et d'éclairs,
En colonne rougeâtre il monte dans les airs;
Du noir abîme aux cieux il fait voler la pierre,
De ses sillons brûlants laboure au loin la terre,
Et des rochers dissous, et des métaux fondus,
Roule en flots enflammés les torrents confondus.
Adieu les fleurs, les fruits, et la moisson naissante;
Tout tremble, tout frémit; la terre mugissante
Secoue avec fureur ses abîmes profonds,
Et les tours des cités, et les forêts des monts.
Les vallons sont comblés, et les sommets s'abaissent;
Des fleuves sont formés, des fleuves disparoissent.
Il parcourt, il enflamme et la terre et les airs,
Il gonfle les torrents, il soulève les mers;
Et le ciel réunit, pour châtier le monde,
Au déluge du feu, le déluge de l'onde.
Oh! quels mortels un jour, Empédocles nouveaux (41),
Oseront pénétrer dans ces brûlants caveaux?
Moi-même quelquefois de ces grands phénomènes
Je crois au fond du gouffre interroger les scènes;
J'ose affronter de près, sans craindre son réveil,
Du volcan assoupi le terrible sommeil,
Fouler aux pieds ce sol qu'un feu secret dévore,
Aspirer ces vapeurs qui menacent encore,
Reconnoître du feu les vestiges fumants,
Du terrain crevassé les longs déchirements;

Les éclats refroidis de ces voûtes ardentes,
Leurs décombres épars, leurs ruines pendantes,
Des métaux embrasés les débris sulfureux,
Les rocs minés, rongés, calcinés par les feux;
Et, sorti triomphant de leur prison profonde,
De leurs foudres éteints j'effraie encor le monde.
Que dis-je? ces volcans, rapides destructeurs,
Mais quelquefois aussi hardis fabricateurs,
Mêlent de grands travaux à d'horribles ravages.
Osons donc à leur tour décrire les ouvrages
De ce dieu qui bâtit d'un art audacieux
Les prisons de l'enfer et les palais des cieux.
On l'a vu, de la terre embrassant les entrailles,
Changer le noir basalte en superbes murailles:
Tels aux champs de Staffa ses étonnants travaux,
D'un palais volcanique ombragèrent les eaux.
Le voyageur le voit: il s'arrête, il admire
Ce chef-d'œuvre où la mer vient, gronde, et se retire,
Ces cubes entassés, ces prismes merveilleux,
Dont Vulcain décora son fronton orgueilleux,
Et le cintre hardi de sa pompeuse arcade,
Et sa majestueuse et double colonnade,
Et des brûlants débris du globe tourmenté,
Le désordre enfantant la régularité.
Cette grotte enchantée, et ce séjour magique,
De Fingal, nous dit-on, fut la demeure antique.
Là résonnoient sa lyre et ses chants solennels.
Laissons là ces récits: dans ses vers immortels,

Son fils lui construisit un plus superbe temple (42).
Ce vaste monument que l'œil surpris contemple,
Sorti du sein des eaux, et bâti par les feux,
Un jour, peut-être, un jour sera détruit par eux;
Mais ceux où de Fingal la mémoire se fonde,
N'auront d'autre tombeau que les débris du monde.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

(1) Cinq terres, si j'en crois tous nos Plines nouveaux,
Se trouvent sous nos pas...

On appelle terres des substances qui, dans leur état de pureté, sont arides, insipides ou peu sapides, insolubles ou presque insolubles dans l'eau, peu ou point altérables au feu, et nullement par le charbon et les matières grasses.

Lavoisier avoit soupçonné depuis long-temps que les terres sont des oxides métalliques, c'est-à-dire des métaux combinés avec une quantité d'oxigène insuffisante pour leur donner l'acidité; mais il n'étoit point parvenu à réaliser ce soupçon, et les terres jouissoient encore du privilége de la simplicité, lorsque, dans ces derniers temps, M. Davy a fait voir avec le secours de la pile voltaïque quels sont les éléments dont chaque terre se compose. Bientôt je ferai connoître le résultat de ce beau travail.

Le poëte reconnoît ici l'existence de cinq terres, savoir: la chaux, la baryte, la magnésie, l'alumine, qu'il désigne sous le nom d'argile, et enfin la silice. Ces terres sont connues depuis long-temps; mais le hasard, ou plutôt de nouvelles recherches, ont conduit les chimistes à en augmenter le nombre. On y a ajouté la zircone, la glucine, l'yttria, et la strontiane. Ces quatre terres sont peu répandues dans la nature; elles n'ont point d'ailleurs ce caractère d'utilité qui distingue la plupart des premières, et c'est probablement le motif qui a déterminé le poëte à les passer sous silence.

Au reste, les dernières découvertes de la chimie ont démontré ce que déja Lavoisier avoit soupçonné : c'est que les terres ainsi que les alcalis ne sont que des oxides métalliques.

L.

(2) . . . . . L'une, fille des eaux,
Et des marbres divers origine féconde,
Naquit des vieux débris des habitants de l'onde.

Quoique répandue avec une espèce de profusion sur la surface et dans l'intérieur du globe, la chaux ne s'y trouve presque jamais dans son état de pureté. Ce n'est qu'aux environs des volcans que la nature nous l'offre pure, mais enveloppée dans des pierres qui l'ont garantie du contact de l'air. On assure qu'elle existe sans altération dans quelques eaux minérales qui la tiennent en dissolution. Le plus souvent elle est étroitement unie à différents acides, mais particulièrement à l'acide carbonique ; et c'est dans ce dernier état qu'elle forme les marbres, les coquilles, enfin toutes les couches horizontales dont se composent les montagnes secondaires, et qu'on attribue généralement à des émanations sousmarines.

La chaux a une force d'attraction assez puissante ; elle verdit la plupart des couleurs bleues végétales. Ces propriétés, qu'elle partage avec la magnésie, et qui rapprochent visiblement ces terres des alcalis, leur ont fait donner le nom de terres alcalines.

Aucune substance n'est employée dans les arts, plus fréquemment que la chaux. On en fait usage dans les verreries, dans les lessives, dans la fabrication du savon. On en recouvre les matières animales pour les garantir de la putréfaction ; elle sert à la teinture, à l'agriculture, etc. ; elle fait la base d'un grand nombre d'ouvrages de construction.

La chaux se compose d'une substance métallique appelée *calcium* par M. Davy, et d'une certaine quantité d'oxi-

gène. Dans une expérience où il voulut séparer, par la distillation, le mercure formant avec cette base un amalgame, le tube fut brisé avec explosion par la dilatation du mercure; et au moment où l'air rentra, le métal qui avoit la couleur de l'argent, s'enflamma subitement et se convertit en chaux.

(3) La baryte pesante, écoutant d'autres lois,
Aux acides s'unit des nœuds les plus étroits;
De l'acide du soufre assigne la mesure;
Des extraits colorants de sa verte teinture
Empreint la violette...

La baryte, connue autrefois sous le nom de *terre pesante*, n'existe point dans la nature dans son état de pureté. Le plus souvent elle est combinée avec l'acide sulfurique, quelquefois avec l'acide carbonique. Le sulfate de baryte existe en grandes masses dans la Basse-Normandie, dans l'Auvergne, et dans les mines où elle sert souvent de gangue. Le carbonate de baryte se trouve exclusivement en Ecosse.

La baryte a une saveur très caustique, et qui est promptement vénéneuse, lorsqu'elle agit sur l'estomac. Elle verdit fortement les couleurs bleues, à l'exception du tournesol. Elle a pour l'acide sulfurique plus d'attraction que la potasse. Le sel qu'elle forme avec lui se précipite sur-le-champ sous la forme d'un nuage laiteux, et sert à manifester la présence de l'acide par-tout où il se trouve.

Toutes ces propriétés ont fait, dans ces derniers temps, donner à la baryte la première place parmi les alcalis.

La baryte se compose d'oxigène et d'une base métallique appelée *barium* par M. Davy, qui l'a obtenue en électrisant négativement la baryte en contact avec le mercure. Il s'est formé un amalgame, et sa distillation dans de petits tubes de verre remplis de vapeur de naphte, a déterminé la séparation du mercure. Le résidu de la distillation étoit un mé-

tal blanc d'argent, qui est solide à la température ordinaire, mais qui devient fluide au-dessous du rouge.

La proportion du métal à l'oxigène n'a pas été déterminée, mais son analyse n'est pas équivoque, la base inflammable paroissant toujours au pôle négatif du circuit voltaïque, et l'oxigène au pôle positif.

(4) La fine magnésie est lente à se dissoudre :
D'une molle farine elle imite la poudre,
Des plus ardents fourneaux peut endurer les feux.
Sa douceur plaît au tact, et sa blancheur aux yeux.

La magnésie se trouve abondamment dans la nature, mais jamais dans son état de pureté; elle y est toujours unie, soit avec d'autres terres dans les stéatites, les asbestes, les micas, les schistes qu'on a nommés pour cela *terres magnésiennes;* soit avec les acides sulfurique, muriatique, carbonique, etc., dans les eaux de la mer, des fontaines salées, etc. Combinée avec l'acide sulfurique, elle forme le sulfate de magnésie, connu sous le nom de *sel d'Epsom*, nom d'une ville d'Angleterre où se trouve une fontaine qui le contient en abondance. Sa qualité purgative le rend d'un usage très fréquent dans la pratique de la médecine.

La magnésie verdit légèrement les couleurs bleues les plus délicates. Cette propriété, jointe à la facilité avec laquelle elle s'unit à tous les acides, lui a obtenu une place parmi les terres alcalines.

La magnésie est un composé d'oxigène et d'une substance que M. Davy a appelée *magnium*. En distillant son amalgame, le métal paroît agir sur le verre, même avant que tout le mercure en ait été séparé. Dans une expérience où M. Davy ferma le tube avant que tout le mercure fût dégagé, un solide se montra avec l'éclat et la blancheur des autres métaux de la terre. Il se précipita au fond de l'eau, environné de globules de gaz, et il produisit la magnésie; à l'air il se couvrit d'une croute, et se réduisit en une poudre blanche qui n'étoit que de la magnésie.

(5) L'argile, de l'alun cette source féconde,
S'endurcissant au feu, se pétrissant dans l'onde.

La terre qu'on nommoit autrefois *argile*, est connue aujourd'hui sous le nom d'*alumine;* et le mot argile est exclusivement employé à désigner les mélanges terreux, dans lesquels l'alumine domine et qui sont très abondants dans la nature.

L'alumine, combinée avec l'acide sulfurique, forme l'alun ou sulfate d'alumine. C'est de ce sel qu'on l'obtient dans son état de pureté par le moyen des substances alcalines. L'acide est surabondant dans l'alun que nous offre la nature. De là vient qu'il rougit les couleurs bleues végétales.

La base de l'alumine, appelée *aluminium*, par M. Davy, a fortement résisté à ses tentatives pour l'obtenir isolée. Les résultats auxquels il est parvenu portent néanmoins à croire que l'alumine est un oxide métallique.

(6) En coupe elle sortoit des mains d'Alcimédon,
Et Voltaire en naquit, à la voix de Houdon.

C'est pour la seconde fois que Delille associe, dans son hommage au bel art qu'ils ont cultivé avec tant de distinction, ces deux sculpteurs célèbres. Le premier n'est guère connu que par ces vers de la troisième églogue, où Virgile décrit deux coupes sorties des mains habiles d'*Alcimédon:*

Pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili superaddita vitis
Diffusos hedera vestit pallente corymbos.

J'offre d'Alcimédon deux vases précieux,
Chefs-d'œuvre d'un ciseau protégé par les dieux;
Une vigne, où le lierre avec art s'entrelace,
Se dessine à l'entour, serpente et les embrasse.
M. De Langeac.

M. Houdon, qui dans un âge avancé jouit encore de

toute sa renommée, est célèbre sur-tout par ses beaux bustes de *Voltaire* et de *J. J. Rousseau.* Celui de Delille manque à sa gloire.

(7) Enfin vient la silice, au tact moins agréable,
Aux acides divers constamment intraitable.

Il n'y a pas long-temps qu'on regardoit l'insolubilité dans les acides comme un des caractères les plus marqués de la silice. Cette erreur s'est dissipée par les progrès de l'art d'analiser les pierres. On sait aujourd'hui que l'acide fluorique dissout la silice, et lui communique son invisibilité sous la forme de fluide élastique. On a trouvé aussi que quelques acides s'unissoient à cette terre par la fusion; que d'autres, et particulièrement l'acide muriatique qu'on employoit pour l'arracher à ses combinaisons avec les alcalis, la retenoient dans un état de véritable dissolution, de manière à ne pouvoir la séparer de l'acide qu'a la faveur de l'évaporation.

Comme la base de l'alumine, celle de la silice a résisté vigoureusement aux efforts de M. Davy pour l'obtenir isolée; néanmoins il est parvenu à un résultat qui l'a porté à conclure que la silice est un oxide métallique dont la base a reçu le nom de *silicium.*

(8) . . . . . Indissoluble à l'onde,
Et, si des alcalis le sel ne nous seconde,
Inaltérable au feu; grace à ce sel puissant,
On lui doit des cristaux l'éclat éblouissant.

L'eau n'agit point sur la silice en masse; mais si ses molécules sont réduites à un état d'extrême ténuité, comme cela arrive dans les fusions et les dissolutions qu'on lui fait éprouver, elle forme avec l'eau une gelée transparente; elle s'y dissout même entièrement, ou du moins elle y demeure long-temps suspendue. Il n'est point douteux que la nature n'opère complétement la dissolution de la silice. Ces cristaux siliceux, qui se reproduisent si souvent sur la surface

ou dans l'intérieur du globe, ne permettent pas de regarder cette assertion comme équivoque.

La silice se combine par la voie sèche avec les alcalis fixes qui l'entraînent dans leur fusion. Elle forme alors un corps transparent, connu sous le nom de *verre*. L'art de le fabriquer consiste dans le choix du sable bien pur, ainsi que de la potasse ou de la soude, leur proportion, leur fusion complète à l'aide d'une chaleur suffisante et assez longtemps continuée pour n'avoir ni bulles, ni stries, ni filets, et pour qu'il soit bien dur, bien transparent, inaltérable à l'air. On y ajoute seulement un peu d'alumine, de chaux, quelques oxides métalliques pour le rendre plus homogène, plus dur, d'une fusion plus égale, d'une transparence et d'un blanc plus parfaits.

(9) Tels sont les corps parés du grand nom d'élément.
Des corps analisés retirés constamment,
Parmi tous les objets qu'enferme la nature,
Leur essence à nos yeux sans doute est la plus pure.

Les premières recherches des philosophes grecs sur la nature eurent pour but la connoissance des principes des corps. La plupart se déterminèrent à admettre quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre. Leur existence n'étoit fondée ni sur l'observation, ni sur l'expérience. C'étoient des êtres hypothétiques qui, par le laps du temps, ont acquis une réalité imaginaire. Combien de savants, d'ailleurs estimables, n'avons-nous pas vus de nos jours repousser avec une coupable opiniâtreté le témoignage de la nature qui déposoit hautement contre cet antique préjugé.

Si l'on entend par *éléments*, les molécules extrêmement dures, insécables et indivisibles dont les corps se composent, il est probable qu'on ne les connoît pas; peut-être même qu'on ne les connoîtra jamais. Si l'on entend par *éléments*, les derniers résultats de l'analise, les corps qu'on n'a pu encore décomposer doivent jouir du privilége exclusif d'être regardés comme des éléments ; mais cette simpli-

cité élémentaire n'est qu'une simplicité relative à nos moyens; elle s'évanouira du moment que ces corps cesseront de résister aux efforts de l'analise.

(10) Et, le prisme à la main, l'audacieux Newton,
Des diverses couleurs distingua chaque ton.

Isaac Newton, né à Woolstrop, en Angleterre, le 25 décembre 1642, et mort le 20 mars 1727; l'homme le plus étonnant de son siècle et de tous les siècles par la profondeur de son génie. Son *Optique* et son livre des *Principes*, sont des monuments admirables de la puissance accordée à l'homme pour découvrir la vérité. Il n'avoit pas encore atteint la maturité de l'âge, lorsqu'il fit servir le prisme à démontrer la composition du fluide qui nous éclaire, et à établir la véritable théorie des couleurs. A-peu-près aussi jeune il découvrit le calcul de l'infini qui a ouvert à la physique, à la mécanique, à l'astronomie, des carrières immenses. Il mit le sceau à sa gloire par l'importante découverte des lois de la gravitation, qui le conduisirent à dévoiler le véritable mécanisme du système planétaire.

(11) Mais un nouveau prodige étonne encor le monde.
Long-temps en élément nous érigeâmes l'onde;
Lavoisier, tu parois, et par toi l'univers
Apprend que l'eau contient deux principes divers.

Antoine-Laurent Lavoisier, né à Paris, le 26 août 1743, mort le 8 mai 1794, victime des furieux qui dominoient alors en France. Esprit d'invention qui, en l'éloignant des routes battues, imprimoit à tous ses ouvrages le cachet de la nouveauté; aménité de caractère, qui le rendoit accessible à tous les savants, ayant des observations à lui faire ou des conseils à lui demander; modestie sans affectation qui, en lui laissant le sentiment de ses forces, l'empêchoit de dédaigner une opinion différente de la sienne; générosité sans bornes qui lui faisoit sacrifier sa fortune et son repos

à l'avancement de sa science favorite; telles sont les belles qualités que Lavoisier avoit reçues de la nature. La chimie moderne lui doit son existence. Il s'occupoit avec ardeur de la conduire vers sa limite de perfection, au moment même où ses bourreaux aiguisoient l'instrument de son supplice. L'analise de l'air est une des découvertes de ce grand homme qui ont eu le plus d'influence sur le renouvellement de la chimie; et s'il est vrai que Cavendish l'ait prévenu dans la découverte de la décomposition de l'eau, on ne peut du moins lui disputer l'honneur d'avoir établi, le premier, par des expériences rigoureuses, l'exacte proportion des principes dont ce liquide se compose.

(12) L'oxigène, propice aux facultés vitales,
L'hydrogène inflammable, en deux parts inégales,
De leur vieille union par le feu dégagés,
En deux gaz différents sont déja partagés.

Le préjugé de la simplicité de l'eau étoit d'autant plus difficile à détruire, qu'il étoit fortifié par une longue existence, et répandu dans toutes les écoles. Il ne falloit rien moins qu'un grand nombre de faits bien constatés pour établir la composition de ce liquide.

Qu'on se représente la vapeur d'une quantité donnée d'eau bouillante, traversant un canon de fusil incandescent, qui renferme des lames de fer roulées en spirale, et dont on connoît exactement le poids. L'eau disparoît, le fer se calcine ou s'oxide, il augmente en poids, et cette augmentation jointe au poids de l'air inflammable, ou gaz hydrogène qu'on obtient, forme exactement le poids de l'eau employée. Le rapport qui existe entre le poids du gaz hydrogène et celui du gaz oxigène obtenus, est le rapport de quatre-vingt-cinq à quinze.

En réunissant ces phénomènes, il est aisé d'en déduire la décomposition de l'eau. D'abord j'observe que le fer ne peut se calciner ou s'oxider que par l'absorption de l'oxi-

gène; et puisque dans cette expérience le fer pèse plus qu'il ne pesoit avant la calcination, j'en conclus qu'il a absorbé de l'oxigène; de plus on obtient du gaz hydrogène, dont le poids ajouté à l'augmentation en poids du fer, égale exactement le poids de l'eau employée; il faut donc que cette eau ait été décomposée en gaz oxigène et en gaz hydrogène.

Dans cette expérience les principes de l'eau se séparent, parceque le fer exerce sur l'oxigène une attraction supérieure, et cette attraction est telle, que la décomposition de l'eau s'effectue lorsque le fer n'est pas incandescent. De là vient que le fer se calcine dans des flacons remplis d'eau distillée : il y a production de gaz hydrogène, et ce fluide manifeste sa présence du moment qu'on présente une bougie allumée à l'orifice du flacon.

Lorsque la décomposition de l'eau s'effectue par le moyen que je viens de décrire, l'oxigène se combine avec le fer, tandis que l'hydrogène est mis en liberté. Si l'on vouloit obtenir l'oxigène et non l'hydrogène à l'état de gaz, on emploieroit, pour décomposer l'eau, l'action des végétaux vivants exposés à toute l'activité des rayons du soleil. Enfin on peut obtenir les éléments de l'eau, séparés l'un de l'autre, en faisant passer une forte décharge électrique à travers un tube de verre rempli de ce liquide. L'électricité voltaïque peut servir au même objet d'une manière plus simple et en même temps plus élégante.

Ces preuves de la composition de l'eau ne pouvoient paroître entièrement satisfaisantes, dans un temps où le préjugé de sa simplicité élémentaire étoit puissamment accrédité. Il falloit pour dissiper tous les doutes, pour fixer toutes les incertitudes, reformer la même quantité d'eau avec les éléments qu'on avoit obtenus de sa décomposition. Le succès de cette expérience n'a jamais été équivoque. Quatre-vingt-cinq grains de gaz hydrogène, et quinze grains de gaz oxigène, disparoissent lorsqu'on enflamme le

mélange par l'étincelle électrique, et on trouve dans le tube qui les renferme cent grains d'eau à leur place.

Dans les notes du second chant de ce poëme, on a exposé les principales propriétés du gaz oxigène. Il me reste à faire connoître celles qui distinguent le gaz hydrogène.

Ce fluide aériforme est treize fois plus léger que l'air atmosphérique, et c'est sur sa grande légèreté qu'est fondée la théorie des aérostats.

On remplit un ballon de gaz hydrogène; le poids de l'enveloppe et du gaz qu'elle renferme est moins considérable que celui d'un égal volume d'air atmosphérique, et c'est en vertu de cette différence de pesanteur, que le ballon s'élève jusqu'à ce que son poids soit en équilibre avec un égal volume d'air environnant.

Il ne faut pas confondre les mongolfières avec les aérostats. D'après les mongolfières, on dilate par la chaleur un volume donné d'air atmosphérique, contenu dans des enveloppes de toile. L'air, raréfié par la chaleur, est plus léger qu'un égal volume d'air atmosphérique, qui n'a éprouvé aucune dilatation : il doit donc faire effort pour s'élever dans l'atmosphère, et emporter avec lui l'enveloppe qui le renferme.

Le gaz hydrogène n'a point de goût; il répand une odeur foible, mais désagréable. Il est facile de le faire entrer dans les poumons, mais on ne peut le respirer plus long-temps qu'une minute, et les petits animaux meurent dans ce gaz en un temps beaucoup plus court.

Lorsqu'on ouvre à l'air une bouteille à long col, remplie de gaz hydrogène, et qu'on y plonge une bougie allumée, la flamme s'éteint, mais le gaz prend feu, et brûle par son contact avec l'air : le gaz hydrogène est donc combustible sans pouvoir cependant alimenter la combustion.

Une partie de gaz hydrogène, mêlée avec deux ou trois parties d'air atmosphérique, détone avec violence, lors-

qu'on l'allume par le moyen d'un corps enflammé ou de l'étincelle électrique.

Ces phénomènes annoncent une action bien marquée du gaz hydrogène sur le gaz oxigène. Si le gaz hydrogène détone par son mélange avec l'air atmosphérique, à l'approche d'un corps enflammé, ce n'est jamais qu'à raison de la portion de gaz oxigène que contient ce dernier fluide; aussi les détonations produites par un mélange d'air atmosphérique et de gaz hydrogène, sont elles beaucoup moins fortes que celles qu'on fait en mélant du gaz oxigène pur avec le gaz hydrogène. Il résulte de l'eau de la combustion de ce mélange, et c'est cette propriété qu'a le gaz hydrogène, de former l'eau par sa combinaison avec l'oxigène, qui lui a fait donner le nom de gaz hydrogène, c'est-à-dire générateur de l'eau.

Les propriétés du gaz hydrogène étoient à peine connues, qu'on s'occupa de le substituer à des matières combustibles; on fabriqua avec succès des réchauds et des lampes à gaz hydrogène, et dès-lors on soupçonna que ce gaz fourniroit un moyen d'éclairage aussi économique que nouveau. Les expériences faites dans de grands établissements à Londres ne tardèrent pas à justifier ce soupçon.

Ce nouveau mode d'éclairage a trouvé en France des obstacles difficiles à surmonter: on a suscité des craintes, on a répandu des alarmes dont, graces à la protection du gouvernement, le gaz hydrogène a triomphé.

L.

(13) Combien de l'homme encor les étonuants ouvrages
Secondent dans leurs jeux la nature et les âges!
En limpide nectar il fond les végétaux:
Le fer se tourne en cendre, et la cendre en métaux.

Le fer et tous les métaux combustibles, perdent en brûlant leur brillant et leur ductilité; ils passent en quelque sorte à l'état terreux; et c'est l'oxigène qu'ils absorbent

dans l'acte de la combustion qui produit cette sorte de métamorphose. Mais du moment que par un jeu d'attraction élective on enlève l'oxigène aux métaux qui ont brûlé, ils recouvrent subitement leurs propriétés métalliques.

(14) Approchons, pénétrons dans ce temple sacré;
Où sont du grand Hermès renfermés les mystères.

Hermès, est le nom grec du *Thoth* des Égyptiens, du *Mercure* des Latins, dieu que l'on considère comme l'inventeur des arts. Les annales fabuleuses de l'Égypte lui attribuoient une existence réelle, et quelques rêveurs ont imaginé qu'il avoit confié aux prêtres de ce pays le dépôt de ses secrets. Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, c'est que les Égyptiens possédoient déja plusieurs de nos procédés chimiques les plus utiles dans les arts.

(15) Ces vaisseaux au gros ventre, au cou tors, au long bec.

L'auteur désigne ici des vaisseaux connus par les chimistes sous le nom de *cornues*.

(16) C'est le grain des métaux, la poudre des oxides.

On nomme *oxide* la combinaison d'un corps combustible métallique avec une dose d'oxigène qui lui fait perdre son éclat et sa ductilité, mais insuffisante pour lui donner l'acidité.

(17) Les brillants alcalis, et les piquants acides;
C'est de leurs sels douteux les sucs neutralisés,
De leurs cubes polis les pans cristallisés:
Les uns sont le produit des tribus minérales,
Les autres sont l'extrait des races végétales.

Les alcalis sont caractérisés par les propriétés suivantes:
1° Saveur âcre, urineuse, et caustique.
2° Solubilité dans l'eau.
3° Propriété de verdir plus ou moins le sirop de violette,

le rouge des œillets, des roses, l'écorce des raves, la teinture bleuâtre de la mauve, en un mot toutes les couleurs bleues végétales à l'exception du tournesol.

4° Faculté de s'unir étroitement et facilement aux acides pour former avec eux des sels proprement dits.

Les acides manifestent leur présence par une saveur aigre et piquante, ainsi que par la couleur rouge qu'ils impriment à toutes les infusions bleues végétales.

Dans l'état actuel de nos connoissances, le calorique est le principe gazéfiant, parceque tous les corps, complètement dissous par le calorique, acquièrent la fluidité aériforme.

L'oxigène est regardé comme un principe acidifiant, parceque la plupart des corps combustibles deviennent acides, ou du moins oxides par leur combinaison avec l'oxigène.

Vers le milieu du dix-septième siècle, les sels étoient regardés comme des corps simples. L'analise, en se perfectionnant, fit découvrir que les sels se composent d'acides combinés avec des alcalis, des terres, ou des métaux. Les acides doivent donc être regardés comme des principes salifiants; les alcalis, les terres, et les métaux comme des bases salifiables.

On a senti, dans ces derniers temps, la nécessité de faire pour les principes des sels ce qu'on avoit fait pour les sels eux-mêmes. Lavoisier décomposa les acides, et laissa à un savant moderne, M. Davy, le soin de décomposer les alcalis et les terres. On sait aujourd'hui que les alcalis et les terres ne sont autre chose que des substances métalliques combinées avec une quantité d'oxigène insuffisante pour leur donner l'acidité. Les alcalis ne sont donc plus des sels. Il en est de même des acides. Si le poëte compte les alcalis et les acides parmi les sels, c'est qu'il parle le langage usité lorsqu'il composa cet ouvrage.

On distingue trois alcalis, savoir: la potasse, la soude, et l'ammoniaque; celui-ci avoit reçu le nom d'alcali volatil, parcequ'il se rédnit facilement en gaz.

Vers l'an 1807 M. Davy eut l'idée heureuse de soumettre à l'action de la pile voltaïque, la potasse qui avoit résisté à tous les autres moyens d'analise; et il obtint un résultat qui ne laissa aucun doute sur sa composition. Il fit plus, il voulut réunir la synthèse à l'analise, et le succès répondit à son attente.

La synthèse et l'analise concourent pour démontrer la composition de la potasse. Cet alcali se compose d'oxigène, et d'une base métallique que M. Davy a appelée *potassium*.

Les moyens que M. Davy a employés avec succès pour décomposer la potasse, lui ont servi à décomposer la soude. Les éléments de cet alcali sont l'oxigène et une base métallique qui a reçu le nom de *sodium*.

Les éléments de l'ammoniaque sont l'oxigène et une substance métallique que M. Davy a appelée *ammonium*.

Le nombre des alcalis se borne à trois; celui des acides est beaucoup plus considérable. Chaque règne a les siens. Les acides végétaux et les acides animaux sont sans doute beaucoup plus nombreux que les acides minéraux; mais ceux-ci l'emportent en activité et en puissance. Je distingue parmi ces derniers:

1° L'acide sulfurique, qui se compose de soufre et d'oxigène.

2° L'acide nitrique, qui résulte de la combinaison de l'azote avec l'oxigène.

3° L'acide muriatique. La base de cet acide a été inconnue jusqu'à nos jours. On croyoit qu'en surchargeant cette base d'oxigène, il se formoit un gaz qui avoit reçu le nom de gaz acido-muriatique oxigéné, lorsque M. Davy a fait voir par expérience que le gaz qu'il a appelé gaz chlorique étoit une substance simple qui formoit l'acide muriatique par sa combinaison avec l'hydrogène. L'acide muriatique a donc pour base l'hydrogène, et pour principe acidifiant le chlore.

Le soufre qui brûle n'absorbe pas dans les premiers in-

stants assez d'oxigène pour passer subitement de la classe des substances combustibles à celle des acides. Il devient d'abord oxide de soufre, bientôt il se transforme en acide sulfureux, pour passer à l'état d'acide sulfurique, lorsqu'il est saturé d'oxigène. Ce que je dis du soufre doit s'appliquer aux substances combustibles.

4° L'acide carbonique qui a pour base le carbone, et l'oxigène pour principe acidifiant.

5° L'acide phosphorique, dont les éléments sont le phosphore et l'oxigène.

L.

(18) Enfin il prit l'essor : les Rouelles, les Macquers,
Montrèrent à nos yeux tous ses trésors ouverts.

Guillaume-François Rouelle, né à Caen l'an 1703, et mort à Paris l'an 1770; démonstrateur de chimie au Muséum d'histoire naturelle et membre de l'Académie des Sciences; auteur de divers mémoires dont il a enrichi les recueils académiques.

Pierre-Joseph Macquer, né à Paris le 9 octobre 1718, et mort dans cette ville le 16 février 1784; professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle et membre de l'Académie des Sciences; l'un des chimistes de son temps qui a le plus contribué à répandre le goût de la chimie. Son Dictionnaire de chimie a vieilli comme tous les ouvrages élémentaires des sciences; mais la méthode, la précision, et la clarté qui le distinguent feront toujours beaucoup d'honneur à son auteur.

(19) S'il est vrai qu'un air libre et pur dans son essence
De ce feu qui l'absorbe entretient la puissance;
Si, perdant son ressort avec sa pureté,
Ainsi que la chaleur, il donne la clarté;
Ou, si des aliments, que la flamme dévore,
La chaleur doit sortir et la lumière éclore.

Un corps quelconque qui brûle à l'air libre décompose

sa partie respirable et se combine avec l'oxigène. Le calorique s'échappe et donne naissance à la chaleur et à la clarté qui accompagnent ces sortes de combustions. Il ne faut pourtant pas regarder le gaz oxigène comme l'unique source de la chaleur qui se dégage de la combustion. Les corps qui brûlent y contribuent aussi; mais si l'on considère que dans les combustions accompagnées de flammes, le gaz oxigène perd plus ou moins son état élastique, pendant que le corps qui brûle éprouve une augmentation de volume, on ne peut s'empêcher de regarder le gaz oxigène comme la principale cause de ce phénomène.

(20) Vous vous levez: soudain, par un charme secret,
Ces glaces à vos yeux ont doublé chaque objet.

Le poëte offre ici une brillante description des phénomènes que fait naître la présence des miroirs plans. Ils ont la propriété de doubler chaque objet, c'est-à-dire de faire voir derrière les miroirs une image de chaque objet, parfaitement semblable à l'objet représenté, et cette image est toujours aussi éloignée du miroir que l'est l'objet devant le miroir. Pour saisir la raison de ces phénomènes, il importe de remarquer ce qui suit.

Les rayons lumineux qui tombent sur un miroir se relèvent toujours sous un angle égal à celui de leur chute. Ce principe, fondé sur l'expérience et dont le développement est étranger à cet ouvrage, conduit au résultat suivant.

Lorsque je me présente devant une glace, les rayons qui jaillissent de tous les points de mon visage vont frapper la glace; de là ils retournent à mes yeux comme s'ils venoient d'autant de points qu'il y en a sur mon visage même, ni plus ni moins distants les uns des autres, et paroissant derrière la glace dans la même situation que je suis devant elle, pour y représenter fidèlement mon image.

(*) Vous y reconnoissez, quelle surprise extrême!
Vos vases, vos tapis, vos tableaux et vous-même
A ce portrait frappant vous avez hésité
Entre l'objet réel et l'objet imité.

A propos de la théorie de la lumière et des couleurs, dont traite Sénèque, livre I de ses *Questions naturelles*, il s'élève avec une juste indignation contre l'abus scandaleux et immoral que faisoient de son temps les Romains de l'usage des miroirs. Il les ramène, chapitre XVII, à leur première et véritable destination, ce qui lui fournit un parallèle éloquent de la simplicité des mœurs antiques, avec la corruption effrénée de son siècle. Il termine ce beau morceau par des réflexions pleines de justesse et de gravité.

«Ce que la république donna pour Scipion, ne paieroit pas un seul des miroirs à l'usage des plus jeunes filles de nos affranchis. Peu à peu la luxure, encouragée par la richesse, a poussé l'indécence plus loin; la dépravation a fait des progrès énormes. Des arts pervers ont introduit une telle confusion, que ce qu'on appeloit l'attirail des femmes, fait partie du bagage de l'homme; que dis-je de l'homme? du militaire.» (*Trad. de La Grange.*) Aussi Juvénal nous représente-t-il l'infame Othon au milieu des camps, et prêt à combattre Galba, tenant son miroir à la main, avec la fierté d'un guerrier qui porte les dépouilles de l'ennemi vaincu, et contemplant avec complaisance dans ce miroir, son attirail militaire.

Ille tenet speculum, pathici gestamen Othonis (*),
Actoris Aurunci spolium, quo se ille videbat
Armatum, quum jam tolli vexilla juberet.
Sat. II, v. 99.

L'autre tient le miroir de l'impudique Othon,
Ce miroir qu'il portoit comme aux champs de Laurente
Turnus portoit d'Actor la dépouille sanglante;

(*) Ces vers sont la parodie satirique de celui-ci de Virgile, *Énéide* III, v. 286: *Magni gestamen Abantis;* et de cet autre, *ibid.*, XII, 94: *Actoris Aurunci spolium.*

Et dans lequel, tout prêt à livrer le combat,
Lui-même il s'admiroit sous l'habit de soldat.
L. V. RAOUL.

(22) Interrogeons Romé.

« Romé de Lisle (Jean-Baptiste-Louis), physicien et minéralogiste distingué, naquit à Grai, en 1736, de parents peu favorisés de la fortune. Après avoir achevé ses humanités à Paris, il obtint la place de secrétaire d'une compagnie d'artillerie et du génie, qui partoit pour les Indes. Un esprit observateur lui avoit fait acquérir, dans ses voyages, quelques notions d'histoire naturelle; et il forma le projet de consacrer ses loisirs à l'étude de cette science. Après quelques essais dans différentes branches de l'histoire naturelle, Romé de Lisle résolut de s'appliquer entièrement à la minéralogie, science alors dans l'enfance, et, par cette raison, à peine cultivée parmi nous. Il trouva dans le cabinet de Davila, le plus riche en minéraux qu'il y eût à Paris, des sujets nombreux d'études et d'observations; et quand Davila voulut mettre en vente cette précieuse collection, Romé de Lisle se chargea d'en décrire la partie d'histoire naturelle. C'est vers ce temps qu'il connut d'Ennery, savant et riche amateur de médailles, qui charmé de pouvoir contribuer à ses succès, en assurant son existence, lui offrit, avec son amitié, sa table et un logement dans son hôtel. Romé de Lisle accepta sans hésiter, parcequ'il sentoit qu'il en auroit agi de même envers d'Ennery si leur situation eût été changée. Tranquille désormais sur les premiers besoins de la vie, il s'attacha encore avec plus d'ardeur à ses études de minéralogie. L'*Essai de cristallographie*, qu'il publia en 1772, fut peu remarqué en France; mais il lui mérita les éloges de Linnée et l'estime de plusieurs naturalistes étrangers, qui s'empressèrent d'entrer en correspondance avec lui. Romé de Lisle venoit d'ouvrir un cours de minéralogie; et il avoit le plaisir de voir ses leçons de plus

en plus fréquentées. Ses élèves recherchoient avec empressement, de tous côtés, des échantillons et des cristaux, pour en faire hommage à leur maître. C'est ainsi qu'il parvint à se former un cabinet. Il en laissa la libre disposition aux curieux, dans le dessein d'augmenter et d'étendre le goût d'une science dont on commençoit à sentir l'utilité. Il ne songeoit point d'ailleurs à réclamer le prix de ses travaux. Sollicité par ses amis, en 1780, il se mit sur les rangs pour une place vacante à l'Académie des Sciences : mais il n'y fut pas nommé, sous prétexte qu'il n'avoit encore publié que des Catalogues ; et ce mauvais succès le dégoûta de ce genre de candidature. Une pension de six cents livres sur le trésor royal, qui lui fut accordée en 1785, étoit sa seule fortune, quand il eut le malheur de perdre son bienfaiteur. En mourant, d'Ennery l'avoit institué son exécuteur testamentaire. Romé de Lisle, abandonnant ses études habituelles pour remplir les intentions de son ami, s'établit dans son cabinet, avec les savants chargés d'en faire la description. L'examen du poids des médailles lui fit découvrir le rapport de la livre des Romains avec notre poids de marc ; et il appliqua cette découverte aux monnoies des divers peuples de la Gréce. Desirant faciliter la réforme projetée dans le système des poids et mesures de la France, il entreprit de comparer avec celles de Paris toutes les mesures linéaires, de superficie et de capacité. Sa vue, affoiblie par une longue suite d'observations minutieuses, acheva de se perdre dans les recherches et les immenses calculs que nécessita son travail métrologique. Cependant son zéle ne se ralentit point ; et sa mémoire locale suppléoit à ses yeux, dans les démonstrations qu'il continuoit de faire des substances minéralogiques rangées dans son cabinet, d'après son propre système. Louis XVI, instruit de la triste position de ce savant respectable, lui assigna sur sa cassette une pension de quatre cents francs ; mais Romé de Lisle ne jouit pas long-temps de ce bienfait. Il mourut d'une hydropisie,

le 7 mars 1790. Mieux apprécié par les étrangers que par ses compatriotes, il étoit membre des académies des Curieux de la nature de Stockholm, de Mayence et de Berlin. »

(*Extrait de la Biographie universelle.*)

(23) Daubenton vous dira quelle arène féconde
Aux champs de Visapour, aux rochers de Golconde, etc.

« Daubenton (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste célèbre, naquit à Montbard en Bourgogne, le 29 mai 1716. Son père, qui le destinoit à l'état ecclésiastique, l'envoya à Paris pour y étudier la théologie; mais il s'y adonna en secret à l'étude de la médecine, et principalement de l'anatomie. La mort de son père lui ayant laissé la liberté de se livrer ouvertement à son penchant, il prit ses degrés à Reims en 1741, et retourna dans sa ville natale pour y exercer sa profession. Un hasard heureux décida autrement de son sort. Buffon, qui étoit aussi né à Montbard, avoit été lié dès l'enfance avec Daubenton. Nommé récemment intendant du jardin du Roi, il avoit conçu le plan de l'ouvrage qui a rendu son nom immortel. Sentant qu'il avoit besoin de secours pour une entreprise aussi vaste, et principalement pour les détails de description et d'anatomie auxquels la foiblesse de sa vue ne lui permettoit pas de se livrer, il jeta les yeux sur Daubenton, et l'attira vers 1742 à Paris, où il lui fit donner, en 1745, la place de garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. Le choix de Buffon fut d'autant plus approuvé, que Daubenton possédoit précisément toutes les qualités nécessaires au genre de travail qui lui étoit confié : une grande justesse d'esprit, une exactitude rigoureuse, et une patience à toute épreuve. Le recueil des faits dont il a enrichi la grande *Histoire naturelle des animaux* est immense, et le soin avec lequel Daubenton les a observés est si grand, que l'on y cherche en vain une erreur ; c'est qu'il n'y consignoit que ce qu'il avoit vu par lui-même, sans se livrer à ces hypothèses hardies pour les-

quelles Buffon avoit un penchant si marqué, sans même se permettre de tirer de ses observations les conclusions générales qui en naissent le plus naturellement.

« Les services qu'il rendit à l'histoire naturelle, comme professeur, ne furent pas moins grands. Il est le premier qui ait fait en France des leçons sur cette science par autorité publique, une des chaires du Collége de France ayant été convertie à sa sollicitation en une chaire de cette science, et lui ayant été donnée en 1778. La Convention ayant érigé le jardin du Roi en école publique, sous le titre de Muséum d'histoire naturelle, il y fut nommé professeur de minéralogie, et a rempli les fonctions de cette place jusqu'à sa mort. Il avoit aussi été nommé professeur d'économie rurale à l'école d'Alfort en 1783, et fit quelques leçons d'histoire naturelle à l'école normale en 1795. La France lui doit encore une grande reconnoissance pour le zèle qu'il a mis à propager les moutons de race espagnole.

« Toujours considéré du public, et favorisé par le gouvernement, Daubenton eut une existence heureuse. Un caractère doux, un genre de vie simple et uniforme le firent arriver à une grande vieillesse, malgré la foiblesse de son tempérament. Élu membre du sénat à la fin de 1799, les changements causés dans ses habitudes par cette nouvelle dignité altérèrent sa santé. Frappé d'apoplexie à l'une des premières séances où il assista, il mourut quatre jours après, dans la nuit du 31 décembre 1799 au 1er janvier 1800, âgé de près de quatre-vingt-quatre ans. »

(*Extrait de la Biographie universelle.*)

(24) Les rois, les potentats, ainsi que la victoire,
D'un diamant fameux se disputent la gloire.
Son éclat de leur trône accroît la majesté;
Il pare la grandeur, il orne la beauté,
Et pour comble d'honneur, ce Newton, qui des mondes
Dirigea dans les cieux les sphères vagabondes,

Jetant un œil perçant dans l'avenir lointain,
Devina son essence et prédit son destin.

Newton, mesurant la force réfringente du diamant, trouva qu'elle est plus grande que sa densité ne comporte; et dès-lors il annonça à l'Europe savante que le diamant appartenoit à la classe des corps combustibles. Malgré la confiance que devoit inspirer le témoignage de ce grand homme, l'extrême dureté du diamant, sa transparence, sa cristallisation, et sur-tout sa ressemblance avec les pierres dures transparentes, l'ont toujours fait regarder comme une espèce de cristal de roche, plus diaphane, plus dure, plus pure, et plus parfaite que le cristal de roche ordinaire; et ce n'est que dans ces derniers temps que la prédiction de Newton a été pleinement justifiée par les expériences de Macquer, de Darcet, et particulièrement de Lavoisier.

(25) J'aime à voir cette perle, étrangère merveille,
Que son luxe ignorant suspend à son oreille:
Un jour elle saura quels bras vont l'arracher
Aux abîmes de l'onde, aux pointes du rocher,
Et comment la forma la mer orientale.

Les perles sont une matière concrète, formée dans quelques espèces particulières de moules, d'huîtres, etc.; elles sont rares dans nos coquilles d'Europe, et n'ont jamais un éclat comparable à celui des perles qui prennent naissance dans la grande moule de mer des Indes orientales, connue spécialement sous le nom de moule, ou plutôt d'aronde aux perles.

Les perles varient beaucoup dans leur grosseur, leur forme, leur couleur, leur beauté, et conséquemment dans leur prix; elles sont le plus souvent irrégulièrement arrondies, blanches, brillantes ou grises, avec des reflets argentés ou colorés. Le brillant produit par ces reflets se nomme *l'orient des perles:* les petites et les plus irrégulières s'appel-

lent *semences de perles*. Celles qui sont grosses et parfaitement sphériques sont rares et chères. Pline, Solin, et plusieurs autres écrivains de l'antiquité ont cru qu'elles étoient formées de gouttes de rosée recueillies au mois de mai à la surface des eaux par les animaux qui les produisent. Quelques naturalistes ont imaginé que les perles étoient un animal à coquilles, croissant dans un autre. Plusieurs savants pensent que la perle est une concrétion morbifique provenant de la piqûre faite aux coquilles; et ils se fondent sur ce qu'on peut faire naître artificiellement des perles en perçant des trous dans la coquille des huîtres ou des moules qui les contiennent. Dans l'opinion la plus généralement reçue, les perles sont regardées comme une concrétion que fait naître la surabondance de la matière calcaire destinée à former la coquille; et en effet la perle est toujours de la même couleur et a le même éclat que le nacre ou la face intérieure de la coquille.

La perle se compose de matière gélatineuse et de carbonate de chaux. Cartheuser assure que la première de ces substances n'entre dans le composé que pour la vingt-quatrième partie. Les vingt-trois autres sont formées par la matière terreuse ou par le carbonate de chaux, en y comprenant l'eau qui est très abondante dans cette concrétion. D'après cette composition, il est aisé de concevoir que les perles doivent être très dissolubles dans les acides, même les plus foibles; et comment Cléopâtre a pu, si l'on en croit les historiens romains, avaler, pour prouver sa magnificence et sa richesse, de belles perles dissoutes dans le vinaigre.

(26) Mais la toilette presse, etc.

Ce passage rappelle involontairement la charmante description de la toilette de Bélinde; et le lecteur la relira sans doute avec plaisir, à la suite d'un poëte qui a fait, dans le

domaine de la poésie angloise (*), de si fréquentes et de si heureuses incursions.

First, rob'd in white, the nymph intent adores,
With head uncover'd, the cometic pow'rs:
A heav'nly image in the glass appears,
To that she bends, to that her eyes she rears;
Th' inferior Priestess, at her altar's side,
Trembling, begins the sacred rites of pride.
Unnumber'd treasures ope at once, and here
The various off'rings of the world appear:
From each she nicely culls with curious toil,
And decks the goddess with the glitt'ring spoil.
This casket India's glowing gems unlocks,
And all Arabia from yonder box.
The tortoise here and elephant unite,
Transform'd to combs, the speckled, and the white.
Here files of pins extend their shining rows,
Puffs, powders, patches, bibles, *billet-doux*.
Now awful beauty puts on all its arms;
The fair each moment rises in her charms,
Repairs her smiles, awakens ev'ry grace,
And calls forth all the wonders of her face;
Sees by degrees a purer blush arise,
And keener lightnings quicken in her eyes.

THE RAPE OF THE LOCK, *Cant.* I, *v.* 123, *foll.*

Bélinde, dévoilant sa longue chevelure,
Adore en habit blanc les dieux de la parure:
Une image céleste éclate en un miroir.
Sur ce divin objet qu'elle ne peut trop voir,
Elle attache ses yeux, l'admire et se prosterne.
De cette déité, prêtresse subalterne,
Silvie étoit en bas de l'autel enchanté,
Érigé par le luxe et par la vanité.
L'autel est embelli, la timide prêtresse
Par les rits solennels honore la déesse.
Pour orner ses attraits, déja sont découverts
Les précieux tributs de la terre et des mers.

(*) Nous citerons entre autres, dans ce même poëme des *Trois règnes*, les épisodes de *Céladon* et *Musidore*, et du *Villageois englouti dans les neiges*, littéralement empruntés de Thomson.

Mille flacons, remplis des parfums de l'Asie,
Exhalent dans les airs une odeur d'ambrosie:
On voit dans des écrins un tas éblouissant
Des trésors que Phébus fait éclore en naissant;
Là, l'écaille et l'ivoire en peignes sont changées,
Et l'épingle et l'aiguille en escadrons rangées:
Parmi les billets doux on rencontre au hasard,
La Bible, les parfums, les romans et le fard.
La céleste beauté prend ses puissantes armes;
Son front, à chaque instant, reçoit de nouveaux charmes
Ses graces, ses attraits semblent se réveiller,
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller;
Son sourire est plus doux; le teint de l'immortelle
Prend insensiblement une fraîcheur nouvelle.

MARMONTEL.

(27) O terre! enfant du ciel, et sœur des éléments,
Source immense de biens et de ravissements!
Soit que, se détachant de sa masse enflammée,
Un éclat du soleil en naissant t'ait formée, etc.

Le poëte rappelle ici une des hypothèses de Buffon, sur la formation de la terre, qu'il regardoit comme une portion de la croûte embrasée du soleil, qui, se détachant de cet astre, s'étoit refroidie, et fixée à la distance que lui assignoient les lois de la pesanteur. Cette hypothèse, attaquée et combattue depuis long-temps, se trouveroit aujourd'hui complètement détruite, par la découverte récente du savant Arago, qui ne croit pas que le soleil soit un corps incandescent. Les probabilités que le célèbre astronome présente à ce sujet feront époque dans les annales de la science.

Delille, dans cette espèce d'hymne à la terre, nous paroît s'être élevé à l'éloquence de Pline l'ancien (*Hist. Nat.*, liv. XI, 63); et lorsqu'il s'écrie dans son enthousiasme:

Oh! que j'aime ta grace et ta magnificence,
Et quel riche appareil éclaira ta naissance!

il nous rappelle cette peinture des premiers jours du monde,

tracée par Lucrèce avec tant de chaleur et de vérité, et si bien rendue par son traducteur :

La verdure paroît, et couvre les campagnes,
S'étend sur les coteaux, couronne les montagnes;
Au sein de la prairie un doux essaim de fleurs,
Sur le naissant gazon dispense ses couleurs;
Dans les germes récents une fertile sève
S'insinue à grands flots; l'arbuste naît, s'élève;
Et, s'échappant du sol, de nombreux végétaux
Dans les airs caressants balancent leurs rameaux
PONGERVILLE.

(28) Et souvent des deux bords de nos vallons ombreux,
Ces lits contemporains se répondent entre eux.

« Delille ne fait guère ici que traduire en vers harmonieux la prose éloquente de Buffon, de l'écrivain sublime, qui avoit reçu de la nature un génie digne et capable de la peindre. « On a été plus divisé, sur son mérite, comme physicien et comme naturaliste. Voltaire, d'Alembert, Condorcet, ont jugé sévèrement ses hypothèses, et cette manière vague de philosopher d'après des aperçus généraux de l'esprit, sans calculs et sans expériences; et plusieurs naturalistes étrangers ont attaqué avec aigreur certaines erreurs de détail qui lui sont échappées, et l'éloignement qu'il témoigne pour les méthodes de nomenclature, sans rendre assez de justice à l'étonnante quantité de faits dont il a enrichi la science. Quoique ces reproches ne soient pas sans quelque fondement, il y a certainement aussi de l'exagération; personne, à la vérité, ne peut plus soutenir dans leurs détails, ni le premier, ni le second système de Buffon sur la *Théorie* de la terre....., mais Buffon n'en a pas moins le mérite d'avoir fait sentir généralement, que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changements dont il est possible de saisir les traces; et c'est lui qui a rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes

d'où l'on peut remonter à ces changements. » — Ainsi s'exprime M. Cuvier.

C'est ainsi qu'un grand cœur sait parler d'un grand homme.

(29) C'est toi qui, le premier, de son cours orageux
Observas les effets, toi, l'ami courageux,
Le digne compagnon de cet homme intrépide
Pour qui dressa ma muse une humble pyramide;
Brave et savant Forster!

Georges Forster, naturaliste, fils d'un ministre protestant des environs de Dantzick, passa en Angleterre à l'âge de douze ans. Il n'avoit pas encore atteint sa dix-neuvième année, lorsqu'il s'embarqua avec Cook, pour le second voyage autour du monde, qu'entreprit ce fameux navigateur. De retour de cette expédition, qui dura près de quatre ans, Forster en publia le récit en anglais et en allemand. Disgracié de la cour de Londres à cause de quelques passages de cet ouvrage, il vint à Paris, s'y lia avec Buffon et Daubenton, et partit ensuite pour aller professer l'histoire naturelle dans l'université de Cassel. Dégoûté de ce séjour, il passa en Pologne, où il ne se trouva pas mieux. Il accepta alors les propositions de Catherine II pour un nouveau voyage autour du monde. La guerre contre la Porte ottomane fit échouer ce projet.

Forster, contrarié dans ses projets, ne resta pas dans l'inaction; il publia différents écrits sur l'histoire naturelle et la littérature. L'électeur de Mayence lui donna une chaire dans l'université de sa capitale.

La révolution française lui donna bientôt occasion de développer les opinions patriotiques qu'il avoit toujours professées. Les armées françaises s'étant emparées de Mayence, il fut député par la Convention de cette ville, auprès de la Convention nationale de France, pour demander la réunion. Pendant qu'il remplissoit cette mission, les Prussiens ayant repris Mayence, sa fortune et ses manu-

scrits furent perdus. Une fièvre scorbutique, quelques chagrins domestiques, et ses travaux l'ont fait périr à la fleur de son âge; il est mort à Paris, le 11 janvier 1794, à l'âge de trente-neuf ans. Il se préparoit à faire un voyage dans le Thibet et l'Indostan. En 1795, M. Pougens donna la traduction des deux premiers volumes du *Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin, à Liège, dans la Flandre, le Brabant, et la Hollande.* Le troisième et dernier volume parut en 1800, avec la seconde édition des deux premiers volumes.

Il y a eu un autre voyageur nommé aussi Georges Forster; né en Angleterre, il est mort à la cour maratte de Maypour, où il avoit été envoyé en ambassade. C'est à ce Georges Forster, Anglais de nation, que l'on doit le *Voyage de Bengale à Pétersbourg à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmir,* etc., traduit par M. Langlès, en trois volumes in-8°, Paris, 1802.

X.

(30) . . . . . Dans les schistes germains,
L'œil trouve de Ceylan les végétaux empreints.

Les empreintes de végétaux, gravées dans les pierres feuilletées de nos climats, ainsi que celles des poissons, des insectes, appartiennent toutes à des espèces inconnues chez nous, et dont on n'a retrouvé les analogues que sous la zone torride. Les ardoises de Saint-Bel, près Lyon, par exemple, offrent des fougères assez semblables à celles que le P. Plumier a décrites en Amérique. Les schistes marneux du mont Bolca, auprès de Vérone, fourmillent de poissons de genres que la mer des Indes seule nourrit à présent, mais dont plusieurs espèces ne se sont encore retrouvées nulle part.

On peut consulter utilement sur cet important sujet la *Flore du monde primitif* de M. le comte de Sleruberg, dont il y a une traduction française par M. le comte *de Bray*, et

les mémoires de M. *Adolphe Brongniart*, fils d'un géologiste célèbre.

C.

(31) Ces grands rhinocéros, ces vastes éléphants,
Du midi dépeuplé gigantesques enfants,
En foule dans le Nord plongés aux mêmes tombes,
Et du règne animal immenses hécatombes.

On savoit depuis long-temps que la Sibérie et la plupart des autres pays du Nord recèlent dans les entrailles de la terre une grande quantité d'ossements considérables par leur volume; et Sloane, Daubenton, et Pallas avoient montré les rapports de plusieurs de ces os avec ceux de l'éléphant. L'ivoire se trouve même assez bien conservé dans les parties les plus froides de la Sibérie, pour être employé dans les arts et pour faire un article important de commerce sous le nom populaire de cornes de *mammouth*. Ces faits étoient déja assez curieux pour exciter l'attention des naturalistes et pour faire imaginer une infinité de systèmes différents, dans la vue de les expliquer; mais l'étude récente qu'en a faite M. Cuvier leur a donné une extension toute nouvelle; et a développé, dans ce grand phénomène, une foule de circonstances auparavant inconnues.

Les espèces de grands animaux dont on trouve les ossements enfouis dans les couches superficielles de nos continents vont à plus de trente; il y en a dans les pays chauds et tempérés comme dans les pays froids; seulement ceux-ci les conservent mieux parceque le froid arrête la destruction. Dans les lieux où il ne dégèle jamais, on a quelquefois déterré des cadavres entiers avec leur chair et leur poil, et l'on vient d'en avoir un exemple à l'embouchure de la Léna. De tous ces animaux, celui qui a été le plus souvent déterré dans l'ancien continent est une sorte d'éléphant très semblable à celui des Indes, mais qui n'étoit cependant point

de la même espèce. Les alvéoles de ses défenses étoient beaucoup plus longs, sa trompe devoit être beaucoup plus épaisse, mais sa taille n'étoit pas supérieure. Le cadavre qu'on en a nouvellement découvert en Sibérie a fait voir qu'il étoit couvert d'un poil épais, et que sa nuque étoit chargée d'une sorte de crinière; ce qui porte à croire qu'il vivoit dans les climats froids. En effet, tous ces ossements fossiles sont si bien conservés, leurs parties saillantes les plus délicates sont tellement entières qu'ils n'ont point du tout l'air d'avoir été transportés de loin. Les mêmes observations s'appliquent aux autres espèces fossiles; les rhinocéros, presque aussi communs en Sibérie que les éléphants, et qu'on y a aussi quelquefois trouvés avec leur chair et leur peau, avoient la tête plus longue et le museau autrement construit que nos rhinocéros d'aujourd'hui; leur peau étoit couverte de poils gros et serrés; le grand animal à dents hérissées de pointes mousses, si commun dans les terrains marécageux de l'Amérique septentrionale, et auxquels les Anglo-Américains ont transporté mal à propos le nom de *mammouth*, qui appartient proprement à l'éléphant fossile de Sibérie, n'a aujourd'hui aucun analogue connu même pour le genre; mais on trouve sous terre, tant en Europe qu'en Amérique, les ossements de cinq ou six espèces qui lui ressemblent plus ou moins. On a déterré encore nouvellement en Amérique les os de deux quadrupèdes de la famille du *paresseux*, mais de la taille de l'éléphant, et il y a en Italie et en France les os de deux sortes d'hippopotames, dont l'une égale l'hippopotame ordinaire, tandis que l'autre surpasse à peine le sanglier.

Sur les animaux et sur beaucoup d'autres également perdus, on peut consulter les *Recherches sur les ossements fossiles*, par M. Cuvier, dont la deuxième édition en sept volumes in-4°, vient d'être terminée.

C.

(32) Au sein de ces coteaux qui dominent Paris,
De l'empire animal retrouver les débris?

Indépendamment des espèces dont il a été question dans la note précédente, M. Cuvier en a découvert, dans les carrières à plâtre des environs de Paris, une vingtaine d'autres toutes différentes, et qui appartiennent à des genres entièrement inconnus aujourd'hui sur le globe; leurs os sont épars, en partie brisés et enchâssés dans la pierre d'où il faut les retirer péniblement; on les rapproche ensuite entre eux suivant les lois de l'anatomie pour en reformer, autant qu'il est possible, le squelette de chaque espèce; opération où il est assez difficile de ne remettre ensemble que les os qui s'appartiennent véritablement: mais l'anatomie comparée en est venue aujourd'hui à ce point de reconnoître par un seul os, par une seule articulation d'os, le genre de l'animal auquel l'os appartenoit. On peut donc avec de l'attention réussir dans cette recomposition; et c'est ainsi que M. Cuvier est parvenu à déterminer les caractères de plusieurs nouveaux genres qu'il a découverts. L'un d'eux a été nommé *palaeotherium* ou *animal antique;* il tenoit le milieu pour les formes entre le tapir et le rhinocéros, et il y en avoit des espèces depuis la taille d'un cheval jusqu'à celle d'un mouton. Un autre genre a été nommé *anoplotherium*, ou *animal sans défenses*, parcequ'il ne portoit point de dents canines, et que, seul entre les quadrupèdes, il avoit toutes ses dents égales en longueur, et formant, comme celles de l'homme, une série non interrompue. La taille de ses espèces varioit depuis celle d'un âne jusqu'à celle d'un cochon d'Inde. La plus grande étoit aussi remarquable par une queue excessivement longue. Toutes les carrières de nos environs, sur une longueur de plus de vingt-cinq lieues, depuis Château-Thierry jusqu'à Meulan, et sur une largeur de près de douze, fourmillent des ossements de ces animaux mêlés à ceux de quelques autres genres, à des tortues, à des crocodiles, à des coquilles d'eau douce en petit nombre, et

surmontés de couches immenses presque toutes formées de coquilles marines; ce qui prouve que c'est quelque grande irruption de la mer qui a détruit ces espèces aujourd'hui inconnues.

C.

(33) O vous, abîmes sourds, lieux muets, antres sombres,
Pardonnez-moi si j'ose interroger vos ombres, etc.

On reconnoît, on retrouve ici avec plaisir l'habile traducteur et l'admirateur passionné de Virgile, qui, au moment de pénétrer avec son héros dans les sombres profondeurs de l'empire infernal, s'adresse en ces mots aux divinités de ces tristes royaumes:

Di, quibus imperium est animarum, umbraque silentes,
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte tacentia late,
Sit mihi fas audita loqui; sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersos.
Æn., VI, 261.

Tristes divinités du gouffre de Pluton,
Toi, lugubre Chaos, et toi, noir Phlégéton,
Permettez qu'un mortel, de vos rives funèbres,
Trouble le long silence et les vastes ténèbres,
Et sonde, dans ses vers noblement indiscrets,
L'abîme impénétrable où dorment vos secrets.
DELILLE.

(34) Là gisent en monceaux ces brûlantes pyrites,
Des métaux leurs amis obscures favorites.

Les métaux ont de l'attraction pour le soufre. Ils s'unissent plus ou moins étroitement avec cette substance combustible; et il résulte de cette union un composé connu sous le nom de *pyrite* ou de *sulfure métallique*.

(35) Là, de ces fils des monts obscur concitoyen,
Repose aussi l'aimant, l'aimant vainqueur de l'onde,
Le lien, le miracle et l'énigme du monde,

Soit que par son fluide évaporé dans l'air,
Tour-à-tour il attire et repousse le fer,
Soit qu'à l'acier qu'il aime il prête sa puissance,
Soit qu'il cherche du Nord la secrète influence, etc.

Parmi les différentes mines de fer que la terre renferme dans son sein, il en est une qu'on confondoit autrefois avec les pierres sous le nom de pierres d'aimant; et ce n'est que dans ces derniers temps que l'aimant a été reconnu comme étant une mine de fer très dur, très pesant, ayant ordinairement une couleur grise tirant sur le noir.

Un aimant quelconque renferme deux points où la force magnétique se concentre. Pour les déterminer, on place l'aimant sur un morceau de glace polie, qui repose sur une feuille de papier blanc; on répand ensuite peu à peu sur cette glace de la limaille de fer autour de l'aimant, et l'on voit toutes les molécules métalliques se porter avec célérité vers ces points qu'on appelle *pôles*, parceque la ligne droite qui les joint, se dirige constamment vers les pôles de la terre. Celui qui regarde le nord s'appelle *pôle austral*, et celui qui regarde le midi a pris le nom de *pôle boréal*.

Si l'on porte un aimant sur différents points du globe, dans plusieurs sa direction coïncide exactement avec une ligne menée du midi au nord, c'est-à-dire avec le méridien du lieu; mais dans d'autres points, elle s'écarte plus ou moins de cette ligne, tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident; et cette déviation se nomme déclinaison.

Tous les aimants sont plus attirés par un des pôles magnétiques de la terre que par l'autre; ce qui fait qu'une aiguille de boussole qui, posée sur un pivot, s'y tient horizontalement, avant d'être aimantée, prend une direction plus ou moins verticale du moment qu'elle a reçu la vertu magnétique. Cette propriété des aimants s'appelle inclinaison.

Lorsqu'on frotte une verge de fer ou d'acier sur les pôles d'un aimant, elle acquiert toutes les propriétés qui le dis-

tinguent; comme l'aimant la verge de fer ou d'acier se dirige vers les pôles, et c'est cette propriété qui a donné naissance à la boussole, c'est-à-dire à un instrument qui se compose d'une aiguille aimantée, traversée par un axe qui la soutient; le tout est placé dans une boite, afin que l'aiguille, se balançant librement, suive la tendance qui la ramène vers le pôle pour diriger la marche des navigateurs.

Deux aiguilles aimantées, placées sur un pivot, de manière qu'elles aient la liberté de se mouvoir, se repoussent lorsqu'elles présentent l'une à l'autre les pôles du même nom. Le contraire arrive si elles se regardent par les pôles de différents noms: propriété qui a long-temps inspiré la curiosité et la surprise. On la regarde aujourd'hui comme un principe d'où émane l'application d'un grand nombre de phénomènes.

Le fer a long-temps joui du privilége exclusif d'être attirable à l'aimant. Cette propriété fut ensuite reconnue dans le nikel, le platine, le cobalt, et exclusivement attribuée à un reste de fer qui altéroit, disoit-on, leur homogénéité: on pensoit généralement qu'en ramenant ces substances à un très grand degré de pureté, on parviendroit à faire évanouir la vertu attractive que faisoit naître la présence d'un aimant. Il étoit réservé à un grand physicien, Coulomb, de détruire cette erreur, en imaginant des expériences ingénieuses et délicates, qui attestent l'influence de l'aimant sur tous les corps de la nature. Cette influence, quoique réelle, est différente dans différents corps; elle est même nécessairement très foible dans la plupart, puisque elle a échappé jusqu'ici aux regards attentifs d'un grand nombre d'observateurs: il falloit, pour en reconnoître l'existence, donner aux corps qu'on vouloit soumettre à l'épreuve de l'expérience une mobilité qui leur permît de céder à la plus légère impression.

Coulomb y parvint en donnant à chacun des corps qu'il

essaya la forme d'un cylindre, dont les dimensions étoient extrêmement atténuées. Le petit cylindre étoit suspendu à un fil de soie tel qu'il sort du cocon, et placé entre les pôles opposés, peu distants l'un de l'autre, de deux barreaux d'acier situés dans une même ligne droite. L'expérience fit voir que, de quelque matière que le petit cylindre fût formé, il prenoit toujours exactement la direction des deux barreaux, et que si on le détournoit de cette direction, il y étoit toujours ramené après des oscillations dont le nombre étoit souvent de trente par minute. Ces expériences furent faites successivement avec de petits cylindres d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain, de verre, avec un morceau de cire, un fragment d'os, et différentes sortes de bois, et les résultats que Coulomb obtint constamment le conduisirent à conclure que tous les éléments dont notre globe se compose, sont soumis à l'influence magnétique, et conséquemment que la réunion de tous ces éléments fait de la terre un grand et unique aimant.

Gilbert, physicien anglais, à qui l'on doit des recherches expérimentales sur le magnétisme, fut conduit par ses expériences à considérer le globe terrestre comme un grand aimant. Képler adopta la conjecture de Gilbert qu'il étoit réservé à Coulomb de convertir en certitude.

L.

(36) Aux approches du pôle il tressaille, il s'incline.

Les diverses propriétés de l'aimant, très imparfaitement connues des anciens, ont été décrites avec beaucoup de talent et d'esprit, par le P. Fellon, dans un petit poëme latin, qui fait partie des *Poemata didascalia*, recueil intéressant et justement apprécié du petit nombre d'amateurs que conservent encore les muses latines. L'opuscule du P. Fellon est dédié à ce même Louis de Puget, physicien alors célèbre, et dont il est question dans la correspondance de Boileau et de Brossette.

(37) Enfin, viens à ton tour prendre place en mes vers,
Ornement de la Grèce, antique enfant des mers,
Superbe Antiparos!

Notre poëte avoit déja célébré cette grotte merveilleuse, dans l'*Hymne à la beauté*, qui ouvre si magnifiquement le chant V du poëme de l'*Imagination*.

Nous avons renvoyé, pour la description de cette merveille, au *Voyage pittoresque* de M. de Choiseul-Gouffier; nous rapporterons ici celle qu'a donnée Tournefort dans son *Voyage du Levant:*

«On trouve d'abord une caverne rustique, d'environ trente pas de largeur, partagée par quelques piliers naturels, où l'on lit quelques inscriptions faites par les anciens: entre les deux piliers qui sont sur la droite, il y a un terrain en pente douce, et ensuite jusqu'au fond de la même caverne, une pente plus rude, d'environ vingt pas de longueur: c'est là le passage pour aller à la *grotte* intérieure, où l'on pénètre par un trou fort obscur, par lequel on ne sauroit entrer qu'en se baissant, et avec l'aide des flambeaux. On descend d'abord dans un précipice horrible, au moyen d'un câble, que l'on prend la précaution d'attacher à l'entrée: on se coule dans un autre bien plus effroyable encore, dont les bords sont fort glissants, et répondent sur la gauche à des abîmes profonds, où la voix forme des échos et résonne comme le bruit du tonnerre. On place sur les bords de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit un rocher tout-à-fait coupé à plomb: on continue à glisser par des endroits un peu moins dangereux; mais dans le temps qu'on se croit en pays praticable, le pas le plus affreux vous arrête tout court, et on s'y casseroit la tête, si on n'étoit averti ou arrêté par ses guides. Pour le franchir, il faut se couler sur le dos, le long d'un gros rocher, et descendre une échelle, qu'il faut y porter exprès. Quand on est arrivé au bas de l'échelle, on se roule quelque temps encore sur des rochers, et enfin on arrive dans la *grotte*. On compte

trois cents brasses de profondeur, depuis la surface de la terre. La *grotte*, qui est de la plus grande beauté, paroît avoir quarante brasses de hauteur sur cinquante de large: elle est remplie d'un grand nombre de coquilles fossiles, et notamment de belles et grandes stalactites ou congélations pierreuses et brillantes, de différentes formes, tant à la voûte, que sur les parois et sur les terrains d'en-bas. »

Moins heureuses, quoique non moins admirables peut-être, les *grottes d'Arcy* (près du village de ce nom, à six lieues d'Auxerre), n'ont point eu de Delille pour les chanter; mais Dorat s'est efforcé de décrire,

. . . . . Ces beaux salons, de rocailles ornés,
Sans le secours de l'art avec art ordonnés;
Ces magiques piliers, dont la cime hardie
Observe, en s'élevant, l'exacte symétrie;
Ces rocs, qui des rubis dardent tous les rayons,
Ce buffet d'orgues, prêt à recevoir des sons:
Ces ifs, qui, sans le soin d'une vaine culture,
S'échappent tout taillés des mains de la nature.
Puis-je me rappeler tant d'effets variés,
Sous l'œil contemplateur cent fois multipliés,
Tant d'objets, qu'on voit moins qu'on ne les imagine,
Que le caprice seul à son gré détermine;
Que plusieurs spectateurs, dans le même moment,
Et sous le même aspect, verront différemment;
Simulacres légers, esquisses imparfaites,
Qu'efface et que détruit l'instant qui les a faites.

(38) Là, le pieux Nointel,
Changeant ces lieux en temple et l'albâtre en autel, etc.

M. de Nointel, dix-septième ambassadeur de France à Constantinople, est le premier européen qui ait visité le château d'Athènes. C'est lui aussi qui renouvela la mémoire de la grotte d'Antiparos, où les gens du pays n'osoient pénétrer. Tournefort rapporte que Nointel, avec le secours des habitants, encouragés par ses largesses, pénétra dans cette grotte célèbre, où il passa les trois fêtes de Noël (1673),

accompagné de plus de cinq cents personnes, tant de sa maison, que marins, marchands, et habitants du pays.

Il y fit célébrer la messe sur deux demi-colonnes, près d'une pyramide, sur la base de laquelle fut gravée une inscription latine, en mémoire de cet évènement (*). Cent grosses torches de cire jaune et quatre cents lampes éclairoient continuellement cette grotte pendant ces trois jours; au moment de l'élévation, le bruit de vingt-quatre boites et de plusieurs pierriers, placés à l'entrée du souterrain, se joignit au son d'un grand nombre d'instruments de musique.

(39) Volcan! le feu nourrit ta fougue triomphante,
Le feu te réclamoit, mais la terre t'enfante:
Viens donc, viens de mon vers ranimer les élans,
Toi qui ronges ta mère et déchires ses flancs.

La cause des volcans fut long-temps un mystère pour l'esprit humain. La science, qui de nos jours s'est élevée à une si prodigieuse hauteur, ne présente encore que des probabilités sur ce terrible phénomène. Les anciens soupçonnoient que l'air en étoit un des principaux agents. L'interprète d'Épicure ne suppose pas le feu nécessaire aux éruptions volcaniques. Voici comme il s'exprime, livre VI, vers 681 et suivants, dans sa magnifique description de l'Etna:

Nunc tamen, illa modis quibus inritata repente, etc.

Enfin, apprends pourquoi la flamme turbulente
Des fournaises d'Etna s'exhale étincelante.
La montagne se creuse, et ses flancs ténébreux
Pressent un vaste amas de rochers sulfureux;

(*) Voici cette inscription recueillie et conservée par Tournefort (*Voyage du Levant*, t. 1):

HIC IPSE CHRISTUS ADFUIT, EJUS NATALI DIE MEDIA NOCTE CELEBRATO 1763.

De vents impétueux ses cavités sont pleines;
L'air enflammé nourrit leurs bruyantes haleines :
Quand l'élément fougueux s'est empreint de chaleur,
A la terre, aux rochers il transmet son ardeur,
Il rugit à l'entour, les embrase, les presse;
De leurs gouffres brûlants il fait jaillir sans cesse
Et la flamme rapide et les feux destructeurs :
Il s'élève, il parvient sur ces vastes hauteurs,
Il les couvre, en grondant, de poussière enflammée,
De tourbillons, noircis de cendre et de fumée;
S'échappe, gronde, éclate, et verse par torrents
Et les roes embrasés et les feux dévorants,
Dont le pesant amas, l'horrible violence,
Des fougueux aquilons attestent la puissance.

PONGERVILLE.

(40) Tel, et plus furieux, le volcan effréné
Lutte contre le mont qui le tient enchaîné :
Plus il fut captivé, plus il sera terrible.
. . . . . .
Enfin il rompt sa voûte, il brise ses murailles;
De ses flancs déchirés il vomit ses entrailles.

On appelle volcans, des montagnes brûlantes qui exhalent une noire et épaisse fumée; qui lancent au loin des pierres, des cendres, du soufre, du bitume; qui vomissent même quelquefois des torrents embrasés de matières fondues et vitrifiées. La nature les a répandus avec une sorte de profusion dans le sein de la terre, et deux des plus remarquables sont le mont Etna, en Sicile, et le mont Vésuve dans le royaume de Naples.

Le mont Etna se distingue par la presque continuité et la violence de ses éruptions. Les flammes qu'il vomit se montrent au loin dans la Méditerranée aux regards du navigateur. La lave qu'il répand forme quelquefois des ruisseaux d'une longueur prodigieuse. En 1650 il ébranla une partie de la Sicile.

Le Vésuve est fameux par les flèches enflammées qu'il lance, et par la grande quantité de matières qu'il vomit.

Plusieurs fois il a jeté des cendres en si grande abondance qu'elles ont volé jusqu'en Égypte, en Lybie, et en Syrie. En 1631, la mer parut épuisée par ce volcan qui, peu après, inonda toutes les campagnes voisines de fleuves d'eau salée.

Les éruptions du Vésuve s'annoncent, comme celles de la plupart des volcans, par des sifflements affreux. Les voûtes de la montagne retentissent de mugissements formidables; elle s'ébranle sous les pieds de l'observateur, et ses tremblements subits rendent toujours son approche dangereuse.

Les montagnes ne sont point le siége exclusif des volcans; la mer vomit quelquefois des feux, des rochers embrasés, et un amas de sable, de cendres, et de matières qui forment des îles dans les endroits où l'on ne voyoit auparavant que de l'eau. Ainsi s'est formée la fameuse île de Santorin. En 1720 il s'en forma une autre au voisinage de l'île de Saint-Michel, l'une de Acores; pendant la nuit du sept au huit décembre, on vit sortir subitement du fond de la mer une immense quantité de pierres, de sable, et de matières inflammables, qui formèrent une île toute nouvelle à côté de la première, que cette révolution avoit presque entièrement détruite.

Plusieurs savants regardent l'existence des volcans comme un bienfait de la nature; et voici les motifs sur lesquels ils fondent cette opinion. Les montagnes volcanisées ont toutes vers leur sommet une ouverture plus ou moins large, qui offre le moyen de s'échapper aux matières dont les entrailles de la terre cherchent à se débarrasser. Si je supprime par la pensée ces ouvertures salutaires, je vois s'accumuler dans les cavités souterraines une immense quantité de matières hétérogènes, agissant les unes sur les autres avec d'autant plus d'activité qu'elles font d'inutiles efforts pour se répandre. La terre est en proie à des déchirements soudains, elle éprouve, dans ses différentes parties, de fortes secousses,

et je vois se renouveler trop souvent ces orageuses révolutions qui offrent l'effrayant spectacle de maisons détruites, de villes renversées, de royaumes engloutis avec des millions d'habitants sous leurs immenses débris; enfin d'un grand nombre de déplacements inattendus dans les différentes parties de la terre.

L'histoire nous offre mille exemples de ces épouvantables catastrophes. Je me borne à décrire les circonstances qui accompagnèrent le tremblement de terre qu'éprouva une ville située au voisinage de la France, Lisbonne, le 1er novembre 1775.

On entendit à neuf heures du matin un bruit formidable accompagné de secousses violentes, de grandes crevasses, de larges ouvertures de terre, et d'une crue d'eau extraordinaire: le Tage s'enfla soudainement, au point que ses eaux s'élevèrent à la hauteur de dix pieds au-dessus de leur lit à Tolède. Les vagues de la mer, franchissant leurs limites naturelles, furent poussées avec violence sur toutes les côtes occidentales de notre continent. La plupart des maisons et des grand édifices furent renversés ou engloutis, et plus de la moitié de Lisbonne n'offrit qu'un triste amas de pierres.

Les secousses se firent sentir dans tout le royaume de Portugal, et dans la plupart des villes d'Espagne; elles furent violentes à Séville et à Cadix. La présence d'un volcan à Lisbonne l'eût peut-être garantie d'un désastre qui fait frémir l'humanité; et le royaume de Naples ne doit probablement la longue durée de son existence qu'au mont Vésuve vomissant, par des périodes réglées, son bitume et sa lave.

Il est probable que les tremblements de terre sont la principale cause des fréquents changements qui arrivent à notre globe. Je soupçonne qu'un tremblement de terre a arraché la Grande-Bretagne du continent de l'Europe, et la Sicile du reste de l'Italie; que l'Atlantide, cette île immense située entre l'Afrique et l'Amérique, a pu être engloutie

par l'Océan, à qui elle a donné son nom, et que les îles du Cap-Vert, les Canaries, et les Acores ne sont que les vestiges de la terrible révolution qui a détruit cette contrée.

Les pays chauds et situés au voisinage de la mer, sont le théâtre favori des volcans et des tremblements de terre. De noirs nuages et des bruits semblables à ceux d'un tonnerre souterrain, en sont ordinairement les précurseurs, et presque toujours ils sont accompagnés d'agitations violentes dans les eaux de la mer.

Ces circonstances peuvent nous éclairer sur la cause qui produit les tremblements de terre et les explosions volcaniques, je soupçonne qu'ils prennent naissance dans des cavités souterraines où les eaux de la mer se rassemblent. Ces eaux se décomposent par l'influence du fer, du soufre, et des bitumes que ces cavités renferment. Le gaz hydrogène se dégage, il se réunit en grandes masses, son élasticité augmente, il fait effort pour briser la prison qui le resserre; bientôt il recouvre sa liberté; l'étincelle électrique l'enflamme, et lui fait produire ces redoutables phénomènes, dont les volcans et les tremblements de terre nous offrent l'effrayant spectacle.

Le sulfure de fer décompose l'eau d'autant plus facilement que la température est plus élevée; et de là vient que les tremblements de terre sont si fréquents dans les contrées voisines de l'équateur, tandis que les régions qui avoisinent le pôle n'en sont presque jamais le théâtre.

L.

(51) Oh! quels mortels un jour, Empédocles nouveaux,
Oseront pénétrer dans ces brûlants caveaux.

Empédocle, né à Agrigente, ville de Sicile, quatre cent quarante ans ou environ avant Jésus-Christ, l'un des philosophes les plus célèbres de la secte de Pythagore. Il paroissoit toujours avec une couronne d'or sur la tête, pour

soutenir par ces dehors pompeux la réputation d'homme extraordinaire qu'il s'étoit acquise. Quelques historiens rapportent qu'il se précipita lui-même dans les flammes du mont Etna, afin de faire croire qu'il avoit disparu comme un Dieu. Mais cette opinion sur la mort d'Empédocle n'a été adoptée que par le vulgaire crédule, toujours disposé à saisir avec empressement tout ce qui porte l'empreinte du merveilleux.

Les ouvrages d'Empédocle disparurent dans le ravage du temps et des barbares. Si l'on s'en rapporte à l'estime que son talent inspiroit aux littérateurs grecs et romains, la perte de ses productions doit nous causer de vifs regrets. Son principal ouvrage étoit un poëme analogue au sujet que Lucrèce traita depuis en vers latins. En exprimant son admiration pour Empédocle, le poëte romain donne dans son premier livre, une idée du plan suivi par le philosophe d'Agrigente.

(42) Son fils lui construisit un plus superbe temple.

Ce fils de Fingal est le célèbre Ossian, barde du troisième siècle; et ce *temple superbe*, élevé à la mémoire de son père, c'est le recueil des poésies galliques, demeurées inconnues pendant un espace de quatorze cents ans ; découvertes enfin, traduites en prose poétique angloise, et publiées par Macpherson, vers 1760. A peine eurent-elles paru, qu'elles devinrent européennes. On distingua parmi ces diverses traductions, celle de Le Tourneur, celle de Césarotti en italien, et d'heureuses imitations en vers, par Joseph Chénier, et M. Baour de Lormian. Elles n'ont pas moins heureusement inspiré les arts: témoins le beau tableau de Girodet, et l'opéra des *Bardes* de M. Lesueur.

FIN DU TOME I DES TROIS RÈGNES.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES TROIS RÈGNES.

Discours préliminaire.	Page iij
Notes du discours préliminaire.	xxij
Chant I.	1
Notes du chant I.	29
Chant II.	65
Notes du chant II.	89
Chant III.	121
Notes du chant III.	145
Chant IV.	161
Notes du chant IV.	195

FIN DE LA TABLE.

PQ
1975
A1
1824
t.10

Delille, Jacques Montanier
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY